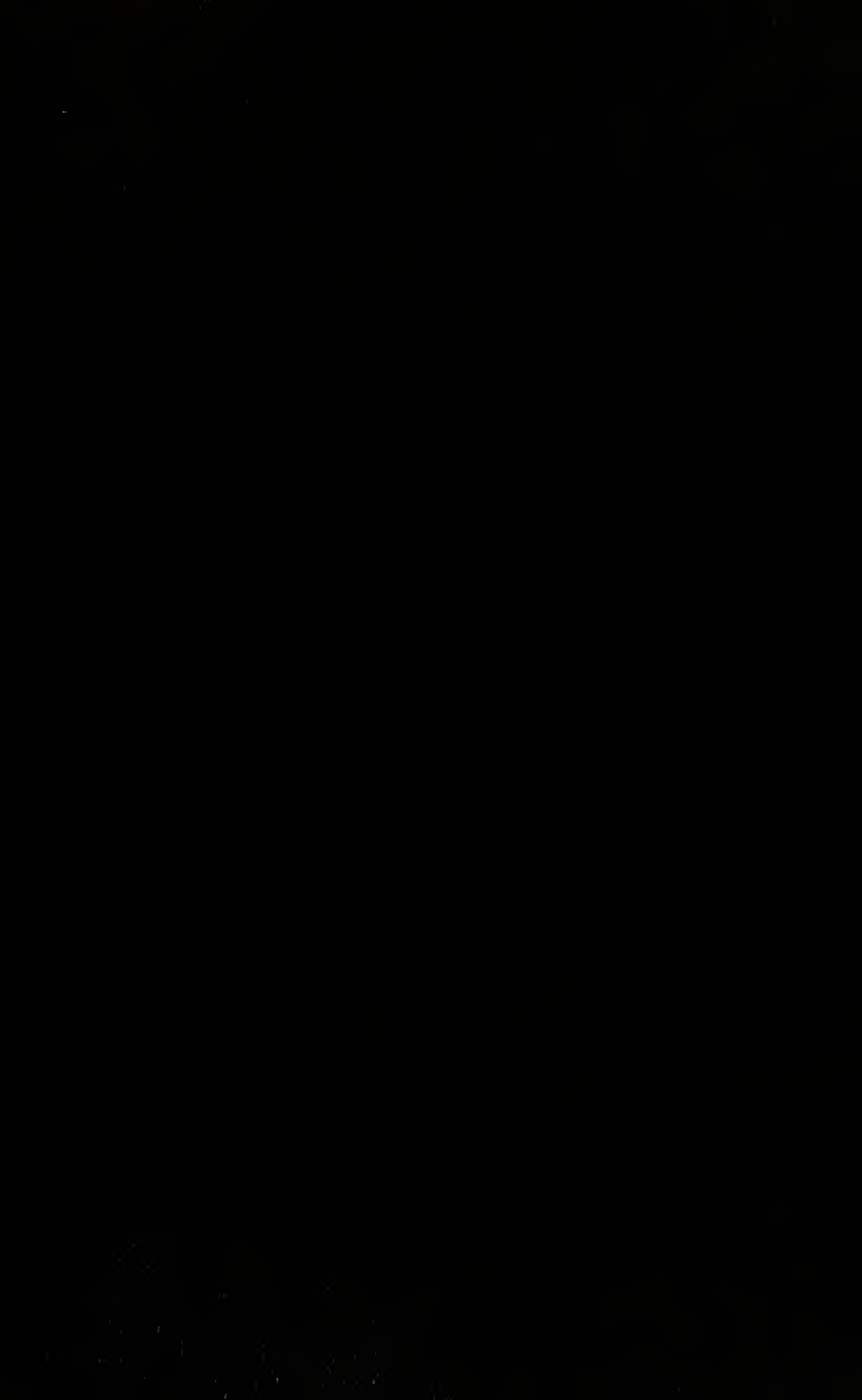
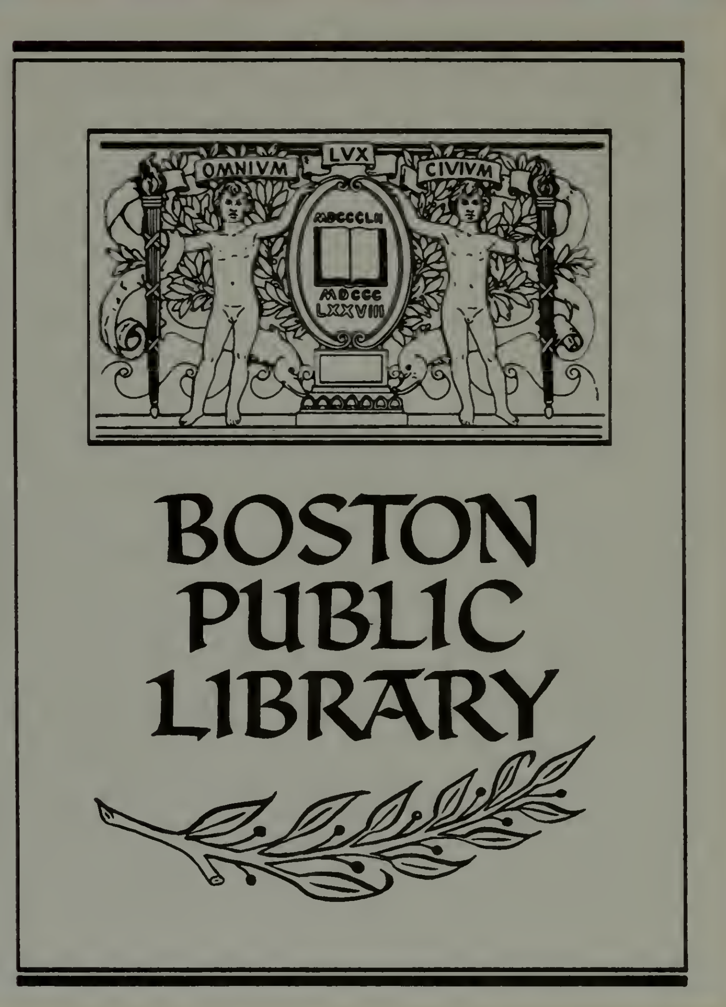



OMNIVM
LVX
CIVIVM
MDCCCLII
MDCCC
LXXVIII
BOSTON
PUBLIC
LIBRARY

Fraser Tweit
1965

Flournoy Théodore

Extrait des **Archives de Psychologie** *de la Suisse Romande.*
Tome 1er, n° 2 *(Décembre 1901).*

# NOUVELLES OBSERVATIONS

SUR UN CAS DE

# SOMNAMBULISME AVEC GLOSSOLALIE

(Avec 21 figures)

## SOMMAIRE

## INTRODUCTION

Le but de ce travail est de publier la fin de mes observations sur les phénomènes somnambuliques de Mlle Hélène Smith, et d'examiner, chemin faisant, quelques-unes des critiques soulevées par le volume que j'ai consacré, il y deux ans, à ce remarquable médium [1].

En disant « la fin de mes observations », cela ne signifie point que les phénomènes de Mlle Smith aient cessé. Le flot merveilleux de sa médiumité, loin d'avoir tari ou seulement diminué, continue au contraire, toujours plus abondant, aux dernières nouvelles que j'en ai. Mais, comme mes relations avec elle se sont peu à peu dénouées, après avoir survécu cahin-caha de quelques mois à la publication de *Des Indes*, ce n'est plus à moi qu'il incombera désormais de relater des exploits médianimiques que je ne connais plus que par ouï-dire, d'une façon beaucoup trop sommaire et incertaine pour en pouvoir disserter. Ma tâche se borne donc à mettre au jour les documents encore à ma disposition, afin de permettre à mes continuateurs éventuels de rattacher, avec le moins de lacunes possible, aux faits déjà publiés dans *Des Indes*, leurs propres observations sur l'évolution ultérieure des facultés psychiques d'Hélène.

Il serait sans utilité de narrer par le menu les incidents, peu intéressants en soi, dont l'accumulation a fini par mettre un terme à mes relations personnelles avec ce médium, et je m'en tiendrai au strict nécessaire. Car ces incidents multiples n'ont été en réalité que des phénomènes de surface pour ainsi dire, des symptômes variés, déterminés tous en dernière analyse par une cause unique et constante, beaucoup plus profonde, qui seule mérite d'être signalée dès l'abord. Il s'agit — comme les lecteurs perspicaces de *Des Indes* l'auront pressenti — de l'incompatibilité foncière et irrémédiable qui existe entre le point de vue objectif, sceptique et dégagé, de l'investigateur scientifique, et le point de vue interne, émotif et personnellement intéressé, du médium convaincu de la nature supranormale de ses phénomènes. Grâce à l'ouverture d'esprit et à la haute intelligence de Mlle Smith, un peu aussi peut-être à quelque brin de diplomatie de la part de son observateur, le volume de *Des Indes* avait pu arriver à bon port ; mais il n'était guère possible, ni même désirable, qu'une collaboration aussi hétéroclite se prolon-

---

[1] *Des Indes à la Planète Mars*, étude sur un cas de somnambulisme avec glossolalie. Un vol. in-8 avec 44 figures. Paris et Genève, 1900.

geât beaucoup ; trop de fissures latentes, un désaccord trop fondamental à la base, en menaçaient le fragile assemblage, et les circonstances extérieures se chargèrent bientôt d'y porter le dernier coup. Ce dénoûment, il n'est que juste de le rappeler ici, avait été prédit à l'auteur par un des premiers critiques de *Des Indes* :

« Ajoutons qu'après la publication de son livre, — disait M. M. D. dans le *Journal de Genève* du 15 janvier 1900, — ce sera probablement la dernière fois qu'il [M. Flournoy] aura entendu parler le sanscrit et la langue martienne, car quelque bonhomie qu'il y mette et quelque bonne foi qu'il y apporte, la bonne foi d'un savant qui cherche à comprendre ce qu'il entend et ce qu'il voit, il est infiniment peu probable qu'il soit appelé de nouveau à exercer dans le même milieu et les mêmes conditions ses talents d'expérimentateur psychologique. »

Cette prophétie, à laquelle l'événement devait donner raison, ne s'est toutefois pas réalisée à la lettre immédiatement ; quelque peu de martien, comme on le verra, et des soupçons de sanscrit ont encore frappé mes oreilles, par suite des fluctuations passagères que les dispositions d'esprit de M[lle] Smith présentèrent avant de trouver leur équilibre définitif à l'endroit de son trop sceptique observateur. La description à grands traits de ces fluctuations, ou, si l'on préfère, l'histoire psychologique générale d'Hélène pendant ces deux dernières années, dans la mesure du moins où elle me paraît offrir quelque intérêt, fera l'objet naturel du premier chapitre de cette étude. Dans les chapitres suivants, je reprendrai successivement, en conservant les grandes lignes de *Des Indes*, les principaux aspects de la médiumité de M[lle] Smith pour y ajouter les nouvelles observations ou les remarques qui s'y rapportent.

Le présent travail n'étant qu'une sorte de post-scriptum, le lecteur ne doit pas s'attendre à y rencontrer des digressions philosophiques ou des considérations générales comme il a pu s'en glisser dans *Des Indes*, alors que le sujet avait encore pour l'auteur tout le charme de la nouveauté. Au reste, en relisant récemment ce volume je n'y ai pas trouvé — abstraction faite des défauts de forme et des insuffisances de l'expression — un mot à changer quant au fond. Les pages suivantes auront donc toute la sécheresse d'un recueil de faits complémentaires sans portée théorique nouvelle. En outre, les nécessités polémiques ont probablement imprimé à quelques passages un ton personnel et désagréable dont l'auteur, n'ayant su y remédier, tient du moins à s'excuser. Ce m'est un devoir aussi de témoigner ma gratitude à tous ceux — leur nombre est si grand que je n'ose entreprendre de les nommer — qui ont bien voulu, tant dans la

presse que par correspondance particulière, m'honorer, à l'occasion de *Des Indes*, de leurs appréciations soit critiques (ce sont les plus utiles), soit louangeuses (celles-ci, même exagérées, sont toujours douces au cœur de l'homme); des unes et des autres je les remercie également. Enfin, cette sorte de préface ne serait pas complète à mes yeux si je ne réitérais l'expression de ma reconnaissance à mes anciens collaborateurs, très particulièrement à mon excellent collègue M. le prof. Lemaître dont les avis éclairés m'ont été cette fois encore, et à maintes reprises, du plus précieux secours.

---

## CHAPITRE I

### M^lle Smith depuis la publication de « Des Indes ».

Dans les chapitres II et III de mon volume sur M^lle Smith, j'ai essayé de retracer son histoire psychologique avant et après son initiation au spiritisme. Une troisième étape s'ouvre avec la publication de ce livre, étape qui paraît devoir être fort importante ; mais, très mal renseigné sur beaucoup d'incidents de cette nouvelle période, incapable à plus forte raison d'en pronostiquer l'avenir, je me bornerai à y relever les principaux points parvenus à ma connaissance.

Il semblerait à première vue que l'apparition de *Des Indes*, à Noël 1899, eût dû être de minime importance dans la vie de M^lle Smith et n'avoir guère d'effet sur le cours de son existence ou de ses pensées, puisque ce volume, comme je l'ai indiqué dans sa préface, ne renfermait rien d'inédit pour elle, tout son contenu lui ayant déjà été soumis en manuscrit ou en épreuves, et pas un mot livré à l'impression qu'elle ne l'eût sinon explicitement approuvé, du moins laissé passer. En réalité il en a été autrement, pour deux raisons.

D'abord, en retrouvant en bloc et réunis dans l'ensemble de l'œuvre achevée les fragments qui lui avaient été communiqués isolément, à intervalles plus ou moins longs, on comprend qu'Hélène dut mieux se rendre compte de l'esprit général du travail et constater plus clairement à quel point l'auteur, tout en rendant justice aux qualités personnelles et à l'honorabilité du médium, différait d'elle sous le rapport de l'interprétation des faits. En particulier, le peu de créance accordée au côté apparemment merveilleux des phénomènes, la grande place en revanche donnée à certaines productions (telles

que la langue martienne) considérées comme curiosités de psychologie subliminale, devaient à la fois heurter plus que jamais Hélène dans sa conviction intime de la valeur supranormale de ses dons, et incliner d'autre part son incubation latente vers les créations linguistiques qu'on honorait d'une telle attention. Je m'explique ainsi que dans les quelques séances que j'eus avec Mlle Smith au printemps suivant, les révélations d'idiomes inédits aient envahi la scène, tandis que les messages proprement spirites et supranormaux étaient réservés à des spectateurs moins sceptiques, dans des réunions où je n'étais point présent. Il me paraît certain au total que la lecture suivie de *Des Indes* par Hélène a influé sur le développement ultérieur de sa médiumité, spécialement en fournissant de nouveaux points de départ ou donnant un nouvel élan à plusieurs de ses élucubrations subconscientes.

Mais, en second lieu, c'est surtout par les réactions produites sur certaines catégories de lecteurs, que l'apparition de *Des Indes* a été grosse de conséquences pour la destinée de Mlle Smith et marque un tournant dans sa vie. Grâce en effet à un concours quasi magique de circonstances, et à l'intervention inopinée d'une bonne déesse, ce volume a indirectement fini par amener dans la condition extérieure, jusque-là si précaire, de son héroïne, un changement de fortune qui ne saurait se comparer qu'à une brillante apothéose venant subitement couronner un long martyre. Ce bienheureux dénoûment a toutefois été précédé de diverses péripéties moins agréables, en sorte que pour retracer d'une façon claire l'histoire psychologique de Mlle Smith au cours de ces deux dernières années, il me paraît convenable de la diviser en trois ou quatre phases successives, marquées par une tonalité émotionnelle et des dispositions d'esprit fort différentes.

*1. Phase d'irritation.* — Cette première phase, qui débute peu de jours après la publication de *Des Indes*, se rattache aux comptes rendus que Mlle Smith en trouva dans les journaux locaux et dont elle fut profondément affectée.

Cela se comprend. Si les critiques avaient pu parler du livre sans toucher à son héroïne, le sort du premier n'eût éveillé chez la seconde qu'un intérêt fort platonique de curiosité quelconque. Mais cela était impossible. Aux jugements concernant l'ouvrage et l'auteur devaient inévitablement se mêler des appréciations sur le médium lui-même et ses étranges facultés. Et quand on se rappelle la situation de Mlle Smith obligée de gagner quotidiennement sa vie, comme employée d'une grande maison de commerce, au milieu de camarades dont la bienveillance n'est peut-être pas la vertu

dominante, on ne s'étonne pas que dès la mise en vente de *Des Indes* elle ait été constamment sur l'œil, à l'affût de tout ce qui pouvait se dire ou s'imprimer à son sujet, et portée d'avance à ressentir plus vivement les coups d'épingles que les coups d'encensoir. Sans doute tout le monde, ou à peu près, dans son entourage, savait déjà qu'elle s'occupait de spiritisme à ses moments perdus et était un très bon médium ; mais il n'y avait rien là d'officiel pour ainsi dire, et on la laissait en paix. Qu'on songe au contraire à l'effet produit lorsque, sous le pseudonyme rapidement percé à jour d'Hélène Smith, elle se trouva tout à coup occuper une des premières places dans la curiosité publique, les conversations, les comptes rendus des journaux, et les sentiments étonnés ou envieux de ses compagnes ! Ces conditions étaient bien faites pour surexciter au suprême degré le trait d'ailleurs fort naturel d'autophilie que j'ai déjà relevé chez elle à l'état normal. (*Des Indes*, p. 39.)

D'emblée M<sup>lle</sup> Smith découvrit, dans les articles où il fut question d'elle, d'odieuses attaques contre sa bonne foi et son honorabilité de médium. Il faut convenir que quelques journalistes n'eurent pas la main heureuse dans le choix de leurs expressions, et firent, sans mauvaise intention d'ailleurs, précisément ce qu'il fallait pour exaspérer une nature particulièrement sensible sur le point d'honneur de l'authenticité de ses automatismes. Soit inintelligence de cette catégorie de phénomènes, soit emploi métaphorique de termes qui ne devaient point être pris à la lettre, ils parlèrent d'Hélène comme ils l'eussent fait d'une artiste de théâtre, et purent ainsi laisser à des lecteurs peu au courant du somnambulisme l'impression que les cycles de ce curieux médium n'étaient que d'habiles comédies. On devine l'état d'esprit où de telles appréciations jetèrent M<sup>lle</sup> Smith. Le légitime courroux suscité par ces articles, signés d'initiales ou de noms inconnus d'elle, s'alla naturellement déverser sur la tête de celui qui était la cause première évidente de toutes ces horreurs, à savoir l'auteur de *Des Indes*. Les spirites au surplus s'entendirent à tirer profit de la situation : « Eh bien — s'écria par exemple une dame très croyante, en apportant à M<sup>me</sup> Smith la mère un article où Hélène était qualifiée d'actrice, — j'espère que cette fois c'en sera bien fini avec M. Flournoy et qu'elle n'y remettra plus les pieds ! » Vœu pie qui — sauf une seule exception quelques mois plus tard — obtint d'emblée pleine et entière satisfaction.

Un des premiers incidents qui mirent en jeu l'extrême irritabilité de M<sup>lle</sup> Smith fut un compte rendu paru dans le *Journal de Genève*, compte rendu fort bien fait et très spirituellement écrit, mais où, à côté d'éloges immodérés pour l'auteur de *Des Indes*, se trouvaient quelques phrases, comme les suivantes, qu'Hélène et son entourage prirent naturellement au grand tragique : « Il [M. Flournoy] n'a pas perdu son temps, car quelques-unes des scènes auxquelles il a assisté étaient dignes d'être vues, étant jouées par des acteurs, disons par une actrice de premier ordre... cette

pythonisse est une admirable actrice, qui étudie à fond tous ses rôles et les fait valoir avec une habileté passionnée qui rend un peu fous tous ceux qu'elle admet dans le cercle intime de ses extases... Mais comme nouveauté le spectacle n'a rien d'extraordinaire... Et toujours il se trouvera des savants curieux de tout pour aller frapper à la porte du sanctuaire et constater que derrière le rideau il n'y a rien, rien qu'un peu de folie, de sottise ou d'habileté coupable. Cela vaut-il la peine d'y perdre un temps précieux ? Oui, si cela peut servir à découvrir la loi de ces mystifications qui ne sont pas de purs mensonges, car leurs auteurs sont souvent leurs propres dupes ; oui encore, si cela peut détourner de ces routes folles ceux qui vont y compromettre leur santé mentale et morale. » Etc. — « Avez-vous lu le *Journal de Genève* de hier ? » écrivait Hélène à M. Lemaître au lendemain de ce compte rendu. « Que penser d'une pareille infamie, que faire en présence de telles insolences ?... Je suis consternée, indignée ! » — Les adeptes spirites de M^lle^ Smith se sentirent également atteints, presque autant qu'elle, et l'un d'eux m'écrivit un billet de protestation. «Cet article, me disait-il, m'a blessé profondément, non seulement à cause de M^lle^ Smith qu'on croit pouvoir appeler *admirable actrice*, mais aussi à cause de moi-même et de mes amis qui avons été admis *dans le cercle intime de ses extases* et sommes par conséquent de ceux qu'elle a *rendus un peu fous*... Je vous serais donc bien reconnaissant d'envoyer au Journal de Genève quelques mots de rectification quant à M^lle^ Smith, dont la bonne foi ne saurait être mise en doute. Il y aurait lieu aussi de relever ce terme de *fous*... » N'ayant pas, sur ce second point, des idées aussi arrêtées que mon honorable correspondant, je ne crus pas devoir modifier pour si peu la lettre que j'avais déjà spontanément adressée au *Journal de Genève* et que ce dernier inséra dans son numéro du 19 janvier 1900 ; je la reproduis ici parce qu'elle rend encore exactement ma pensée :

Florissant, lundi 15 janvier 1900.

Monsieur le Rédacteur,

Dans l'article que le *Journal de Genève* a eu l'amabilité de me consacrer ce matin sous les initiales M. D., plusieurs passages et la tendance générale semblent donner à entendre que le médium dont je me suis occupé serait une habile comédienne jouant des rôles préparés et appris d'avance. Toutes les opinions étant libres, je ne songerais pas à relever celle là, bien que je ne la partage en aucune façon, si elle ne paraissait m'être expressément attribuée dans quelques mots (que je souligne) de la phrase suivante : « Ce » que nous croyons comprendre, *et M. Flournoy ne nous le cache point*, » c'est que cette pythonisse est une admirable actrice qui étudie à fond tous » ses rôles et les fait valoir avec une habileté passionnée, etc. »

Je m'étonne et je déplore que la lecture de mon travail puisse suggérer des idées de ce genre ; car rien n'est plus éloigné de mon sentiment que cette hypothèse de la simulation (pour l'appeler par son vrai nom) qui serait la négation même de mon étude. Il est bien clair, en effet, que je n'eusse pas pris la peine de publier comme relevant du *somnambulisme* des phénomènes où j'aurais vu le jeu d'une comédienne, si admirable fût-il. — L'auteur de l'article rend mieux mes intentions quand il dit que j'ai cherché à « poursuivre la loi de ces *mystifications* qui ne sont pas de purs mensonges » ; mais ici encore je regrette que sa plume ait laissé échapper le mot équivoque que je viens de souligner, parce qu'en dépit des correctifs dont il est suivi, les lecteurs irréfléchis (il y en a) ne manqueront pas de l'entendre dans son mauvais sens.

L'objet de mon livre n'était pas de montrer comment on démasque un médium déshonnête, mais comment les phénomènes d'un médium sincère peuvent s'expliquer par des processus psychiques subliminaux dont on n'a pas suffisamment tenu compte jusqu'ici. Puisque je n'ai pas réussi à me faire comprendre, je voudrais du moins éviter toute méprise sur le fond de ma pensée dans le cas particulier. Qu'il me soit donc permis de le dire une fois pour toutes : j'ai une entière conviction de la bonne foi du médium que j'ai étudié pendant cinq ans, et de la parfaite authenticité (*genuineness*, comme disent les Anglais) de ses phénomènes hypnoïdes. Et je n'y ai pas rencontré de mystification, préparation de rôles, habileté, etc., — puisque ces mots ont été prononcés — d'une autre nature que celles dont nous nous rendons tous inconsciemment coupables dans la production des rêves, ineptes ou géniaux, qui remplissent notre sommeil.

Je vous serai fort obligé, Monsieur le rédacteur, de donner dans vos colonnes une place à cette rectification (qui n'enlève rien à ma reconnaissance pour le spirituel et trop élogieux article de M. M. D.). J'y tiens d'autant plus que j'ai souvent vu en ce domaine les extrêmes se toucher : en face des phénomènes de psychologie anormale, rien n'encourage et ne justifie mieux les *interprétations* spirito-occultistes des uns, que l'obstination des autres à méconnaître la réalité des *faits* et à jeter un discrédit immérité sur des médiums parfaitement honorables.

En vous remerciant d'avance, etc. Th. FLOURNOY.

Les quelques considérations dont le *Journal de Genève* fit suivre cette lettre, montrèrent bien que les termes qui avaient donné lieu à de fâcheuses interprétations ne provenaient que d'une compréhension inexacte des phénomènes étranges de la médiumité, et que l'auteur du compte rendu n'avait nullement eu l'intention d'offenser les médiums en général ni M[lle] Smith en particulier. Celle-ci n'en conserva pas moins ses impressions pénibles, que venaient sans cesse alimenter de nouveaux incidents. La *Semaine littéraire*, par exemple, avait entrepris sur *Des Indes* une série d'articles de son collaborateur M. Pierre Valjean ; tous déplurent à M[lle] Smith, mais son irritation fut portée au comble par le passage suivant dont les images, un peu trop crûment empruntées au barreau, lui parurent renfermer un véritable acte d'accusation calomnieuse et infamante :

« Œuvre de pure fantaisie, le roman martien, ainsi que nous l'avons vu, échappait à toute vérification positive. Il n'en est pas de même du roman hindou qui, lui, se déroule dans un cadre terrestre déterminé et à une époque que M[lle] Smith a eu le soin de préciser. Elle s'exposait ainsi à entrer en contradiction avec les faits et à avoir à répondre de ses allégations devant le tribunal de la science. De fait M. Flournoy a cité à la barre géographes, linguistes, historiens et indianistes, et il faut reconnaître que M[lle] Smith ne s'est point trop mal tirée de cette scabreuse entreprise, puisque son juge lui-même conclut que le roman hindou reste une énigme psychologique non encore résolue d'une manière satisfaisante. » (*Semaine littéraire*, de Genève, 27 janvier 1900, p. 41.)

Voici les réflexions que ce passage suggère à Hélène dans une lettre qu'elle m'adressa le 2 février et où elle n'y va pas de main morte : — « Une seule chose à mon point de vue aurait été équitable et juste : c'eût été de ne point être salie par la science dans la *Semaine littéraire*, surtout par votre collaborateur M. Pierre Valjean. Dans le numéro du 13 janvier, il convient d'établir [il veut bien reconnaître] mon honorabilité, ainsi que mon absolue bonne foi ; dans celui du 27 janvier c'est une autre affaire alors :

il y ouvre la marche en m'y plaçant comme une coupable ayant à répondre de son forfait devant le *tribunal de la science!* Il ose même ajouter que je ne me suis point trop mal tirée *de ma scabreuse entreprise!* Quelle lâcheté! Sous quelle triste impression cet homme a-t-il tracé ces lignes? Comment ose-t-il se permettre une pareille infamie? Sans doute parce qu'il a pensé que j'étais seule au monde et qu'il pouvait tout vis-à-vis de ce pauvre médium! Misérable écrivain! Son jugement est autrement plus fantaisiste que ne l'est le roman martien, et je m'étonne qu'il puisse porter un pareil jugement. Néanmoins je m'en console en pensant que ça ne lui portera pas bonheur! M. Cuendet est arrivé dimanche matin... Il a pris l'article [de la *Semaine littéraire*] et m'a dit simplement ceci : Donnez-moi ces lignes et laissez-moi faire. Je l'ai laissé faire. Qu'aura-t-il fait? Je l'ignore, ne l'ayant point revu depuis ce jour ; mais comme qu'il soit, rien ne sera de trop en présence de tant d'infamies; il aura au moins essayé de me défendre, lui! »

Ces derniers mots sont une allusion au fait qu'après ma lettre au *Journal de Genève* il m'avait paru superflu de partir en guerre contre la *Semaine littéraire*, dont le passage incriminé, en dépit de son style d'aspect judiciaire, ne me semblait aucunement trahir les machiavéliques intentions qu'y avait vues M^lle^ Smith. Au reste M. Cuendet se chargea en effet de défendre Hélène vis-à-vis de ses prétendus accusateurs, et il adressa à la *Semaine littéraire* une épitre dont cette revue lui donna acte en ces termes dans son numéro suivant (3 février 1900, p. 55 note) : « M. Cuendet nous a adressé en son nom et en celui de quelques amis de M^lle^ Smith une lettre au cours de laquelle il nous reproche d'avoir laissé sous-entendre dans notre précédent article que celle-ci serait « une mystificatrice, une comédienne, voire une farceuse de premier ordre ». Nous ne pensons pas mériter ce reproche ; si tel était le cas, notre plume aurait évidemment trahi notre pensée, car nous ne connaissons M^lle^ Smith que par ce que nous en révèle le livre de M. Flournoy qui, nous l'avons dit et répété, rend pleine justice à sa sincérité et à sa bonne foi. »

M^lle^ Smith était malheureusement si pleinement convaincue de la méchanceté des savants et des publicistes à son endroit que les rectifications et tout ce qu'on pouvait lui dire restait sans effet. Il est clair que la reprise des séances était impossible dans ces conditions. Hélène avait bien promis à M. Lemaître, dans les premiers jours de l'année, de retourner chez lui très prochainement ; mais elle ne tarda pas à se dédire. — « Vous devez comprendre, lui écrivait-elle, que pour faire des séances en ce moment je n'y puis point penser. C'est sous l'influence d'un immense découragement qui ne fait que s'accroître de jour en jour que je vous trace ces lignes. On n'est point abîmé par la presse, froissé en son âme et conscience par un article tel que celui de cet estimable rédacteur [du *Journal de Genève*] sans en ressentir une profonde tristesse. La science que j'ai servie d'une façon simple et désintéressée me montre aujourd'hui plus que jamais son ingratitude et toute son ignominie... » — Inutile de remarquer que « la science » n'est pas responsable des articles bibliographiques que la presse veut bien consacrer aux livres nou-

veaux. Mais cette confusion une fois née dans le cerveau de Mlle Smith, son entourage spirite se garda bien de faire quoi que ce soit pour l'en déloger.

Pendant cette suspension prolongée de nos séances, les phénomènes automatiques spontanés continuèrent leur train. Malheureusement je ne possède sur ces manifestations de la vie subconsciente d'Hélène, que les documents assez clairsemés dont il sera question plus loin. C'est en particulier à cette époque (janvier-mars 1900) que se rattachent beaucoup de visions matinales de paysages et hiéroglyphes ultramartiens, la première apparition de Barthez (v. p. 219), et diverses communications de Léopold concernant Mlle Smith ou sa mère ; il est à regretter que de ces derniers messages parvenus à ma connaissance aucun n'ait trait à l'état d'irascibilité que j'ai décrit chez Hélène, car il eût été intéressant de savoir le sentiment de son guide spirituel sur tout cela.

2. *Phase de reprise.* — Si Mlle Smith fut d'un côté exaspérée par les articles de la presse à propos de *Des Indes*, elle dut en compensation éprouver des sentiments d'un autre ordre en voyant croître de jour en jour l'affluence des badauds que la curiosité poussait, sous des prétextes quelconques, dans les bureaux où elle était occupée, afin de contempler de leurs propres yeux le fameux médium dont tout le monde parlait à Genève. Il faudrait encore plus de philosophie pour rester insensible aux enivrantes bouffées de la célébrité populaire qu'aux petites maladresses des journalistes. Et comme, vers le même temps, Hélène et sa mère s'aperçurent, par divers incidents, que notre noirceur n'était point telle que leurs amis spirites s'étaient évertués à le leur faire accroire, il arriva que nous nous trouvâmes tout à coup en passe de jouir d'un renouveau de faveur bien inattendu. Dans le domaine médiumique cela se manifesta d'abord par de belles peintures ultramartiennes (v. plus loin fig. 4 à 8) dont Hélène nous gratifia, par parts égales, M. Lemaître et moi ; puis par la reprise des séances interrompues depuis une demi-année, et par la grande explosion linguistique à laquelle nous devons les documents ultramartiens et uraniens dont il sera question au chapitre suivant. Pendant toute cette période (mai-août 1900), Hélène se montra on ne peut plus gracieuse à l'endroit de la « science » et des « savants », à qui elle en voulait tant pendant les mois précédents. Elle exprima même à M. Lemaître l'espoir que quelques-unes de ses vues ultramartiennes pourraient prendre place dans une prochaine édition de *Des Indes* ; et, ayant appris que je devais aller au

Congrès de Psychologie de Paris (20-26 août), elle m'écrivit le 7 août — j'étais alors absent de Genève depuis plusieurs semaines — une charmante lettre en y joignant ses caractères uraniens tout récents : de la sorte, me disait-elle, « vous, au moins, allez avoir quelque chose de neuf à présenter [au dit Congrès]. » Mais ces bonnes dispositions ne devaient pas tarder à se modifier rapidement sous la pression de circonstances extérieures imprévues.

3. *Phase américaniste.* — Cette désignation un peu barbare me paraît tout indiquée en raison du rôle sinon exclusif, du moins prépondérant, que jouèrent ici les ressortissants du Nouveau-Monde.— Dès les mois de mai et juin j'avais reçu et transmis à Hélène de nombreuses lettres d'amateurs étrangers qui, ayant eu connaissance de *Des Indes*, désiraient être mis en relation avec l'incomparable médium et assister à ses séances, dans les buts les plus divers.

Simple curiosité de dilettante, envie sérieuse de s'instruire, ardent besoin de communication tangible avec l'au-delà, recours désespéré aux puissances inconnues pour obvier aux impuissances trop connues de l'humaine sagesse, etc., tous les motifs imaginables se laissaient entrevoir ou s'étalaient à nu dans ces singulières et souvent touchantes sollicitations. Une dame éplorée suppliait que Léopold lui ramenât le cœur trop volage de son époux. Une autre, qu'il accordât à une amie la guérison d'une maladie mentale où les moyens naturels avaient échoué. Un ancien officier devenu aveugle espérait un remède, matériel ou fluidique, qui annulerait l'incurable atrophie de ses nerfs optiques diagnostiquée par les premiers oculistes de France et de Navarre (je veux dire de Lausanne) : Léopold lui ordonna une infusion de plantain. Celui-ci désirait des conseils financiers ; celui-là, ne fût-ce qu'un mot de l'être adoré qu'il avait perdu. Etc. Toute la lyre, en un mot. Cela me fit, je l'avoue, un drôle d'effet, attristant et amusant à la fois, mélancolique et dérisoire, de découvrir ainsi qu'en publiant un livre où je m'étais efforcé de suivre les voies du bon sens (je ne dis pas du sens commun) et de ce que j'estime une saine méthode, j'avais surtout réussi à lancer un médium de plus sur le turf de la crédulité cosmopolite, à ériger une idole nouvelle, et à faire de ma patrie un lieu de pèlerinage spirito-occultiste très couru, fleuron qui manquait encore à sa couronne.

Au début, M^lle Smith accueillit fort dédaigneusement toutes ces démarches et déclara qu'elle n'accorderait aucune séance à ces inconnus indiscrets. Mais peu à peu elle fut touchée, et se prit à réfléchir devant la répétition de ces missives, venues parfois de bien loin, et dont les signataires n'attendaient qu'un mot favorable pour faire le voyage de Genève. Sa résistance enfin fut à bout lorsque des dames américaines, aussi comme il faut que charmantes, brisant toutes les consignes, vinrent personnellement la relancer jusqu'à son bureau et dans son domicile. Tant d'obstination aimable et de flatteuse persévérance méritait bien une séance. On en fit

plusieurs. Léopold se distingua, les nobles étrangères furent dans l'enchantement et ne s'en cachèrent point ; d'autres admiratrices accoururent, d'outre-mer et d'outre-Manche, se joindre aux premières autour de la fleur rare fraîche éclose... Bref, lorsqu'après deux mois d'absence je revins à Genève dans les derniers jours d'août, je trouvai M^lle Smith engagée dans une série de séances toutes plus brillantes les unes que les autres. Je demandai la permission d'y assister ; Hélène me répondit que cela était impossible, les messages spirites obtenus par ces dames étant d'un caractère trop intime pour s'accommoder de la présence d'un tiers. Je n'eus garde d'insister, comprenant bien qu'un hérétique aux yeux de qui le martien n'est que du français déguisé, risquerait d'être un gênant trouble-fête dans les solennelles rencontres où les défunts réincarnés sur Mars et leurs parents encore sur Terre échangent leurs épanchements sous les espèces mystico-linguistiques d'Esenale. Je n'obtins pas plus de succès dans ma demande d'avoir au moins communication, après coup, des textes martiens recueillis, afin de compléter la littérature de cette langue déjà publiée dans *Des Indes*. Il semble bien que dans l'entourage de M^lle Smith les recherches scientifiques inspirent encore plus d'antipathie aux spirites de l'étranger qu'aux indigènes.

D'après mes renseignements combinés avec ceux de M. Lemaître, M^lle Smith a dû donner à ces nouveaux venus de diverses nationalités, de la fin d'août au milieu d'octobre 1900, une trentaine au moins de séances spirites, tandis que dans les années précédentes elle en avait à peine deux ou trois par mois en moyenne. Il est probable qu'à ce nouveau régime elle se serait rapidement fatiguée, avec ses occupations obligatoires au bureau, interrompues seulement pendant quinze jours de vacances en juillet, si la destinée ne lui avait soudainement apporté un remède tout puissant en l'affranchissant à jamais de son labeur quotidien. Au nombre des touristes de passage que sa réputation avait groupés autour d'elle, se trouvait une dame J., aussi généreuse que fortunée, veuve d'un amateur très distingué des sciences et des arts, qui, de son vivant, avait maintes fois su mettre ses vastes ressources financières au service de diverses entreprises utiles. Madame J., qui continue avec intelligence les traditions de libéralité et de large philanthropie de son mari, se prit de sympathie pour M^lle Smith, d'intérêt pour ses séances, d'admiration pour ses remarquables facultés ; et comprenant bientôt combien il devait être préjudiciable à la santé d'Hélène de mener

de front ces deux existences, également épuisantes, de médium non professionnel mais ne comptant pas ses séances, et d'employée de commerce d'une assiduité jamais en défaut, elle pensa ne pouvoir faire un plus noble et plus judicieux usage d'une petite partie de ses revenus qu'en donnant à M<sup>lle</sup> Smith l'indépendance et la sécurité matérielle que celle-ci rêvait, consciemment et subconsciemment, depuis tant d'années.

Par une belle journée d'automne (13 octobre 1900), comme Hélène se disposait, après son modeste repas de midi, à reprendre le chemin accoutumé du bureau, M<sup>me</sup> J. l'enleva pour ainsi dire en voiture et la conduisit dans une maison de banque d'où, après quelques formalités, sa protégée ressortit largement assurée désormais, pour elle et sa mère, du pain quotidien jusque-là si durement gagné à la sueur de leur front. Bien qu'elle eût, depuis quelque temps, plus ou moins pressenti la possibilité d'un tel événement à certains mots encourageants de M<sup>me</sup> J., la réalisation soudaine, et dans des proportions inattendues, de ces vagues espérances, fut un choc dont ceux-là seuls peuvent se faire une idée qui ont vu s'ouvrir tout à coup, sur l'espace libre et ensoleillé, la porte du noir cachot où se consumait leur existence. Heureusement, on ne meurt pas de joie, surtout quand on possède, comme soupape de sûreté aux émotions violentes, le bienfaisant canal de dérivation des phénomènes subconscients. Lorsque Hélène, ayant quitté sa bienfaitrice, voulut prendre le tramway pour rejoindre sa mère au plus vite, Léopold lui apparut sur le marche-pied de la voiture, l'empêcha d'y monter, puis, se tenant à son côté gauche tandis que sous sa direction elle allait comme en rêve à travers les rues populeuses, il la mena malgré elle à son bureau, et la fit sur-le-champ prendre congé de ses chefs dans une scène qu'il ne m'appartient pas de narrer. Ayant ainsi définitivement rompu en quelques minutes avec un passé de vingt ans, Hélène put rentrer chez elle et conter l'aventure à sa mère.

Qui fut encore plus stupéfait que ces dames? Ce fut l'auteur de *Des Indes*, qui ne s'attendait à rien et à qui Hélène téléphona le soir même la grande nouvelle. Je n'en crus pas mes oreilles. Sans doute j'avais bien espéré que dans le flot de spirites anglo-américains déclanché par mon livre, il s'en trouverait quelques-uns d'assez généreux et intelligents pour reconnaître les services médianimiques (toujours gratuits) d'Hélène d'une façon pratique, propre à lui faciliter peu à peu l'échange de sa place si astreignante de simple employée de commerce contre une position supérieure, plus indépendante et rémunératrice. Mais qu'il y eût encore, même dans le monde occulte, des fées capables de transformer sur-le-champ d'un coup de baguette, ou d'un trait de plume, le cuivre en or et une servitude abhorrée en paradisiaque liberté, je ne l'avais certes jamais imaginé, pas même en rêve. Aussi, à l'ouïe des paroles d'Hélène, commençais-je par soupçonner une nouvelle frasque de son inconscient, quelque hallucination auditivo-visuelle qui aurait traduit sous l'aspect d'une généreuse donatrice ses chimériques rêveries latentes de richesse et de bonheur. Mais le lendemain je dus bien me rendre à l'évidence lorsque je reçus la visite d'Hélène, rayonnante, accompagnée de sa bienfaitrice, presque aussi heureuse, qui venaient m'annoncer officiellement la grande nouvelle ; et, m'associant à leur joie, je pus m'abandonner en mon for intérieur au doux sentiment de fierté d'un auteur dont la plume se trouve avoir été pour quelque chose dans le bonheur et la liberté d'autrui.

En ce qui concerne l'étude scientifique de ses phénomènes médiumiques, le brillant changement de situation de Mlle Smith ne modifia en rien l'état de choses qui s'était établi au cours des deux derniers mois, ou plutôt il le consacra. Désormais libre de tout son temps, elle multiplia les séances à ses nouveaux amis spirites, mais ni M. Lemaître ni moi n'y fûmes conviés ; et elle se mit à noter ses nombreuses visions spontanées, ultramartiennes et autres, mais en nous les taisant soigneusement, de sorte que c'est seulement six mois plus tard que M. Lemaître en apprit l'existence (c'est ce que j'appellerai le dossier réservé). Cette espèce d'ostracisme à l'égard de ceux qui lui rappelaient *Des Indes* et personnifiaient « la science » à ses yeux, n'a rien qui doive surprendre. Il n'en pouvait guère être autrement ; car, sentant bien qu'on ne saurait contenter tout le monde, et mise par la force des circonstances dans la nécessité presque inéluctable de faire un choix, comment eût-elle hésité un seul instant ? D'un côté l'atmosphère desséchante d'analyse critique et d'observation méthodique, presque inquisitoire, voire soupçonneuse parfois, qui au bout de tant d'années n'avait abouti qu'à *Des Indes* ; de l'autre le courant américaniste de foi sereine, d'admiration enthousiaste, de douce et chaude sympathie, où Hélène avait de prime saut trouvé le bonheur et le libre épanouissement de son être. Chacun de nous, à sa place, se serait décidé comme elle. Elle eut d'ailleurs l'amabilité de nous accorder, le 2 novembre, jour des Morts, — peut-être en manière d'adieu — une dernière séance, à laquelle n'assistait que sa mère outre M. Lemaître et moi, et dont Léopold fit tous les frais (v. plus loin p. 132). Peu de jours après, elle partait pour Paris, où sa bienfaitrice l'avait invitée à passer chez elle la fin de l'année, et je citerai à propos du cycle royal quelques lignes de la lettre qu'elle m'écrivit de la grande capitale.

4. *Phase actuelle.* — Après son retour à Genève au Nouvel-An 1901, je fis encore à Mlle Smith deux ou trois visites, mais il ne tarda pas à sauter aux yeux que le point de vue proprement scientifique ne lui disait plus rien, et réciproquement. Toute entière aux nouvelles relations et correspondances nouées dans la phase américaniste précédente, que la période actuelle ne fait d'ailleurs que continuer, Hélène s'est mise à cultiver elle-même les beaux dons médianimiques qu'elle a reçus en partage, de manière à les faire fructifier avec autrement d'abondance que par les lentes et stériles méthodes de la science officielle. C'est ce qui ressort déjà des notices qui ont paru ces derniers mois dans divers journaux spirites étrangers.

Par exemple le *Vessillo Spiritista*, de Vercelli, annonce dans son numéro de juin 1901, que « M^lle Smith, la célèbre voyante de Genève, a renoncé au poste qu'elle occupait depuis bien des années dans une maison de commerce, pour se consacrer exclusivement au développement et à la pratique de ses facultés psychiques. » — De même la *Paix Universelle*, de Lyon (août 1901, p. 116) : « On dit que M^lle Smith va se consacrer entièrement à la médiumnité ; espérons qu'à l'avenir elle aura affaire à des expérimentateurs plus au courant que M. Flournoy des phénomènes psychiques. »

Je ne sais s'il faut voir dans ces informations et dans ce vœu final — auquel je m'associe entièrement — un communiqué officieux provenant de l'entourage de M^lle Smith, ou une simple rumeur publique du monde spirite. Quoi qu'il en soit, je peux en confirmer l'exactitude et y ajouter quelques détails, grâce aux renseignements tout récents (octobre 1901) que je dois à l'obligeance de mon aimable collègue M. P. Marchot, professeur de philologie romane à la Faculté des Lettres de Fribourg (Suisse). M. Marchot, qui s'intéresse dans ses moments de loisir aux recherches psychiques et qui a eu l'an dernier plusieurs séances avec Hélène (je rapporterai plus loin son sentiment sur la médiumité de celle-ci), vient de lui faire de nouveau quelques visites — mais où elle ne lui a pas donné de séances — et il a bien voulu me communiquer les points suivants qu'il tient directement des dames Smith :

Hélène et sa mère sont profondément irritées contre la Science et les Savants, et tout leur désir est de n'avoir plus rien à faire avec des professeurs. Hélène a passé une partie de l'été dans un château au-dessus de Nyon (Vaud) où on l'avait invitée. Chez elle, elle n'est jamais inoccupée, sa santé est excellente et elle travaille toute la journée à divers travaux d'art à l'aiguille ; de plus, elle étudie l'anglais, qu'elle écrit déjà couramment, et la peinture où elle a réalisé de rapides progrès. En fait de médiumité, elle donne quelques séances à des étrangers, principalement à des Américains, et les communications et révélations obtenues par son intermédiaire sont tout à fait extraordinaires. A la maison, elle a des accès de trance où elle entre d'elle-même et dans lesquels elle écrit une masse de choses, surtout du sanscrit et des langues planétaires ; malheureusement il lui arrive fréquemment de tomber dans un sommeil si profond que sa main s'arrête, et quand elle revient à elle, sans souvenirs nets, elle trouve inachevées les communications qu'elle avait commencé de recueillir avant de s'endormir complètement. Elle en a cependant déjà une collection considérable [dossier réservé], qui se trouve en grande partie (spécialement les textes sanscrits) entre les mains d'un monsieur qui les étudie avant qu'ils soient publiés. Ce qu'elle a eu de plus récent et de plus curieux est un cycle *lunaire*, qui lui paraît déjà toucher à sa fin ; le mot ne lui plaît pas et lui semble prêter au ridicule, mais c'est sous ce nom que la chose lui a été révélée, et le contenu n'en est pas moins intéressant : il s'agit de messages sur les habitants de la Lune, qui n'est que partiellement habitée, sur leur genre de vie, leur civilisation, leur langue, leur écriture. Tout cela paraîtra peut-être bientôt, avec la photographie de M^lle Smith à l'état normal, dans un livre qui sera une sorte de tome second de *Des Indes*, mais publié par Hélène elle-même, avec

l'aide de collaborateurs qu'elle choisira selon son gré, et rédigé cette fois dans un tout autre esprit que celui de M. Flournoy.

Ces derniers détails appellent une réflexion par laquelle je clos ce chapitre. Quelques personnes m'ont exprimé leur regret de ce que l'étude ultérieure du cas de M^lle^ Smith ne me soit pas réservée. « Ce sera fâcheux — m'écrivait par exemple M. Myers, il y a un an, à propos du changement de fortune d'Hélène, dont il prévoyait les conséquences — ce sera fâcheux si cet événement la soustrait à votre influence. » Tout bien pesé, je suis d'un autre avis et je pense qu'il n'y a rien à regretter à ce qu'ont fait les circonstances ; car, même si elles m'avaient permis de continuer à suivre la médiumité de M^lle^ Smith, la sagesse m'eût commandé, dans l'intérêt bien entendu de la science, de me retirer spontanément et de passer la main à d'autres. J'estime en effet que, contrairement à ce que l'on préconise souvent en ce domaine, il n'est pas bon qu'un médium soit étudié trop longtemps par le même investigateur, parce que ce dernier, malgré ses précautions, finit inévitablement par façonner la subconscience si suggestible de son sujet et par lui imprimer des plis de plus en plus persistants, qui s'opposent à tout élargissement possible de la sphère d'où jaillissent ses automatismes. En d'autres termes, une sorte d'ankylose psychologique menace le médium qui se sait — ou se croit — un objet constant d'étude de la part de son observateur ; ce sentiment d'une surveillance continuelle, de près et de loin, le met peu à peu dans une quasi-impossibilité de fournir d'autres catégories de phénomènes que ceux qu'il s'imagine subconsciemment être attendus de lui, et il en vient à tourner toujours dans le même cercle. Aussi l'investigateur doit-il sans cesse se demander, à l'égard de chacun des médiums qu'il étudie, jusqu'à quel point il n'est pas à la longue devenu lui-même tout à la fois une cause prépondérante des phénomènes qu'il obtient et un obstacle essentiel à ceux qu'il n'obtient pas. Le remède fort simple à ce danger est, quand on a fourni ce qu'on peut en fait d'observation minutieuse et d'analyse serrée, d'abdiquer en faveur de successeurs dont l'influence toute fraîche favorisera peut-être l'éclosion de faits inédits. En ce qui concerne spécialement M^lle^ Smith : d'un côté l'intérêt que j'ai pris à son roman astro-linguistique a certainement contribué à entretenir ses activités subliminales dans cette direction, et leur a donné une impulsion dont l'effet est encore sensible, bien que depuis longtemps je n'y joue plus aucun rôle direct ; mais d'un autre côté, s'il y a chez elle des phénomènes réellement supranor-

maux (télépathie, lucidité, interventions spirites, etc.), les dispositions ultrasceptiques qu'elle m'attribue à leur endroit, surtout depuis la publication de *Des Indes*, la rendraient probablement incapable d'en produire en ma présence, la seule idée d'être observée et analysée par moi pouvant suffire à l'inhiber sous ce rapport. Bref, je serais moins bien placé que tout autre pour stimuler chez M[lle] Smith l'exercice de facultés que je n'ai pas su découvrir dans sa médiumité pendant les six années où je l'ai suivie de près, et c'est pourquoi, au dernier alinéa de *Des Indes*, j'avais déjà laissé la porte ouverte à « d'autres observateurs » mieux qualifiés que moi pour mettre en lumière ses pouvoirs supranormaux éventuels. Il y a donc tout avantage à ce que ces nouveaux explorateurs trouvent devant eux le champ libre et un médium enfin affranchi de préoccupations paralysantes. Puisse seulement l'éclat du supranormal ne pas les éblouir au point de leur faire perdre de vue les sentiers étroits, mais sûrs, de la méthode scientifique !

---

## CHAPITRE II

### Léopold et la Subconscience de M[lle] Smith.

Les faits de ces deux dernières années n'ont pas apporté de modification, ni même d'addition essentielle, à ce que j'ai dit de Léopold dans *Des Indes*. On se souvient que ce personnage, qui se donne pour Joseph Balsamo désincarné, n'est à mes yeux qu'un dédoublement de M[lle] Smith, une portion de son propre être peu à peu synthétisée à part, la forme la plus ancienne et la plus élaborée de sa subconscience. La genèse purement psychologique que j'ai tenté d'esquisser de cette seconde personnalité n'a pas soulevé de critiques du côté scientifique. Quant aux auteurs spirites — bien qu'ils n'admettent, cela va de soi, aucunement ma manière de voir et qu'ils tiennent, sinon pour l'identité de Léopold avec le feu comte de Cagliostro, du moins pour sa réalité objective et indépendante de M[lle] Smith — la faiblesse pour ne pas dire la complète nullité de leurs objections paraît me donner pleinement gain de cause sur ce point. Même le regretté F. W. H. Myers — que sa haute intelligence scientifique et son sens profond de la méthode placent d'ailleurs bien au-dessus du courant occulto-spirite ordinaire — même lui, si expert pourtant à découvrir dans les observations psychologiques les moindres possibilités de supranormal, il dit en parlant de

l'esprit-guide de M[lle] Smith que c'est beaucoup plus probablement *(much more probably)* la forme la plus développée de sa personnalité seconde[1]; et en classant ce cas sous la rubrique *pseudo-possession*, il reconnaît assez explicitement qu'il n'y a pas grand'chose à en tirer en faveur de l'hypothèse spirite. Sans doute nous n'en sommes pas encore à trancher les questions de cet ordre par des démonstrations mathématiques ; mais jusqu'à meilleur informé et en attendant les découvertes ultérieures que d'autres observateurs plus pénétrants pourront faire sur la nature réelle de Léopold, il me paraît difficile de voir en lui autre chose que la principale sous-personnalité d'Hélène Smith.

La plupart de mes critiques du camp spirito-occultiste ont jugé plus avisé d'éluder la question. — M. Delanne n'en dit rien. — M. de Rochas imite de Delanne le silence prudent et ne nomme pas même Léopold. — M. le D[r] Gyel n'ose se prononcer ; après avoir très fidèlement résumé mon opinion et quelques-unes des preuves à l'appui, il se borne à dire que tout ce raisonnement « longuement et très logiquement construit » n'entraîne pas la conviction... de ceux qui sont déjà convaincus par ailleurs du spiritisme; mais il n'avance aucun argument précis pour l'hypothèse spirite, ni aucune objection péremptoire contre l'hypothèse « subconscientielle », appliquées à ce personnage somnambulique. — La Société d'Etudes Psychiques de Genève consacre à Léopold un chapitre entier[2], mais tellement entortillé que je n'ai pas réussi à en dégager une idée nette : l'auteur anonyme d'*Autour* se livre à toutes les digressions possibles plutôt que de déclarer franchement s'il accepte la genèse psychologique du dit Léopold retracée dans *Des Indes*, ou s'il persiste à tenir ce personnage pour un être réel, objectif et indépendant de M[lle] Smith. Sans doute il incline plutôt vers cette seconde opinion, et voudrait bien transformer en « irréductible » le dualisme apparent qui éclate entre Léopold et son médium ; mais comme il se borne à répéter les descriptions — en passant soigneusement sous silence les explications — que j'ai données de ce phénomène, cela ne contribue guère à élucider le problème. Il paraît du reste que ces sujets-là sont plus faciles à traiter en vers qu'en prose, car M. le prof. Cuendet (qui n'est pas l'auteur d'*Autour*) est venu à la rescousse dans la langue des dieux, où je me reconnais battu d'avance. N'importe ; il semble qu'une Société qui se pique de méthode sérieuse — et dont certains membres, non des moindres, ont eu avec M[lle] Smith autant (si n'est plus) de séances que nous — aurait pu se donner la peine de défendre la réalité du cher ami Léopold autrement qu'en se pâmant d'étonnement à l'idée d'un moi second ou subliminal.

---

[1] F. W. H. MYERS. *Pseudo possession*. Proceedings of the Society for psychical Research, vol. XV, p. 399 (octobre 1900). Dans cet article, l'omission des guillemets au dernier alinéa de la p. 404 fait apparaître ces seize lignes comme étant de la plume de Myers, alors qu'elles sont en réalité la citation d'un alinéa de *Des Indes* (p. 415). Avec sa loyauté habituelle, portant jusque sur les plus petits détails, Myers m'écrivit pour s'excuser de cette insignifiante inadvertance.

[2] *Autour des Indes à la Planète Mars*, publié (sans nom d'auteur) sous les auspices de la Société d'Etudes Psychiques de Genève. In-12, Genève. 1901, pages 94 et suiv. J'ai répondu à ce volume, qui ne manque d'ailleurs pas d'intérêt, dans la Semaine Littéraire de Genève (n[os] des 1[er] et 8 juin 1901, *A propos d'un livre spirite*).

C'est bien en effet à cette impression vague d'étonnement que se réduit au bout du compte toute l'argumentation que les porte-paroles officiels — dialecticiens ou chansonniers [1] — de l'honorable Société spirite de Genève opposent à l'interprétation psychologique de l'esprit-guide d'Hélène.

La solution spirite, qui fait de Léopold un désincarné, a l'incontestable avantage de la commodité et de la simplicité, car elle dispense de toute recherche ; tandis que si l'on croit découvrir en lui une personnalité seconde, on assume la lourde tâche d'entreprendre en quelque sorte la psychologie de cet être vaporeux, pour lui assigner sa place, sa genèse et ses fonctions dans la vie intégrale d'Hélène. C'est ce que j'ai essayé de faire tant bien que mal dans le chapitre IV de *Des Indes* (p. 75-134), et personne jusqu'ici ne m'a adressé de critique précise sur la façon dont je me suis acquitté de cette tâche. D'autre part, les récentes manifestations de Léopold dont j'ai eu connaissance nous le dépeignent, au demeurant, tel que précédemment, en sorte que je ne vois pour ainsi dire rien à retoucher au portrait que j'en ai esquissé.

Je rappelle brièvement que le soi-disant esprit-guide de Mlle Smith est une formation hypnoïde de nature et d'origine essentiellement psycho-sexuelles, dont le premier début nettement connu remonte à une frayeur de la dixième année. — Il est cependant à présumer que les germes initiaux de ce processus datent d'encore plus haut, et divers incidents de l'enfance d'Hélène, qui ont impressionné ses parents et dont ils conservèrent un très vif souvenir, viennent à l'appui de cette supposition. C'est ainsi qu'à l'âge de deux à trois ans la petite Hélène, parlant tout juste, se promenait un jour avec sa bonne quand vint à passer un monsieur inconnu : il s'arrêta stupéfait devant la fillette et dit à la bonne : « A qui appartient cette superbe petite ? » Puis il s'informa de la profession de ses parents et demanda : « Est-ce qu'ils sont des créoles ? » La bonne ayant répondu que non, il

---

[1] Citons à titre d'échantillon les deux premiers couplets (il y en a cinq) de la chanson publiée par M. Cuendet [vice-président de la Société d'Etudes Psychiques de Genève] dans le journal humoristique *Le Papillon* (Genève, 24 juillet 1901) :

**Les Exploits du Subliminal.**

Air : *Hommes noirs d'où sortez-vous ?*

I

L'hypothèse de Flournoy
Me trouble et me rend perplexe :
L'homme aurait un second moi
De nature fort complexe.
Au moi naturel ce moi sous-jacent
Damerait l pion... et, c'est renversant!
Se travestirait, changerait de sexe...
Certes, pour un moi, ça n'est pas banal.
Cet original *(bis*
A reçu le nom de « Sublim nal ».

II

Ce moi, sous un nom d'emprunt,
Sur l'autre moi toujours veille,
Il vient en temps opportun,
Il moralise, il conseille.
Pour guérir les maux il a des secrets :
Tel était blafard, dont bientôt après
La peau red vient et rose et vermeille
Sans soins médicaux du moi principal.
Quel original *(bis)*
Que le prétendu moi-subliminal !

On ne saurait trop se féliciter de cette heureuse intervention d'une Muse aimable et badine dans les problèmes, un peu secs, concernant le « subliminal » en général et Mlle Smith en particulier !

s'approcha d'Hélène et lui dit : « Mais, ma bonne petite, ta maman a oublié de te faire des yeux ! » voulant dire par là qu'elle avait des yeux d'ange. L'enfant, toute surprise de ce qu'on lui disait qu'elle n'avait pas d'yeux, regarda sa bonne avec effarement, considérant tour à tour et fort longtemps le monsieur et la bonne. Cette dernière fut tellement frappée de cette scène qu'elle s'empressa de la raconter à M^me^ Smith, de la bouche de qui M. Lemaître a récemment recueilli l'anecdote. Il est clair que des compliments ou épisodes singuliers de ce genre — qui ont bien pu se réitérer, étant donnés le regard en effet très profond et la remarquable physionomie d'Hélène — ont dû, chez une nature héréditairement prédisposée, contribuer à préparer le terrain pour les rêveries subconscientes et les dédoublements d'un âge plus avancé ; car, même sans avoir directement trait aux fonctions du sexe, les incidents qui ramènent violemment l'attention de l'individu sur lui-même et où il se sent tout à coup le point de mire, l'objet des appréciations d'autrui, constituent presque inévitablement une secousse émotive d'une acuité pénétrante, dont les vibrations, à travers les diverses formes de la pudeur ou des instincts sociaux, s'irradient jusque dans la sphère psycho-sexuelle alors même que celle-ci semble totalement endormie et attendra de longues années encore avant de se révéler à la personnalité consciente.

Je rappelle aussi que sous sa forme actuelle très complexe et personnalisée, le protecteur spirituel de M^lle^ Smith n'est pas né d'un seul coup, mais qu'il résulte d'un développement et d'un enrichissement progressifs, où l'initiation d'Hélène au spiritisme et sa pratique des exercices médianimiques ont été de tout-puissants adjuvants. C'est peu à peu que Léopold a revêtu par suggestion le rôle de Cagliostro ; et que, élargissant sa sphère d'action bien au delà du champ spécial où il avait pris naissance, il en est venu à embrasser toute une catégorie de préoccupations intimes ou d'arrière-pensées d'Hélène dans les domaines les plus divers, moraux, religieux, sociaux, aussi bien que dans l'ordre des fonctions organiques. Dans ces attributions variées il lui est néanmoins resté, de ses origines premières, un caractère général d'arrêt, de prohibition, de réserve. Sa sollicitude pour sa protégée a quelque chose de timoré ; il la retient sur le chemin des imprudences ; il l'exhorte à la résignation dans les difficultés de la vie, au pardon vis-à-vis des gens à qui elle a des raisons réelles ou imaginaires d'en vouloir, à une mysticité contemplative plutôt qu'à l'action ; il lui a fait refuser toutes les demandes en mariage dont elle a été l'objet (pas moins de quatre depuis près d'un an), parce que, dit-il, celui qui lui est destiné n'a pas encore paru ; il s'est montré inquiet et préoccupé de son changement de fortune, de son voyage à Paris, etc. Il synthétise en un mot toute une série d'inhibitions instinctives, de sages réflexions, d'hésitations latentes qui ne seraient sans doute qu'obscurément et insuffisamment senties par la personnalité ordinaire sans le renforcement hallucinatoire qu'il leur communique à certains moments. Léopold n'a en tout cas rien du surhomme de Nietsche, et en dépit de sa grosse voix et de ses airs terribles dans les séances d'incarnation, il trahit un caractère plus féminin qu'on ne s'y attendrait de la part de feu Cagliostro, lequel de son vivant ne paraît pas avoir été précisément un scrupuleux.

Enfin, si réel et concret qu'il puisse sembler par instants, il n'y a aucune raison valable de penser que Léopold ait acquis une personnalité vraiment continue, une conscience propre et distincte, dont le cours se poursuivrait simultané mais non identique à la vie mentale ordinaire d'Hélène, comme cela paraît par exemple être le cas pour Sally dans la curieuse observation de quadruple personnalité, récemment publiée par le D^r^ Morton

Prince [1]. Je ne suis pas même certain d'avoir jamais observé temporairement une véritable dualité de personnes conscientes chez Mlle Smith ; ayant déjà indiqué mes doutes à ce sujet dans *Des Indes* (p. 116), je n'y reviens pas. En tout cas, si cette dualité réelle existe chez elle, il n'y a aucun indice qu'elle soit permanente. Aussi, à proprement parler, je conçois Léopold moins comme une *personnalité* seconde que comme un *état* second, un rôle de la subconscience, un pli habituel, une ornière creusée où le moindre incident tend à faire glisser Hélène. Et encore cet état n'est-il pas quelque chose de fixe et d'arrêté, mais il présente tous les degrés. La subconscience d'Hélène possède, en quelque sorte, une consistance fluide ou du moins très plastique, et Léopold n'en est qu'une forme favorite de cristallisation passagère, où se précipite la dite subconscience en attendant de se redissoudre et d'affecter d'autres formes. Ses plans de clivage principaux, ses rôles somnambuliques préférés, sont loin d'être nettement différenciés. Ils s'entrecoupent, se fondent parfois les uns dans les autres, de manière à empêcher toute distinction radicale et absolue. Léopold en particulier, à ses degrés inférieurs, ne consiste souvent qu'en automatismes isolés, incohérents, dont je n'ose pas affirmer qu'ils se rattachent vraiment à une personnalité spéciale, consciente d'elle-même, au-dessous de la conscience d'Hélène. Et, à ses degrés supérieurs, il se métamorphose insensiblement en d'autres personnalités (les Martiens, etc.) qui semblent distinctes de lui au premier abord, mais ne sont en réalité que des déguisements sous lesquels on le reconnaît encore. Tel le sujet hypnotisé qui se transforme dans les personnages les plus divers au gré des suggestions extérieures. Si donc je continue, pour la commodité du langage, à parler de Léopold comme d'une personnalité seconde, cette expression doit être entendue *cum grano salis* et ne pas faire oublier sa nature toujours instable et fluctuante. Il se peut d'ailleurs qu'il y ait une certaine différence de psychogénèse entre les deux catégories de rôles principaux où se manifeste actuellement la subconscience de Mlle Smith. Les personnalités de Marie-Antoinette et de la princesse hindoue seraient l'aboutissement des douces rêveries subconscientes où Hélène se complaisait jadis dans ses moments d'abandon et de far-niente, tandis que Léopold représenterait une désagrégation beaucoup plus profonde, résultant de chocs émotifs et de secousses psychiques plus ou moins violentes. Mais le défaut de renseignements précis sur Mlle Smith pendant les trois premiers quarts de son existence fait qu'il serait oiseux de pousser plus loin ces subtiles considérations.

Sans avoir donc rien à modifier à mon interprétation psychologique de Léopold, je ne crois pourtant pas inutile d'ajouter ici quelques nouveaux spécimens de ses manifestations dans la vie de sa protégée, parce que la psychologie subliminale est encore loin d'être chose si rebattue qu'il soit désormais superflu d'en multiplier les exemples. Je ne vise point en ceci, bien entendu, mes collègues du métier à qui je n'ai rien de neuf à apprendre sur ce sujet ; et pas davantage, pour une raison différente, les écrivains spirites intransigeants, incapables d'apercevoir autre chose que des « bourdes soi-

---

[1] Dr Morton Prince. *The development and genealogy of the Misses Beauchamp.* Proceed. S. P. R. vol. XV, p. 466 (février 1901). — (Traduct. française dans le volume de comptes rendus du *IVme Congrès international de Psychologie*, Paris 1901, p. 194.)

paraît qu'il a des connaissances,
chez qui il se rend à son passage
ici, où il couche pour ne repar-
tir que le lendemain.
Quelles sont ces personnes? je l'i-
-gnore, mais ne serait-il pas
prudent, nécessaire que nous nous en
informions avant de l'introduire parmi

Fig. 1.— Fragment d'une lettre de Mlle Smith (du 23 février 1900) renfermant, intercalées au milieu de son écriture ordinaire, deux lignes et demie d'une écriture différente. Remarquer entre autres la forme des *p*, *r*, *ss* et *d*. — [Collection de M. Lemaître.]

disant psychologiques »[1] dans tout essai d'explication naturelle des facultés médiumiques. Mais à côté de ces derniers, il y a bon nombre d'amateurs à l'esprit ouvert, qui n'ont pas de siège fait, et dont le sincère désir de s'éclairer mérite bien qu'on leur fournisse, quand on en a l'occasion, des cas typiques accompagnés de quelques remarques ayant pour but, non de régenter leur propre pensée, mais au contraire de la stimuler aux réflexions personnelles et à l'analyse sérieuse des faits. Les échantillons suivants, que je place dans l'ordre de leur complexité psychologique croissante, me semblent à cet égard assez instructifs pour ne pas les laisser perdre.

1. Au degré le plus inférieur et rudimentaire des interventions subliminales chez Mlle Smith, se trouvent les rêveries fugitives, les instants d'obnubilation soudaine de la conscience, les velléités d'état second, qui viennent à la traverse de la veille normale comme des bouffées ou nuées passagères sans relation logique avec le cours de la pensée. On ne saurait encore voir des manifestations proprement

---

[1] *La Paix universelle*, de Lyon, août 1901, p. 115.

Il a fait demander ce dernier chez lui
pour lui conter la chose, n'ayant pas osé y
aller lui-même. Monsieur Flournoy s'est
montré généreux avec lui en cette circonstance;

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

l'embarras où il était pour lui conter la chose,
puisque lui même n'avait pas osé aller chez
lui pour confesser sa faute.
Lorsque Mr. Flournoy me conta leur entre-
-tien en regardant ce dernier Dimanche

Fig. 2. — Autre fragment de la même lettre. Les premiers mots et les deux dernières lignes sont de l'écriture ordinaire de Mlle Smith. Dans le passage supprimé et remplacé par un pointillé, se trouvent des *d* de même formation que celui du mot *lendemain* de la fig. 1. Remarquer entre autres les barres des *t*, et le délié terminal des *e*, *r*, *n*, etc. à la fin des mots.

dites de « Léopold » dans ces vagues efflorescences, dont chacun peut se faire une idée approximative en observant le chaos confus d'images, de souvenirs, d'associations fantaisistes et incohérentes qui remplissent la pénombre ou les marges du Moi et tendent sans cesse à le distraire. Chez Hélène, le subit envahissement de la conscience, par les fumées de cette ébullition sous-jacente, se trahit au dehors par de courtes absences dans la conversation et des modifications éphémères de l'attitude ou de l'expression de la physionomie. Il ne serait guère aisé de les fixer à moins d'un cinématographe enregistreur toujours braqué sur elle ; mais des traces durables du même phénomène se rencontrent fréquemment dans sa correspondance, sous la forme de changements non motivés d'écriture pour quelques mots ou quelques lignes. S'il s'agit d'un accès proprement dit d'hémisomnambulisme, d'une véritable trance, le

style et la teneur même de la lettre en sont naturellement modifiés, comme j'en ai publié quelques exemples dans *Des Indes* (p., 131 et 310, invasion de Léopold ou du rêve hindou). Mais sans aller jusque là, ni même jusqu'à la substitution de caractères étrangers aux caractères français, le graphisme d'Hélène peut se transformer considérablement, le texte restant d'ailleurs indemne de toute altération appréciable.

On en peut voir des exemples dans les fig. 1 et 2, reproduisant quelques fragments d'une lettre à M. Lemaître où se trouvent deux passages qui semblent chacun d'une main différente, sans que d'ailleurs cette tentative d'invasion de personnalités étrangères se reflète en rien dans le style ou le fil de la pensée, qu'à la lecture de la lettre entière on voit se dérouler intacts au travers de ces singulières incartades de plume. Le va-et-vient du rêve subconscient a donc affecté les centres graphomoteurs sans troubler la suite logique des idées. J'ignore à qui appartiennent ces deux écritures intercurrentes, qui offrent des ressemblances plus ou moins frappantes avec celles de Léopold, de Marie-Antoinette, de Barthez et surtout d'Hélène elle-même. Peut-être sont-ce deux nouvelles sous-personnalités en train de s'élaborer dans la subconscience avant de faire leur apparition dans une scène somnambulique ; ou peut-être, plus simplement encore, le ressouvenir subit de quelques autographes récemment aperçus et dont l'aspect général conservé par la mémoire suffit, chez une nature aussi suggestible, à provoquer une imitation involontaire, automatique, de la part du mécanisme scripteur.— Ces changements dans l'écriture habituelle d'Hélène sont au total assez superficiels (surtout ceux de la fig. 2), et ne concernent guère que l'allure extérieure sans atteindre les caractères graphologiques essentiels. Et, à tout prendre, de tels caprices ne dépassent probablement pas les variations qui se produisent, suivant les dispositions du moment, dans les manuscrits de la plupart des gens. Mais ce qui fait leur intérêt et leur importance dans le cas de M[lle] Smith, c'est qu'ils représentent le degré rudimentaire, les échelons inférieurs du processus subconscient de transformation qui aboutit aux écritures très différenciées et caractéristiques de Léopold et des autres personnages oniriques remplissant les somnambulismes d'Hélène.

Je ne suis pas assez graphologue pour disserter sur les divers documents fournis par la main de M[lle] Smith et en tirer des inductions psychologiques. Toutefois je m'imagine que le résultat général d'une analyse de ce genre serait de mettre en lumière l'identité fondamentale de toutes ces écritures au point de vue graphologique, et de corroborer ainsi ma thèse que

les personnages, soi-disant indépendants, qui se manifestent dans les trances d'Hélène ne sont que des modifications hypnoïdes d'elle-même. C'est du moins ce qui ressort déjà des quelques lignes que M[me] d'Ungern-Sternberg, vice-présidente de la Société de Graphologie de Paris, a consacrées à M[lle] Smith dans son intéressant travail sur les écritures artificielles. Elle cite précisément les missives et la signature de Léopold (*Des Indes*, fig. 3, 7, 8) comme un bon exemple des *Faux par autosuggestion*, qui forment une subdivision de ce qu'elle a appelé les *Faux spontanés ;* et en comparant cette écriture médiumique avec l'écriture naturelle d'Hélène, elle remarque que « l'examen superficiel du non-graphologue s'exagère leur dissemblance ; mais, en y regardant de plus près, le tracé vertical et rigide de Léopold peut se ramener à une calligraphie subjective voulue, répudiant les simplifications, filles de l'activité manuelle et intellectuelle. Encore la signature *Léopold* [*Des Indes*, fig. 7, p. 109] n'est autre chose que le graphisme spontané d'Hélène, démesurément grossi et penché, trahissant en outre un emballement de bonne foi par son grossissement... De tout le poids de son argumentation, la graphologie appuie les vues de Flournoy, déclarant l'écriture autosuggérée du célèbre thaumaturge sicilien n'être qu'une modalité de l'individualité dédoublée d'Hélène. »[1]

Un indice que ces changements d'écriture, même aussi superficiels et fugitifs que ceux des fig. 1 et 2, sont bien chez Hélène le symptôme d'un état spécial, et comme l'équivalent d'un accès de somnambulisme larvé, se trouve dans les irrégularités qu'on rencontre souvent au moment du passage d'un graphisme à l'autre. Ces irrégularités témoignent en effet de troubles de l'innervation, incoordination motrice ou petites convulsions du bras ; voir par exemple les mots *Quelles* dans la fig. 1, et *lui, pour, faute* dans la fig. 2. (Comp. *Des Indes,* fig. 7.)

2. Voici maintenant deux exemples typiques de cryptomnésie.

1. — « Une chose curieuse, m'écrivit Hélène le 30 avril 1900, m'est arrivée ce matin à 10 heures. J'avais coupé il y a quelques jours deux écharpes sur une pièce de foulard. [Puis elle avait rendu la pièce avec les écharpes au patron, M. X., qui devait mettre le tout ensemble de côté, jusqu'à nouvel ordre, dans son propre bureau situé à l'étage supérieur. Lorsqu'on en eut de nouveau besoin, M. X. retrouva bien la pièce de foulard, mais pas les écharpes. Fort étonné, il] fit venir la personne à qui il les avait confiées pour les soigner. Cette dernière affirma les avoir posées dans le bureau où nous étions et sur le pupitre même ; mais ce fut inutile, sur les six personnes présentes aucune ne sut les trouver ni les voir, pas même moi qui étais debout plantée au milieu d'eux ainsi qu'un piquet, n'accordant aucune attention à leurs recherches[2]. Tout à coup j'entendis à mon oreille gauche une voix me disant : « Va dans la pièce à côté, et lorsque tu auras soulevé la toile grise posée sur la table de gauche, tu verras les écharpes. » Obéissant machinalement[3] à cet ordre, je me dirigeai dans la pièce à côté, soulevai la

[1] Baronne UNGERN-STERNBERG. *Des Ecritures artificielles ou anonymes*. La Graphologie, septembre-octobre 1900, p. 271.

[2] et [3]. Notez ces traits qui reflètent bien l'état d'absence et d'automatisme propre à l'irruption des phénomènes subconscients dans la personnalité ordinaire.

toile grise et trouvai en effet les écharpes. Je les apportai à M. X. lui disant : Voici, Monsieur, les écharpes, je viens d'obéir à une voix me disant où je devais les trouver, et j'ai la satisfaction de voir que j'ai été bien renseignée ! — Il me répondit : Vous avez bien de la chance, Mademoiselle, avec vos voix ! — En effet, lui répondis-je, elles me rendent, ces voix, d'immenses services ! — Là-dessus je m'inclinai et filai au plus vite. »

2. — Trois jours après, nouvel incident du même genre : « Aujourd'hui on me remet un numéro, me disant de couper quatre mètres de cette soie, mais quelle soie on ne savait pas, la cliente qui avait téléphoné n'avait indiqué ni la nature de l'étoffe, encore moins la couleur ! Il fallait que je m'en tire simplement avec un numéro au milieu de je ne sais combien de mille pièces dans mon rayon ! — J'étais là debout à ma banque, me désespérant d'arriver à trouver cette étoffe. Un employé présent se mit à me plaisanter et à dire : Mais, Mademoiselle, vous qui avez des intelligences avec les esprits, qu'ils vous inspirent donc de leur pouvoir, ce serait vraiment gracieux de leur part en cette circonstance ! — Le ton de ce monsieur était des plus railleurs, et moi, toujours debout, je me hâtai de lui répondre : Vous seriez bien joué si un bon esprit venait dans ce cas à mon aide ! voyons, sans bouger de ma place je vais l'invoquer pour vous être agréable et me servir, surtout, avant toute chose ! — Et dans cette position même, sans avoir bougé ni remué, tout en me caressant le cou de la main gauche[1] et n'invoquant personne, car j'avais simplement plaisanté, j'entendis dans l'oreille gauche une voix, toujours la même, me disant : « C'est une telle étoffe, de couleur mastic, va donc la chercher !... » Je courus à l'endroit indiqué et parmi une trentaine de pièces, toutes de la même nuance à peu près, ma main se posa [2] sur une que je tirai et qui portait en effet le numéro indiqué. J'étais triomphante, heureuse, mais aussi chagrinée d'avoir plaisanté sur une chose aussi sérieuse et d'avoir quand même été exaucée. Tous ceux présents à la chose, y compris le monsieur qui m'avait tant raillée sur mes voix, étaient très confus ; ils ne me dirent pas un mot ; et moi, pour ne point les mettre mal à l'aise, je me retirai quelques instants de leur présence. »

Je rapporte ces exemples d'automatismes téléologiques, malgré leur similitude presque complète avec ceux que j'ai déjà publiés (*Des Indes*, p. 55-56 et 377), parce qu'ils illustrent excellemment une des faces du tempérament médiumique qui déconcerte le plus les témoins peu au courant de la psychologie et leur inspire volontiers des jugements extrêmes, également faux à mon sens. Tandis que les uns, portés au merveilleux, attribuent sans hésiter ces faits à des causes supranormales telles que la lucidité ou des révélations d'en haut, les autres n'y voient que des plaisanteries d'un goût douteux, et tiennent le terme de médium pour synonyme de facétieux loustic. Comment prouver en effet que ce n'est pas M^lle^ Smith elle-même qui a tout simplement caché les écharpes, afin de se procurer le

---

[1] Ce geste, qui caractérise ordinairement chez M^lle^ Smith l'invasion du rêve hindou, est un indice d'hémisomnambulisme.

[2] Ici encore l'expression accuse la nature automatique de l'acte.

malin plaisir de les retrouver au bon moment, ou qui, se rappelant fort bien l'étoffe mastic correspondant au numéro donné, s'amuse à feindre des « voix » pour épater ses compagnes ? Entre cette explication évidemment très naturelle du gros bon sens, et celle très surnaturelle à première vue du spiritisme, le choix ne saurait dépendre que de la tournure d'esprit individuelle. Mais la vérité me paraît être entre ces deux excès. Ni supercherie ni miracle ! s'écriait Delbœuf à propos des stigmates d'une extatique, et ce mot, qui devrait être la devise de toute la psychologie anormale, me semble convenir en perfection — *si parva licet comparare magnis* — à la menue monnaie des phénomènes médiumiques presque journaliers d'Hélène. Il n'y a aucune raison plausible de mettre en doute l'exactitude des faits qu'elle raconte, car ils s'expliquent de la façon la plus simple par des processus, point rares du tout, d'inférences ou de réminiscences subliminales, dont le résultat — chez une personne portée comme elle aux dédoublements, dressée et entraînée en quelque sorte à l'automatisme par la pratique du spiritisme — surgit tout naturellement sous forme hallucinatoire. N'oublions pas que les mêmes faits se passent chez nous autres qui ne sommes point médiums ; seulement il nous faut une condition spéciale, à savoir le sommeil, l'état de rêve, pour que se combinent ces deux facteurs en soi bien distincts : d'une part le jaillissement subit de souvenirs depuis plus ou moins longtemps perdus de vue, d'autre part la mise en scène, le décor dramatique, tout l'attirail imaginatif des voix étrangères et des interlocuteurs fictifs venant nous révéler comme des nouveautés ces vieilleries que nous portions déjà en nous-mêmes à l'état latent. Toute la différence entre les médiums et les gens ordinaires, c'est que chez ces derniers il y a un fossé pratiquement très marqué entre la veille et le rêve : les ressouvenirs émergeant pendant l'activité normale du jour restent pour eux des idées ou des images qui leur « reviennent à l'esprit » simplement, et il faut le relâchement nocturne de la pensée, ou un assoupissement prononcé, pour que les fantasmagories de la subconscience puissent franchir la pénombre où les refoule constamment, pendant la veille, le sens de la réalité ambiante et de la claire possession de soi. Chez les médiums au contraire, tout est facilement brouillé ; l'état de rêve est sans cesse prêt à naître ; même pendant les occupations professionnelles, il n'y a plus de barrière stable entre le sommeil et la veille ; un rien, la moindre émotion, quelques instants de perplexité, le mouvement de surprise, d'ennui ou de

désir provoqué par un objet qu'on ne retrouve pas ou les railleries d'un camarade, peut suffire à provoquèr momentanément la dissociation psychique et désagréger la personnalité. Sous la continuation des apparences superficielles d'état normal, c'est en réalité le rêve qui s'installe, ne fût-ce que pour quelques instants, et habille de ses brillants oripeaux les idées et souvenirs, très ordinaires en soi, qui surgissent à ce moment-là. (Voir aussi *Des Indes*, p. 376-380). M^lle^ Smith n'est certainement pas dans sa veille normale à l'instant où se produisent chez elle ces curieux phénomènes, et dans le texte même de ses récits certains détails, que j'ai relevés en note, me paraissent constituer des indices non équivoques de l'état momentané d'hémisomnambulisme accompagnant toujours chez elle ces explosions de la vie subconsciente.

3. Dans le fait suivant, ce n'est plus la mémoire, mais l'imagination poétique qui est en jeu et dont les produits, préparés dans l'ombre de la subconscience, profitent d'une occasion favorable pour faire leur apparition sous le masque — je veux dire avec la voix — distinctement reconnaissable de Léopold.

« Hier au soir — m'écrivait Hélène le 28 avril 1900 — l'idée m'est venue d'entrer quelques instants à l'église du Sacré-Cœur. Vous savez sans doute que dans ce moment la chapelle y est brillamment illuminée et garnie de fleurs. C'était un charmant coup d'œil... Il y avait peu de monde et, dans un coin écarté, bien recueillie, mon âme, après une quinzaine très orageuse et très pénible, s'y est retrempée de quelques douceurs et de beaucoup de calme. J'en avais grand besoin et ce qui fait que je vous le raconte, c'est que j'y ai entendu la voix de Léopold et ses paroles m'ont encore plus ravie. Une fois rentrée à la maison j'ai essayé de me souvenir des paroles entendues ; j'avais de la peine à y arriver, mais la voix de Léopold s'est de nouveau fait entendre à moi, me répétant les mêmes paroles que celles entendues à l'église, et j'ai pu heureusement les noter. Les voici :

Vois-tu, la paix de l'âme et le repos du cœur
Sont comme une rosée envoyée à chaque heure
Aux êtres recueillis qui, dans un doux mystère,
Cherchent un pur rayon dans une humble prière.
Qu'importe le chemin qui vous conduit à Dieu !
Qu'importe les images ! Qu'importe le saint lieu !
Qu'importe ces riens ! O qu'importe où l'on prie
Si l'âme y trouve paix, douce assurance et vie !

Je trouve ces quelques vers vraiment remarquables, surtout dans la circonstance où ils m'ont été donnés... »

Je n'ai certes rien à reprendre à l'inspiration religieuse très pure et très élevée de ces vers ; le sentiment qu'ils expriment répond absolument, je pense, à celui de tous les gens éclairés de notre temps. Mais justement, il n'y répond que trop bien, et ce serait vrai-

ment chercher midi à quatorze heures que de faire venir du fond de l'empyrée ou d'un siècle en arrière le Léopold qui a soufflé une telle strophe à M^lle^ Smith, plutôt que de lui en faire honneur à elle-même. Je ne pense pas que ce morceau poétique dépasse la limite de ce dont ses propres facultés sont pleinement capables tant au point de vue de la facture que de la pensée. Quant à la facture, je me suis laissé dire qu'Hélène avait jadis cultivé la Muse, ni plus ni moins que la plupart des jeunes filles qui ont ou n'ont pas passé par nos écoles secondaires. Et pour ce qui est du contenu, il reflète exactement un sentiment dominant du milieu familial où Hélène a grandi, milieu à la fois imprégné d'une atmosphère religieuse positive, et très éclectique en matière ecclésiastique (on se rappelle, entre autres, qu'Hélène avait été baptisée successivement catholique et protestante ; v. *Des Indes*, p. 16). J'ajoute que, l'année d'avant, à la même époque et dans les mêmes circonstances, M^lle^ Smith était déjà entrée dans la même église, mais sans manifestation de Léopold cette fois ; et comme je l'en taquinais, lorsqu'elle me le raconta peu de jours après, en lui disant qu'elle finirait bien par se faire catholique puisque Marie-Antoinette l'était, elle me répondit qu'elle n'en avait nullement l'intention, et ajouta des réflexions fort justes dans le même sens que la récente poésie de Léopold. Aussi ne puis-je voir en cette dernière que le résultat d'une incubation, dont j'ignore le point de départ précis et la durée, mais qui a trop facilement trouvé tous ses ingrédients dans la mentalité de M^lle^ Smith elle-même pour qu'il y ait lieu d'y faire intervenir un désincarné. Le recueillement devant la chapelle constituait une disposition semi-hypnoïde éminemment propice à l'éclosion de la strophe subconsciemment élaborée ; et celle-ci, tirant son origine, comme l'indique assez son caractère mystique, des régions les plus profondes et les plus intimes de l'individualité d'Hélène, devait tout naturellement apparaître avec les attributs (ici le timbre vocal) de Léopold, qui est la personnification accoutumée des sentiments et préoccupations de cet ordre chez M^lle^ Smith. — Je ne veux certes pas dire que le problème général de l'incubation et de l' « inspiration », en matière poétique, religieuse, scientifique, culinaire ou quelconque, ne soit pas enveloppé, encore aujourd'hui, de ténèbres psychologiques, physiologiques et métaphysiques considérables ; je prétends seulement qu'à en juger par les exemples de M^lle^ Smith, ce problème n'est pas autre chez elle que chez le premier venu, malgré la complication apparente résultant de Léopold. Au surplus,

il ne faut pas se bercer de l'illusion que les obscurités du sujet seront jamais éclaircies par la méthode spirite, qui consiste à expliquer *ignotum per ignotius*, et ne fait que reculer naïvement la difficulté en rejetant sur le dos très hypothétique des désincarnés les prodiges journaliers de l'imagination créatrice qui nous embarrassent chez les très réels incarnés.

4. L'épisode suivant nécessite des préliminaires un peu longs pour faire comprendre la situation ; mais il est intéressant parce qu'on y devine l'enchaînement des processus subliminaux, et qu'on y peut mesurer la durée maximum de l'incubation (huit heures) depuis l'instant où les circonstances extérieures ont fait appel à l'intervention de Léopold, c'est-à-dire ont mis en branle les préoccupations demi-conscientes, jusqu'au moment où a jailli la conclusion sous la forme d'un automatisme auditif. Il est vrai que cette durée apparente aurait peut-être été plus courte si Hélène avait pu se livrer plus tôt à l'attitude de recueillement favorisant les communications de son guide spirituel.

Un vieil ami spirite de M[lle] Smith, M. Z., n'avait rien trouvé de mieux, dans son zèle à l'éloigner de ces affreux savants, que de lui faire sur mon compte une histoire à dormir debout, mais admirablement calculée pour l'exaspérer contre moi. Cela réussit d'abord à la perfection. Mais au bout d'un certain temps, Hélène s'aperçut qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans ce potin, et aussitôt retournée dans ses dispositions elle exigea de M. Z. qu'il vint me faire l'aveu de sa petite perfidie. Le pauvre homme s'exécuta à demi : il reconnut l'absolue fausseté du racontar en question, mais il n'eut pas le courage de s'en reconnaître franchement l'auteur, et chercha à se disculper en partie aux dépens d'Hélène dont il accusa l'imagination inconsciente (même un spirite !) d'avoir mal compris, exagéré, confondu, ou inventé les choses. Sachant fort bien que M[lle] Smith était innocente dans le cas particulier, mais ne voulant pas pousser davantage au pied du mur le malheureux Z., je lui donnai acte de ses explications embarrassées et déclarai l'incident clos. Hélène apprit que tout était réglé, mais sans savoir les détails ni que M. Z. avait essayé de la charger pour se tirer d'affaire. Peu de jours après, le hasard fit que M. Z. et moi nous nous rencontrâmes chez M[lle] Smith ; M. Z. parut gêné ; comme l'entretien, plutôt frais et ne roulant que sur la pluie et le beau temps, languissait, je demandai à Hélène, sans intention spéciale et uniquement par manière de conversation, si elle avait eu de récentes communications de Léopold. Elle me dit que non et nous parlâmes d'autre chose ; mais la lettre suivante, qu'elle écrivit le lendemain à M. Lemaître, montre que ma question, opérant un peu à la manière d'une suggestion, aiguillonna ses vagues préoccupations demi-conscientes et les fit aboutir, après une incubation d'une demi-journée, à une sorte de tassement ou de clarification sous la forme d'un message de Léopold :

« J'ai été très angoissée hier dimanche [matin], pendant la visite de MM. Z. et Flournoy, lesquels se sont trouvés ensemble à la maison. Et cette angoisse m'est venue surtout dès l'instant où M. Flournoy m'a dit :

— Léopold ne vous a-t-il rien dit ces jours? — J'ai senti par ces paroles que je devais invoquer Léopold, qu'il avait sans doute quelque chose à me communiquer[1], et c'est ce que j'ai fait. Avec ma mère, à 7 h. 1/2 du soir, nous nous sommes recueillies et je l'ai invoqué. Je pensais à l'affaire Z., et j'étais, comme je vous l'ai dit plus haut, angoissée involontairement à cet égard. Il est enfin venu à mon appel et m'a dit : — Je vois, amie, ce qui t'agite et t'inquiète, mais sois sans souci, je veille et ne permettrai pas que tu sois faussement accusée. Il m'est pénible de penser que ce vieil ami, ce pauvre Z., ait eu si peu de courage; il m'est pénible de le voir t'accuser d'inventions inconscientes alors que tu es innocente. Mais pardonne, pardonne encore, pardonne toujours ; le pardon, vois-tu, c'est un baume dans l'âme, c'est ce que l'on doit aimer à donner, à offrir dans la vie ; c'est ce qui relève le corps abattu, c'est ce qui donne au cœur la paix, et qui parfois, dans les moments d'amers tourments, fait entrevoir un peu de ciel sur la terre. Adieu. — Inutile de vous dire qu'à ces paroles j'ai de suite compris que M. Z. devait m'avoir accusée de sottes inventions, et je vais de suite lui transmettre [ce message de Léopold]. Je veux bien pardonner, mais ne puis oublier au point de ne rien dire. »

Cette communication de Léopold est instructive par sa genèse transparente. Pendant notre visite, le dimanche matin, la gêne de la conversation et l'embarras de M. Z. donnèrent à Hélène l'impression « qu'il y avait quelque chose » ; se rappelant que je ne lui avais point fourni de détail sur les excuses de M. Z., connaissant d'ailleurs le caractère pusillanime et un peu tortueux de ce dernier, elle dut pressentir obscurément qu'il était bien capable de s'être justifié vis-à-vis de moi en l'incriminant elle-même, et cette pensée pénible dut éveiller en elle des possibilités contraires de rancune ou de pardon à l'égard de ce vieil ami, faible de caractère, mais si dévoué au fond. Le sentiment d'angoisse éprouvé par Hélène est la traduction consciente de tout cet enchaînement et de ce conflit d'idées, qui s'agitaient dans sa subconscience et y heurtèrent leurs coefficients émotionnels divers jusqu'à ce qu'au bout d'une demi-journée l'équilibre se rétablit et le calme revint sur la base de cette triple conclusion : il est bien évident que M. Z. m'a en effet accusée, je lui pardonnerai parce qu'après tout c'est ce qu'il y a de mieux à faire, mais je ne lui laisserai pas ignorer que je connais son vilain procédé. — Comme d'habitude, la lutte, qui chez d'autres se déroule et se résout dans l'intérieur de la personnalité totale, produit au contraire chez Hélène, en vertu du pli pris, une rupture temporaire qui sépare en deux personnalités antagonistes les instincts contraires de pardon, d'oubli, de sympathie d'un côté, et de vindicte ou de combattivité de l'autre. Les premiers, plus intimes, se synthétisent à part sous la forme coutumière de Léopold et s'opposent aux seconds qui restent dans la conscience ordinaire.

On remarque que dans cet exemple Léopold personnifiait des inférences subconscientes qui se trouvèrent justes ; il avait reconstitué, en se basant sur la longue expérience qu'Hélène possédait du caractère des personnes en jeu, exactement ce qui avait dû se passer dans un entretien auquel elle n'avait point assisté. Cette faculté d'inférer l'inconnu (présent, passé ou futur), d'indications souvent très

---

[1] Variante, dans une lettre presque identique qu'elle m'écrivit à ce même sujet : « J'ai senti par ces paroles que vous me cachiez quelque chose et que sans doute Léopold devait me le dire. »

minimes et fugitives, appartient à tout le monde ; mais elle fonctionne souvent mieux au-dessous qu'au-dedans de la claire conscience (pressentiments vagues, etc.), d'où le caractère de « brillante intuition » qu'on a parfois relevé comme un attribut ordinaire des personnalités secondes [1] et que Léopold réalise à un haut degré. On sait que dans certains cas célèbres — récemment étudiés, semble-t-il, avec toutes les précautions désirables (surtout Mme Piper et Mme Thompson) — ce don d'intuition dépasserait la portée de nos explications psychologiques courantes, même étendues jusqu'à leurs dernières limites, et présenterait des phénomènes impliquant nécessairement quelque faculté supranormale de connaître, télépathie, lucidité, précognition, etc. Cela étant supposé admis, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que, chez Mlle Smith aussi, les activités subliminales qui constituent sa seconde personnalité présentassent au moins parfois des traits supranormaux. C'est une pure question de fait. D'après Hélène et sa mère, ainsi que leurs amis spirites, la chose ne serait point rare, elle serait même très fréquente, et Léopold aurait nombre de fois donné des preuves indéniables d'une véritable divination à l'endroit d'événements inconnus de ces dames, ou encore à venir. Malheureusement les récits que l'on m'en a faits laissent généralement beaucoup à désirer comme précision et sûreté d'information, et toutes les fois que j'ai pu serrer les circonstances d'un peu près, le cas rentrait, comme valeur «évidentielle», dans la catégorie de l'incident relaté ci-dessus, c'est-à-dire s'expliquait suffisamment par une très grande finesse dans la pénétration des caractères et un talent extrêmement délié à déduire le possible, avec ses divers degrés de probabilités, d'une foule de petits indices qui passent facilement inaperçus de nos personnalités ordinaires ou n'y font naître que des sentiments confus de méfiance ou de confiance, de crainte ou d'espoir, d'attrait ou de répulsion, etc.

5. Dans la dernière séance que nous eûmes, M. Lemaître et moi, avec Hélène (2 novembre 1900 ; voir page 114), Léopold finit par s'incarner complètement et ne nous entretint que de sa protégée pendant plus d'une heure ; le caractère intime de cette conversation s'oppose à ce que j'en parle longuement. Je me borne à dire qu'il se montra moins enthousiaste que nous ne nous y attendions du changement de fortune d'Hélène et de son prochain séjour à Paris, et

[1] Voir entre autres G. T. W. PATRICK, *Some peculiarities of the secondary personality*. Psychological Review, tome V (1898), p. 575.

qu'il nous fit plusieurs prédictions dont les unes (comme les assiduités, aussi pressantes qu'inutiles, d'un prétendant encore inconnu que Mlle Smith rencontrerait à Paris) se réalisèrent, mais non les autres (comme la visite d'Hélène à Versailles, voir chap. V). Il fut d'ailleurs évident pour nous que tout ce qu'il nous dit pouvait facilement s'expliquer comme le reflet ou la traduction des arrière-pensées intimes d'Hélène : appréhensions à l'endroit de la vie nouvelle qui s'ouvrait brillante, mais non sans danger, devant elle ; scrupules latents de quitter pour un temps indéterminé sa mère âgée ; prévisions diverses des probabilités futures, etc. Je demandai à Léopold de m'écrire de Paris ses impressions personnelles, par la main d'Hélène qu'il n'aurait qu'à mettre en trance pour cela ; je lui recommandai de faire fermer et adresser la lettre par Hélène avant son réveil, mais j'oubliai de lui recommander de pourvoir aussi à son expédition. La suggestion se réalisa de point en point au bout de quelques semaines : Hélène eut, à Paris, un accès spontané de somnambulisme dont elle se réveilla ayant entre les mains une lettre fermée et portant une suscription à mon adresse, de la belle écriture de Léopold ; mais je ne sais quelle hésitation l'empêcha soit de me l'envoyer, soit de l'ouvrir. Ce n'est que cinq mois plus tard que j'eus vent de l'incident et que je me crus autorisé à prendre connaissance du contenu de cette lettre fermée, à moi adressée, par des moyens « médianimiques » que ne désavoueraient pas (ou plutôt que n'avoueraient pas) les plus célèbres officines de médiums du Nouveau-Monde. Voici la teneur de cette missive, dont je n'ai pas pu à cet instant-là faire photographier l'original :

Ami,

Tout marche à souhait ici. Je ne m'attendois pas moins et ce qui me ravit et me charme, c'est de penser qu'il n'a fallu ni cinq ni six ans pour que notre amie devînt d'emblée sympathique à des âmes nobles, élevées, et de pures sentimens. Elle a trouvé un peu de bonheur maintenant, j'en suis heureux, joyeux, elle l'a tant mérité et c'est ce qui lui étoit réservé après tant et tant de luttes. Ami, tu peux être tranquille ; rien n'est à craindre pour elle dans ce grand Paris. Elle est bien gardée.

Et puis en te quittant sur ton front je dépose
Un baiser fraternel et cordial si j'ose ;
Je te dis à bientôt et surtout au revoir.
Courage ami ! et marche plein d'espoir.

LÉOPOLD.

Le troisième vers fait allusion au prochain retour d'Hélène à Genève ; le dernier, qui ne se rapporte à aucune circonstance particulière, est là pour la rime et constitue une de ces vagues exhortations que Léopold affectionne ; quant aux deux premiers, ils accu-

sent, dans l'amitié « fraternelle » qu'il me porte, une note appartenant plutôt au rôle de la princesse hindoue vis-à-vis de Sivrouka, et ils montrent ainsi une fois de plus combien est imparfaite la différenciation des multiples sous-personnalités d'Hélène. Pour ce qui est de la prose, elle ne renferme rien qui dépasse les impressions plus ou moins conscientes de Mlle Smith dans son nouveau milieu. L'orthographe (*attendois*, *sentimens*, etc.,) et l'écriture sont de Léopold (Cagliostro), ainsi que la signature qui répète, mais avec un élan inaccoutumé et à une échelle presque double (16 cent. de long au lieu de 9), celle publiée dans *Des Indes*, fig. 7, p. 109. On voit qu'il n'y a en tout cet incident rien de beaucoup plus remarquable que le banal accomplissement d'une suggestion posthypnotique à quelques semaines de distance. J'ignore malheureusement les conditions où se trouvait Hélène lorsque surgit cet automatisme léopoldien, et ce qui a pu le favoriser spécialement à ce moment-là plutôt qu'à tout autre.

Les exemples ci-dessus ne font que renforcer les faits analogues que j'avais publiés il y a deux ans ; mais s'ils n'ajoutent aucun trait inédit à la personnalité de Léopold envisagée dans ses rapports avec celle de Mlle Smith, ils me fournissent l'occasion d'insister à nouveau sur cette conclusion importante, déjà indiquée dans *Des Indes*, que le guide spirituel d'Hélène n'est en définitive qu'une partie d'elle-même : son contenu psychologique ne nous présente rien qui soit décidément étranger, ou dont on ne puisse faire remonter la source, à la constitution psychophysique de Mlle Smith telle que nous la connaissons en son état normal. — Sans doute Léopold paraît l'emporter, sur la personnalité ordinaire de sa protégée, par d'heureuses réminiscences d'incidents oubliés ou d'objets perdus, par une connaissance plus profonde de ses fonctions organiques et de son état de santé, par un art remarquable de deviner les dispositions des gens avec qui elle a affaire et de prévoir le déroulement des événements où elle est mêlée ; mais dans ce triple domaine de la mémoire, du sentiment des processus physiologiques internes, et du flair des situations, il n'y a aucun indice que Léopold ait jamais déployé des facultés allant vraiment au delà de ce qui existe à des degrés divers chez tout le monde, et dépassé la portée des données parfaitement normales présentes chez Hélène à ce moment-là. Rien ne prouve en d'autres termes que les messages et manifestations de Léopold soient jamais autre chose, dans la vie de sa protégée, que l'exagéra-

tion de phénomènes tout à fait communs quoique ordinairement latents, la personnification fantaisiste et le grossissement, favorisés par un état hypnoïde passager, d'associations subliminales aboutissant à un résultat automatique. Chacun, sans être médium, ni posséder un Léopold constitué, a pu occasionnellement observer des faits de ce genre sur lui-même, et constater combien certains états spéciaux, à commencer par le rêve, exaltent les souvenirs, affinent la sensibilité viscérale et organique, et élèvent presque jusqu'à la divination la faculté d'inférer le probable. — Sans doute encore Léopold intervient dans la vie d'Hélène sous les apparences compliquées de Cagliostro; mais cet affublement tout extérieur, résultat du hasard des circonstances combiné avec la suggestibilité propre à la plupart des états seconds, ne mérite plus qu'on s'y arrête. — Et si enfin l'on va chercher la note distinctive et personnelle de Léopold, comme il convient, dans son vrai centre, à savoir son caractère, son humeur, ses facultés affectives et morales, on s'aperçoit vite alors qu'il n'est qu'une copie incomplète, un simple extrait de M^lle^ Smith elle-même.

On a observé nombre de cas où la personnalité normale et sa transformation somnambulique ou hypnotique formaient un étrange contraste, au point de donner presque l'impression de deux âmes différentes, coexistant ou alternant en un même corps ; l'une par exemple foncièrement morale, noble, pleine d'abnégation et de dévouement, quoique valétudinaire et résignée, l'autre tout le contraire, égoïste, cynique, exubérante de vie et d'entrain, etc, ; un ange et un démon rivés à la même chaîne organique. Ou bien, sans atteindre à ce degré d'opposition, les divergences d'humeur, de goûts, d'aptitudes physiques et mentales créaient cependant entre la conscience primaire et les états seconds un abîme difficile à combler. Rien de tel dans le cas d'Hélène et de Léopold. Ce dernier est sentimental, mystique, rêveur, épris de poésie, avide d'idéal, d'harmonie, de concorde, d'amitiés saintes et de pures amours. Mais M^lle^ Smith est aussi tout cela, dans les bons moments de son plein état normal ; sa conduite, sa conversation, sa correspondance en font foi. Seulement, ce dont elles font foi également, c'est que les séraphiques qualités ci-dessus — qui, par leur réunion sans autre, constituent au brave Léopold un tempérament bien un peu doucereux et prêcheur — sont fort heureusement assaisonnées, chez Hélène, de divers ingrédients moins célestes, mais d'une utilisation plus directement efficace dans les âpretés de la lutte pour l'existence. D'où il

appert que son soi-disant guide spirituel n'est en dernier ressort qu'un doublet simplifié d'elle-même, une sorte d'édition expurgée, un résidu quintessencié et très épuré, mais du même coup très appauvri, de sa personnalité ordinaire. Il n'en vaut certes pas moins pour cela. Au contraire, c'est à cette simplification et à cette nature de pur extrait qu'il doit de pouvoir remplir son office essentiel dans la vie d'Hélène, c'est-à-dire de surgir comme une personnalité éthérée et meilleure au-devant de la conscience ordinaire, dans les occasions graves où celle-ci risquerait d'être entraînée par ses éléments trop terrestres et de succomber au doute, à la tentation, aux rancunes, aux désespérances.

---

## CHAPITRE III

### Le Cycle astronomique et les Langues astrales.

J'ai consacré dans *Des Indes* trois chapitres successifs au roman martien, à la langue spéciale qui s'y trouve mêlée, et à leur appendice ultramartien. Il faudrait maintenant, pour être complet, prolonger chacun de ces chapitres et en ouvrir deux autres pour les récentes créations, concernant Uranus et la Lune, où se poursuit la fécondité vraiment admirable de l'imagination astronomico-linguistique de M^lle Smith. Et comme chacun de ces quatre cycles — en attendant que le nombre s'en accroisse encore, car il n'y a pas de raison pour que cela finisse — comprend deux facteurs bien différents quoique sans cesse mélangés, la langue parlée ou écrite d'une part, et d'autre part les révélations sur les gens et les choses, ce seraient huit objets distincts, que nous devrions d'abord étudier chacun séparément, puis comparer entre eux pour en dégager les analogies ou les différences et déterminer les rapports possibles de dépendance qui les unissent. En fait, cette tâche énorme se trouve notablement abrégée par suite du défaut d'informations. Les documents que j'ai recueillis, postérieurement à ceux publiés dans *Des Indes*, ne s'étendent guère que sur une année et s'arrêtent au milieu de l'été 1900. A partir de ce moment, de nombreux textes et paysages martiens, ultramartiens, uraniens, lunaires, d'autres encore peut-être, ont continué à jaillir tant dans les somnambulismes spontanés de M^lle Smith que dans ses séances avec de nobles étrangers, mais je n'ai pas pu obtenir communication de toutes ces richesses. Je sais seulement que quelques-uns de ces

messages, adressés à une miss américaine ou à sa mère par leur père et mari défunt, actuellement réincarné sur Mars, étaient trop intimes pour passer sous les yeux d'un sceptique de mon acabit, et il est douteux qu'ils soient jamais publiés ; d'autres, accordés à divers « sitters » d'occasion, sont probablement dispersés aux quatre vents des cieux et perdus pour toujours ; il en est enfin, fort heureusement, un bon nombre qui se trouvent soigneusement conservés dans les portefeuilles de Mlle Smith, où M. Lemaître, lors d'un retour momentané de faveur, a été admis à constater leur existence par un rapide coup d'œil, mais sans pouvoir les examiner en grands détails. Il est à présumer que ce dossier réservé trouvera place dans le volume que préparent Mlle Smith et ses amis spirites, en sorte que la science ne doit point désespérer de prendre tôt ou tard connaissance de ces produits qui ne manqueront certainement pas d'intérêt.

Pour en venir aux documents et renseignements dont je dispose, c'est l'ultramartien qui y occupe de beaucoup la plus grande place. Il se trouve en effet avoir presque complètement supplanté le martien, par un curieux mouvement de bascule dont je dois dire quelques mots. On se rappelle que jusqu'à l'été 1899, où s'arrête le récit de *Des Indes* relativement au cycle astronomique, la planète Mars avait formé le thème exclusif, ou du moins principal, de ce cycle, tandis que l'épisode ultramartien n'était apparu que comme une tardive et minime excroissance. Mais l'année suivante, ces rapports sont renversés. Ultramars — si j'ose, par brièveté, baptiser ainsi la planète innommée et indéterminée dont il s'agit — passe au premier plan dans les visions et somnambulismes de Mlle Smith, et Mars en est réduit au rôle subalterne d'intermédiaire ou d'échelon entre ce nouvel astre et nous. Aux vues martiennes des années précédentes succèdent des peintures de paysages, d'animaux, de gens et d'intérieurs ultramartiens. Le roman martien et ses divers personnages semblent complètement oubliés, à l'exception d'Astané et de Ramié, et encore ceux-ci n'apparaissent-ils plus à Hélène qu'à titre d'explorateurs ou d'interprètes des mondes plus éloignés, et non en tant qu'habitants de leur propre planète. L'idiome martien lui-même cesse d'être cultivé pour son propre compte, il ne jaillit plus que comme un véhicule nécessaire d'éclaircissements et de traduction à l'égard de la langue et de l'écriture ultramartiennes. Bref, on constate que le cycle de Mars a perdu tout intérêt pour la fantaisie subliminale d'Hélène, et serait complètement rayé du réper-

toire, n'était l'impossibilité de passer directement de l'ultramartien au français sans l'entremise du vocabulaire martien ; cela, en conformité de la fiction, enracinée dans ce cycle, que Ramié et Astané, les révélateurs des mondes situés au delà de Mars, ne savent pas notre langue d'ici-bas, tandis qu'Esenale, qui s'en souvient, ignore l'ultramartien, d'où la nécessité de ces interprétations à deux degrés dont le texte 33 (*Des Indes*, p. 218) avait déjà fourni un exemple.



Fig. 3. — Ramié, astronome martien, révélateur et interprète du monde ultramartien, peint par Mlle Smith tel qu'il lui apparaît dans ses visions matinales. Teint bistré, yeux et cheveux bruns. Bonnet jaune et bleu. Robe jaune-brun clair. Ceinture et sandales bleu foncé, bas bleu clair.— $\frac{1}{3}$ de la grandeur de l'original. (Voir le portrait d'Astané *Des Indes* p. 155.)

Cette modification dans le rêve sidéral de Mlle Smith se manifeste clairement dès l'automne 1899. Or, c'est précisément l'époque où elle venait d'avoir entre les mains le manuscrit des chapitres V à VII de *Des Indes*, consacrés aux cycles planétaires et à leurs langues. Aussi ne saurais-je hésiter à voir un rapport de cause à effet entre la lecture de ces chapitres par Hélène, et cette frappante substitution d'Ultramars à Mars dans ses préoccupations subliminales.

On se rappelle que c'est à une suggestion indirecte de ma part, à mes remarques critiques d'octobre 1898 sur tout le cycle martien et sa langue, que j'ai attribué le premier germe et l'éclosion de l'épicycle ultramartien ; à plus forte raison les pages où j'exposais cet incident tout au long — et où je hasardais même la prédiction d'une écriture inédite encore en train de se mijoter dans les profondeurs de Mlle Smith (*Des Indes*, p. 253) — devaient-elles, en tombant sous ses yeux, activer son incubation latente dans la direction de ce nouvel idiome et des visions de la planète correspondante. Le monde martien, d'autre part, perdait singulièrement de son intérêt après le chapitre où je l'avais pour ainsi dire percé à jour en montrant qu'il était une enfantine imitation du nôtre, et sa langue, tant écrite que parlée, un pur décalque du français. J'avais, il est vrai, dirigé également mes attaques contre le rêve ultramartien, mais celui-ci étant à peine ébauché, il restait encore une belle marge pour le continuer dans un sens plus original, surtout sous le rapport de son écriture, encore à créer et qu'on pourrait s'appliquer à faire vraiment extraordinaire, cette fois, et bien exempte de tout point de ressemblance avec celle de notre pays, de façon à échapper d'avance à toute accusation de plagiat ou d'imitation puérile. C'est du moins ainsi que je traduis, en réflexions logiques et formulées, ce qui me paraît avoir dirigé, sous forme de sentiment obscur et

confus, l'imagination subliminale d'Hélène dans son abandon du roman martien proprement dit et le nouvel essor de ses élucubrations ultramartiennes à partir d'août 1899.

Il convient d'ajouter que le martien se réveilla plus tard, lors de la phase américaniste d'Hélène, puisque divers étrangers eurent dans cette langue des messages de leurs parents défunts, et que M. Lemaître croit avoir aperçu des dessins spécifiquement martiens dans le dossier réservé. Il n'y a du reste pas à s'étonner de ce retour au rêve délaissé depuis un an ; sa reprise était tout indiquée pour un milieu nouveau, où je n'étais plus présent, et dont les membres cosmopolites, loin d'être blasés à l'endroit du martien, devaient y trouver au contraire un intérêt d'autant plus vif qu'ils n'acceptaient aucunement, si même ils ne les ignoraient tout à fait, les interprétations anti-occultistes de *Des Indes* à ce sujet. Je n'ai pas à m'occuper ici de cette nouvelle floraison martienne, ne possédant aucun renseignement détaillé sur son compte.

On voit que nous n'avons plus rien à dire du martien en tant que distinct et séparé du cycle ultramartien. Ce dernier, en revanche, avec sa langue et ses curieux hiéroglyphes, formera l'objet essentiel de ce chapitre. J'y joindrai un paragraphe consacré à l'uranien et aux indices que je possède sur l'origine du lunaire, et terminerai par quelques considérations générales sur toute cette création linguistico-astronomique. Mais au préalable je résumerai quelques opinions qui se sont fait jour sur le martien et grouperai dans un article spécial, comme je l'ai fait dans *Des Indes*, les textes extra-terrestres nouvellement recueillis, afin d'en donner une vue d'ensemble qui en facilitera la comparaison.

### 1. Opinions diverses sur le martien.

Les vues émises, depuis la publication de *Des Indes*, sur le roman et l'idiome martiens de Mlle Smith peuvent, à travers leurs nombreuses nuances et ramifications secondaires, se ramener à trois tendances fondamentales : 1° L'opinion spirite plus ou moins intransigeante, qui voit en tout cela des révélations authentiques se rapportant sinon à la planète Mars elle-même (car les Esprits sont sujets comme nous, paraît-il, à de regrettables erreurs de noms), du moins à un astre ou monde quelconque, mais réel, autre que le nôtre. 2° L'opinion occultiste, plus élastique et réservée, pour laquelle les somnambulismes martiens sont une mixture indéterminée d'éléments provenant les uns de Mlle Smith, les autres de l'au-delà. 3° Enfin l'opinion scientifique, qui regarde provisoirement tout le cycle martien comme un pur produit des rêveries subconscientes de Mlle Smith et qui attend prudemment, avant d'y

reconnaître une part de communications supranormales, que les spirito-occultistes aient enfin daigné nous en offrir quelques preuves de fait plus concluantes que leurs affirmations gratuites et leurs hypothèses en l'air. — Ne pouvant passer en revue tous ceux qui ont touché à ce sujet dans la presse quotidienne ou les périodiques spéciaux, je m'en tiendrai à un exemple important pour chaque groupe.

1. Comme représentant notable du point de vue spirite, je citerai M. Erny, pour qui la langue martienne « n'est nullement une langue fabriquée ou imitée du français ; mais vient-elle de la planète Mars ou d'une autre, c'est ce qu'il est impossible de fixer, car un désincarné peut souvent faire confusion à ce sujet... »[1] Je renonce d'ailleurs à discuter avec l'honorable collaborateur de la *Paix Universelle*, pour deux raisons. La première, c'est qu'il a si vertement tancé mon ignorance que je me sens un trop petit garçon, à côté d'un monsieur aussi instruit, pour oser encore ouvrir la bouche en sa présence. La seconde, c'est que, pour discuter, encore faudrait-il trouver devant soi des objections, des arguments, quelque chose enfin où s'accrocher, tandis que M. Erny a cru devoir faire l'économie de tout cela et se borne à répéter — après *Des Indes* (p. 235-236) — qu'il n'y a pas de ressemblance entre les mots martiens et les mots français !

M. Erny appartient à cette singulière classe de gens qui ne comprennent pas encore qu'une complète indépendance d'appréciation vis-à-vis des *doctrines* puisse s'allier à un parfait respect vis-à-vis des *personnes*. Il est tout surpris que puisque le spiritisme, tel que nous le révèlent les manifestations des désincarnés, ne me paraît pas sérieux et me porte d'instinct à batifoler, ainsi que je l'ai exposé dans *Des Indes* (p. 388 suiv.), mon caractère ou ma façon d'agir ne s'en ressente pas : « on s'étonne — dit-il en propres termes — qu'ayant fait tant d'expériences avec Mlle Smith, il [M. Flournoy] n'ait pas été porté d'instinct à batifoler avec elle, soit en lui pinçant la taille ou le mollet comme on fait à la campagne quand on veut rire un brin avec les jeunes filles. » (*Loc. cit.* p. 116). Je pourrais m'étonner à mon tour et à plus juste titre qu'un journal, qui prétend poursuivre un but moralisateur et s'intitule la *Paix Universelle*, imprime des passages comme celui-là, et, d'une façon plus générale, ait accepté telle quelle la prose que M. Erny a cru devoir me consacrer. Au point de vue de la forme, son article est, il est vrai, assez amusant par l'excès de ses invectives ; seulement qui dit trop ne dit rien, et accuser à tout bout de champ son adversaire d'ignorance, de contradictions continuelles, de manque de suite dans les idées, de défaut de logique, d'aberration mentale, de complète inconscience, etc., vraiment c'est outrepasser le but. Si encore toutes ces

[1] A. ERNY, *Des Indes à la planète Mars*. La Paix Universelle, Lyon, Août 1901, p. 114.

aménités recouvraient quelque argumentation de fond, propre à faire avancer les idées ! Mais, hélas ! il est plus aisé de se livrer à des personnalités que de trouver des raisons valables, et, pour en revenir au problème martien par exemple, M. Erny ne s'y distingue que par une admirable virtuosité à enfoncer des portes ouvertes et à esquiver la question. Pourquoi insister à plusieurs reprises sur l'absence d'analogie visible entre le vocabulaire martien et le vocabulaire français, ce qui a été suffisamment relevé dans *Des Indes*, et d'autre part passer soigneusement sous silence les vingt pages où (par l'analyse de la syntaxe, de la phonétique, de la grammaire, etc.) j'ai établi que le martien n'est que du français déguisé ? M. Erny est décidément trop habile. Il pousse même la désinvolture, j'allais dire le jésuitisme, jusqu'à citer, à l'appui de la différence des deux langues, une phrase qui renferme l'un des indices les plus caractéristiques de leur identité, à savoir une *m* martienne inutile pour correspondre à un *t* euphonique français : « la phrase suivante, dit-il, *kévi berimir m hed*, *quand reviendra-t-il ?* ne me semble en rien se rapprocher du français. » Vraiment ? Alors pourquoi n'avoir pas mentionné, quitte à la réfuter, ma remarque sur ce membre de phrase (*Des Indes*, p. 234) ? Serait-ce peut-être que vous la trouvez irréfutable, et que vous jugez plus prudent de laisser ignorer aux lecteurs tout ce qui démolit votre thèse de l'authenticité du martien, comptant sur l'inertie de votre public, qui n'a sans doute pas l'habitude d'aller aux sources ni de discuter les fariboles dont vous le gavez ?

Mais je serais injuste envers M. Erny si, puisqu'il s'agit du roman martien, je ne citais, comme spécimen de ses explications, celle qu'il nous donne de l'*aura* habituelle des trances martiennes chez Hélène (malaise, vision rouge, etc. ; voir *Des Indes*, p. 142) : « Puisqu'il l'ignore, comme bien d'autres choses psychiques, expliquons à M. Flournoy que ces effets viennent de ce que, dans un dédoublement, le corps psychique tout en s'éloignant du corps physique (entrancé) y reste toujours attaché par un cordon fluidique. C'est même par suite de ce fait que les dédoublements peuvent être si dangereux, car, dans la traversée astrale, si on n'était pas protégé par d'invisibles gardiens, le moindre choc, le moindre courant électrique frappant ce cordon fluidique et le brisant, ce serait la mort immédiate pour le médium. » Bigre ! Que de fois M^lle Smith l'a échappée belle !! Et dire que M. Lemaître et moi nous y allions de la cour d'assise, sans nous en douter !!! Heureusement que c'est fini. Merci quand même à M. Erny des horizons qu'il a daigné nous ouvrir sur les traversées astrales, les risques de rupture du cordon fluidique, et les invisibles gardiens préposés à sa conservation. Tels les factionnaires échelonnés tous les cinquante mètres sur le parcours d'un train impérial.

2. L'idée que les élucubrations martiennes, sans avoir une authenticité objective complète, dépassent cependant ce dont les facultés de M^lle Smith seraient capables par elles-mêmes, et impliquent en conséquence le concours de puissances supérieures, est assurément très soutenable en logique pure, car l'analyse psychologique est encore loin d'atteindre à la précision de l'analyse mathématique ou chimique — y arrivera-t-elle jamais ? — et ne se laisse pas formuler en équations où l'on peut vérifier d'un coup d'œil si les deux membres sont bien équivalents ; aussi est-il toujours loisible de supposer que ce qui sort d'un médium intrancé ne jaillit pas exclusivement de

son propre fond, mais représente un mélange intime de produits autochtones et d'infiltrations étrangères. On ne saurait donc démontrer rigoureusement, par la dissection des automatismes martiens d'Hélène, que leur contenu est d'origine purement *intramédiumique*, sans aucune addition d'influences *extramédiumiques* (suggestions d'esprits farceurs de l'espace, rêveries de philologues et linguistes désincarnés, emprunts télépathiques à des habitants d'autres astres, absorption de souvenirs flottant dans l'âme cosmique, etc.). Aussi aura-t-on toujours beau jeu, dans le camp spirito-occultiste, pour déclarer que la preuve absolue n'est pas faite que tout le cycle martien ne soit qu'un fruit de l'imagination subliminale de Mlle Smith. Le représentant le plus autorisé de ce point de vue me paraît être M. le Dr Gyel, avec qui il y a toujours intérêt et plaisir à discuter parce qu'il est parfaitement courtois, très accessible aux raisons d'ordre scientifique, et d'une sage réserve dans l'emploi des hypothèses occultes. Voici comment il exprime son opinion après avoir résumé ma critique des messages martiens :

« On le voit, les arguments contraires à la réalité de ces révélations martiennes sont des plus solides ; et l'on ne peut guère leur opposer que des objections dubitatives. — On peut hésiter à croire possible ce procédé subconscient de fabrication d'une langue, somme toute, complexe dans son vocabulaire et son alphabet inédits ; fabrication *purement automatique, en dehors de tout travail réfléchi, indépendant de toute volonté directrice.* — Comme d'autre part il semble bien certain que les choses de Mars ne sont pas telles que le médium les décrit, on pourrait se demander si ce dernier n'a pas été simplement le jouet de ses communicateurs désincarnés. — Si l'on se refuse à faire intervenir cette théorie facile, et dont on a quelque peu abusé, des tromperies spirites, il resterait encore une autre hypothèse explicative, peut-être plus satisfaisante, et que M. Flournoy n'a pas envisagée : On pourrait admettre qu'il y a, dans les révélations martiennes, un mélange d'un peu de vérité et de beaucoup d'erreur. En effet : Si le médium a quelques visions réelles de Mars, ce n'est certainement que *par éclairs*. De ces rares visions la plus grande partie ne pourrait peut-être même pas être manifestée sur le plan physique terrestre. Le peu qui y parviendrait serait en outre déformé, adapté aux formes et coutumes terrestres, après une longue incubation dans la subconscience du médium avant de pouvoir être objectivé, par les procédés habituels, dans les séances. Enfin ces visions, retenues et ramenées sur le plan terrestre, seraient sans doute celles qui se différencient le moins, dans Mars, des choses de notre planète. Je donne cette hypothèse explicative pour ce qu'elle vaut et sans insister davantage... » [1]

Exprimée avec cette prudence et avec de telles restrictions, l'hypothèse occultiste de l'origine extramédiumique du martien d'Hélène

---

[1] Dr E. GYEL. *Des Indes à la planète Mars*. Revue scientifique et morale du spiritisme. Tome V, p. 483 et suiv. (Février 1900).

ne saurait évidemment être réfutée, pas plus que prouvée. Du moment que les apports de Mars n'auraient lieu que *par éclairs*, et se réduiraient à quelques bribes défigurées, adaptées aux formes terrestres, ne concernant enfin que ce qu'il y a de plus analogue entre cette planète et nous, je n'aperçois pas très bien la possibilité de les distinguer des visions ordinaires de notre propre globe. En tout cas, c'est ramener le problème à une question de degrés et de quantités quasi-infinitésimales, ce qui le rend pratiquement insoluble, puisque la psychologie, je le répète, fort en arrière de la chimie, ne possède encore aucun procédé dosimétrique permettant de faire le départ entre le « peu de vérité » et le « beaucoup d'erreur » dont M. Gyel pense que les messages martiens sont peut-être composés. — La seule objection positive que j'aie à présenter est d'ordre méthodologique : Sommes-nous autorisés, tant que rien dans les faits eux-mêmes ne nous y incite, à recourir à ces possibilités abstraites, et sans fondement assuré, pour expliquer des phénomènes dont des processus psychologiques, d'une réalité déjà bien établie, rendent compte d'une manière pleinement suffisante ? Pour moi, je ne le pense pas et je regarde comme une infraction injustifiée à ce principe scientifique : qu'il ne faut pas multiplier les causes sans nécessité, le fait d'aller chercher au delà de l'individualité d'Hélène les affluents qui ont alimenté son rêve martien. Avant de se risquer ainsi dans l'inconnu, il faudrait montrer — ce qui n'a point encore été fait — en quoi le contenu de ce rêve défierait les ressources d'imagination créatrice de M^lle^ Smith elle-même.

3. Du côté scientifique, mon analyse du martien n'a pas trouvé de contradicteurs ; elle a au contraire obtenu une précieuse confirmation et gagné une extension considérable dans le travail magistral consacré à cette langue par M. V. Henry, professeur de sanscrit et grammaire comparée des langues indo-européennes à l'Université de Paris [1]. Ce savant linguiste, qui est en même temps un psychologue pénétrant, a d'abord repris en spécialiste et poussé à fond l'étude de la phonétique, de la grammaire et de la syntaxe martiennes que j'avais ébauchée en profane dans *Des Indes ;* et il m'a procuré la satisfaction de voir que je n'avais pas fait fausse route en identifiant la langue de Mars à la nôtre. Mais ce qui est plus impor-

[1] V. Henry. *Le langage martien.* Un vol. in-8° de XX et 152 pages. Paris, 1901.— (Voir mon compte rendu de ce livre dans le présent tome des Archives, p. 99.)

tant, c'est que M. Henry s'est attaqué au problème de l'étymologie et de la sémantique martiennes, devant lequel mon incompétence m'avait fait reculer, et qu'il l'a résolu d'une façon victorieuse, en montrant que les mots martiens se laissent ramener à des mots terrestres véritables, déjà présents chez Hélène, par des procédés de dérivation bien connus et classés en linguistique. Sauf un résidu insignifiant (environ 2 °/₀), tous les termes du lexique martien, dit M. Henry, « ont une étymologie assurée, puisée dans des langues réelles, connues plus ou moins, mais certainement connues, de Mlle Smith. En admettant que quelques-unes de mes explications doivent être tenues pour forcées ou très contestables, il en reste encore un assez grand nombre de probables ou de sûres, pour que le résidu inexplicable ne constitue qu'une infime minorité : il est donc à présumer que ce résidu lui-même deviendrait réductible si nous disposions de moyens plus puissants ou plus sagaces pour pénétrer les secrets de l'élaboration subconsciente à laquelle elle s'est livrée, et qu'il apparaîtrait dès lors qu'elle n'a point créé un seul mot qui n'appartînt d'ores et déjà à sa mémoire sous-jacente. » Bref, « Mlle Smith, employant la syntaxe française parce qu'elle n'a pas la plus mince idée d'une autre, mais connaissant partiellement quelques vocabulaires différents de celui du français, s'est créé un vocabulaire spécial à l'aide de ces matériaux, retravaillés par les mêmes procédés sémantiques, métonymies, associations, suggestions et contaminations, que l'on constate dans les langues ordinaires. »

On se rappelle que dans mon paragraphe sur le vocabulaire martien (*Des Indes*, p. 235), j'avais insisté sur le fait singulier qu'à de très rares exceptions près il n'y a pas trace de parenté ou de ressemblance entre les mots martiens et leurs correspondants français ; et ce trait, rapproché de l'identité structurale des deux langues, m'avait fourni la preuve flagrante que le martien est une création enfantine effectuée avec l'unique préoccupation de fabriquer un idiome aussi différent que possible du nôtre. Plus audacieux et mieux outillé que moi, M. Henry a entrepris d'expliquer ce vocabulaire martien lui-même, en adoptant comme point de départ ou comme idées directrices de ses investigations deux ou trois suppositions tout à fait rationnelles dont je donnerai ici un aperçu.

C'est d'abord que les néologismes de Mlle Smith, malgré leur air d'inventions purement ex-nihilo ou de produits tombés du ciel, doivent dériver — par des voies peut-être très détournées et des associations saugrenues comme celles dont est coutumière la logique incohérente du rêve, mais enfin doivent en dernier ressort dériver — des mots réels emmagasinés dans sa mémoire consciente ou latente. Qu'on me permette de citer la page où M. Henry, parlant en psychologue, exprime excellemment les considérations qui justifient de prime abord et en quelque sorte à priori cette recherche des processus associatifs par lesquels a dû se former un idiome même aussi arbitraire en apparence que le martien : « Si l'homme n'invente rien, s'il

ne fait que se souvenir, le langage de Mlle Smith doit être un composé analysable de ses divers souvenirs auditifs ou livresques, chacun d'eux relié au sens qu'elle leur attribue par le fil plus ou moins ténu, plus ou moins embrouillé, plus ou moins perceptible, d'une association d'idées, tantôt directe, tantôt contournée et bizarre, telle qu'on en observe chez tous les hommes et sur soi-même dans la rêverie et le rêve. Il serait possible, en effet, de concevoir qu'un homme s'ingéniât à composer de la manière la plus arbitraire un langage artificiel, qu'il appelât, par exemple, *mêche* « une table » et *sûr* « un encrier », par l'unique raison qu'il n'y a aucune raison de les nommer ainsi ; mais, outre qu'alors il aurait bien de la peine à se souvenir de son vocabulaire, à retrouver dans sa mémoire les mots qu'aucun lien ne rattacherait à leur sens conventionnel, le seul travail de création d'une telle langue exigerait de sa part un effort extraordinairement violent et pénible ; car, à chaque idée qu'il voudrait exprimer, une association quelconque d'idées, soit avec le nom même de l'objet à nommer dans telle ou telle langue de lui connue, soit avec celui d'objets similaires ou voisins, soit avec la forme, les qualités accessoires ou l'emploi de cet objet, etc., etc., offrirait spontanément à sa mémoire subconsciente une image auditive composée de certains sons, de certaines syllabes, qu'il serait fatalement amené à reproduire ; et, pour résister à cette tendance naturelle, il lui faudrait une attention tendue, de tous les instants, qui ne pourrait manquer d'être fort souvent en défaut. Aussi les gens qui parlent argot n'ont-ils rien trouvé de mieux, pour déguiser leur langage, que d'employer la plupart du temps les mots mêmes de la langue courante, déformés par un certain nombre d'artifices, au fond très simples, très faciles à retenir et à reproduire, quoique méconnaissables aux non-initiés ; et l'on verra que tel est aussi le procédé naïvement et inconsciemment mis en œuvre dans les suffixations et les métathèses de Mlle Smith. »

Une seconde présupposition de M. Henry, c'est que la mémoire verbale d'Hélène n'est pas limitée à sa langue maternelle, le français, mais qu'elle doit embrasser un certain nombre de termes appartenant à l'allemand, dont elle a pris des leçons pendant trois ans ; au magyar, son père (de nationalité et de langue maternelle hongroises) ayant forcément dû en laisser échapper bien des mots devant elle ; à l'anglais peut-être, et à l'italien, qu'elle a plus d'une fois eu l'occasion d'entendre résonner à ses oreilles ; au sanscrit enfin, puisqu'il ressort de ses somnambulismes hindous qu'elle en possède quelques notions. — Ces cinq ou six langues ont d'ailleurs dû fournir des contingents très différents à l'idiome inédit de Mars, et c'est bien ce que confirment les résultats de l'analyse. Le français, comme on pouvait s'y attendre, y tient de beaucoup la plus grande place ; c'est de lui, dit M. Henry, que le martien a tiré, « avec sa syntaxe tout entière et la plupart des éléments de son indigente grammaire, la grande majorité des mots de son vocabulaire : bien entendu, non point tels quels ; altérés dans leur forme et détournés dans leur sens, en cent façons capricieuses, par ce moi subliminal que domine et remplit à ce moment l'unique pensée de ne point parler français ni aucun autre langage de lui connu ; mais reconnaissables pourtant, parce que, ce moi étant humain après tout, ces déformations s'effectuent fatalement suivant les règles d'une certaine logique humaine, et qu'il est dès lors possible à notre esprit de relever les voies par lesquelles le sien a passé. » — Ce n'est qu'après avoir épuisé les ressources étymologiques offertes par le français, que M. Henry recourt aux autres idiomes, et d'abord à l'allemand. On peut objecter à l'utilisation de ce dernier que Mlle Smith ne l'a étudié, d'ailleurs avec aversion et sans aucun

succès, qu'entre sa douzième et sa quinzième année, tandis que M. Henry admet comme moi, pour fixer les idées, que la puérile création du roman martien et de sa langue correspond à une sous-personnalité d'Hélène arrêtée, ou retombée en somnambulisme à l'âge de douze ans environ (comp. *Des Indes*, p. 187 et 306) ; mais le linguiste psychologue a d'emblée réfuté l'objection : « le moi qui crée le martien et le moi qui sait l'allemand ont beau être de date différente : au moment actuel, qui est en définitive celui de l'apparition du martien, ils se trouvent réunis en une même personne, et n'y sont point séparés, selon toute vraisemblance, par une cloison étanche ; on conçoit tout au moins la possibilité entre eux d'une communication osmotique, discrète, difficile peut-être, mais enfin réalisable dans certaines conditions ; et cette considération suffit à légitimer en principe quelques battues à travers le vocabulaire allemand, à la recherche de telles origines martiennes dont le français persisterait à ne pas rendre compte. » — Pour le magyar, M. Henry montre que, bien que M^lle^ Smith estime n'en pas savoir le premier mot[1], il serait invraisemblable que, par l'intermédiaire de son père, quelques termes au moins de cette langue ne se fussent pas gravés en elle au cours de son enfance. En fait, cela n'est pas douteux, et M. Henry a constaté que « l'empreinte est inconsciente, mais en général très nette et d'une remarquable pureté ; car les mots magyars sont sensiblement moins déformés en martien, que les mots allemands, moins bien connus de M^lle^ Smith, et les mots français, qu'elle s'applique naturellement à déguiser, tandis que le magyar ne lui paraît pas requérir cette précaution. » — Les autres langues terrestres paraissent ne contribuer que pour peu de chose au vocabulaire de Mars. — Au bout du compte, les résultats de M. Henry se répartissent comme suit. Si des 300 termes martiens différents (en chiffres ronds) renfermés dans les 41 textes de *Des Indes*, on laisse de côté les noms propres et les petits mots (articles, pronoms, prépositions, etc.) qui ne sont pour ainsi dire d'aucune langue, il en reste 248 dont on pouvait se proposer de chercher l'étymologie ; de ceux-ci 190, c'est-à-dire plus des trois quarts, se trouvent réductibles soit au français (110), soit au magyar (55), soit à l'allemand (25) ; 8 seulement paraissent venir ou de l'anglais (3) ou d'idiomes orientaux (5) ; 45, ou moins d'un cinquième, résultent ou de contaminations de ces diverses langues (29) ou de dérivations des mots précédents (16) ; et il n'en reste que 5 qui aient résisté jusqu'ici aux efforts de M. Henry et constituent ce qu'il appelle le résidu irréductible.

Une troisième hypothèse adoptée par M. Henry pour l'analyse du martien, et à laquelle la pleine réussite de cette analyse sert de vérification empirique, c'est que les voies et activités dont se sert la subconscience de M^lle^ Smith dans les états hypnoïdes où elle fabrique son idiome imaginaire, sont foncièrement les mêmes que celles qui régissent les transformations spontanées des idiomes réels dans la vie des peuples. Il y a, autrement dit, identité entre les procédés de la linguistique subliminale d'Hélène et ceux déjà reconnus par la science des langues. — Ce point était aux yeux de M. Henry l'objet essentiel et le but de son étude, parce qu'il corrobore pleinement le grand fait que le savant linguiste s'est efforcé de mettre en

[1] Ceci d'ailleurs est inexact ; je ne me rappelle pas que M^lle^ Smith ait jamais prétendu à l'état normal être absolument table rase en fait de hongrois ; elle en a au contraire cité un jour quelques mots égrenés à M. Lemaître qui la questionnait à ce sujet. Il est évident que ces bribes à la disposition de la personnalité normale ne représentent qu'une minime partie du trésor total enfoui dans la mémoire latente.

lumière dans un de ses ouvrages antérieurs [1], à savoir que dans l'évolution et les métamorphoses des langues existantes, les changements s'opèrent *sans* l'intervention de la conscience ou de la volonté réfléchie des personnes qui parlent. Cette thèse de l'*inconscience des procédés linguistiques* ne pouvait recevoir une meilleure confirmation que par l'exemple d'une langue inédite créée en somnambulisme (c'est-à-dire en dehors de la conscience normale et de la personnalité ordinaire du sujet), pourvu que cette création se trouvât suivre précisément les mêmes lois que celles des langues réelles. Aussi M. Henry avait-il bien espéré que les études sur l'hypnotisme et les états seconds lui fourniraient un jour quelque observation propre à jeter de la lumière sur ce point [2]. Car, dit-il, « si les procédés d'un sujet plongé à l'état de subconscience et créant un langage reproduisent exactement les phénomènes de sémantique relevés par notre maître à tous [M. Michel Bréal] dans sa vaste et ingénieuse enquête à travers tous les langages civilisés, il demeurera établi par voie expérimentale ce que je m'étais efforcé de démontrer à grand renfort d'arguments et d'analyses logiques : Que le langage est l'œuvre spontanée d'un sujet absolument inconscient des procédés qu'il emploie à cet effet. » Le cas de M^lle^ Smith étant venu fort à propos fournir à M. Henry l'occasion de vérifier ses prévisions, on comprend toute l'importance qu'il lui a accordée au point de vue proprement linguistique. — Pour nous, que les curieuses productions d'Hélène et les étonnements de son milieu spirite ont mis aux prises avec la question du supranormal, nous envisageons les résultats de M. Henry sous un angle un peu différent, et plaçons l'accent de préférence sur le simple fait qu'il a pu ramener tout le vocabulaire martien aux langues déjà connues du médium. Car il en résulte que sous le rapport du lexique, comme sous celui de la structure phonétique ou grammaticale, il ne subsiste plus aucun prétexte d'aller chercher hors d'Hélène l'origine de son idiome extra-terrestre. Comme M. Henry l'a très joliment dit, « s'il est constant que le martien de M^lle^ Smith n'est fait que de ses souvenirs linguistiques, combinés, réfractés, gauchis, altérés en divers sens, il demeurera établi, — ce qui, paraît-il, a besoin de l'être aux yeux de certaines personnes — mais celles-ci ne lisent guère nos livres, — il demeurera, dis-je, établi qu'elle n'a jamais visité la planète Mars et que les cosmographies scientifiques peuvent, jusqu'à plus ample informé, se dispenser d'insérer les renseignements qu'elle nous en rapporte. »

Je renonce à analyser de plus près l'ouvrage de M. Henry, dont le contenu, tout de menus faits linguistiques, ne se prête guère à un résumé. Chacune de ses étymologies, prise isolément, donnerait peut-être lieu à des remarques ou discussions, mais c'est affaire aux spécialistes du langage. Pour le psychologue, il lui suffit que nulle part l'auteur n'ait fait intervenir des enchaînements d'idées plus logiques, ni des sauts plus désordonnés, que ceux dont la vie ordi-

---

[1] V. Henry, *Antinomies linguistiques*. Paris, 1896 (Tome II de la *Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Paris*).

[2] Il n'est peut-être pas superflu de dire que les idées de M. Henry n'ont joué aucun rôle dans l'apparition et le développement de la langue martienne chez M^lle^ Smith. Je n'avais pas le privilège de connaître le savant professeur de la Sorbonne (autrement que de nom), ni aucun de ses ouvrages, avant la publication de *Des Indes*, et c'est seulement cinq mois plus tard que j'ai eu le plaisir de me trouver mis en relation avec lui, à l'occasion précisément de ce volume qu'un ami de M. Henry lui signala comme pouvant l'intéresser au point de vue linguistique.

naire du rêve nous donne de continuels échantillons. Qu'il reste une part notable d'incertitude et d'hypothèse dans beaucoup de ses reconstructions, cela était inévitable ; car les méandres de l'imagination onirique sont si capricieux et entrelacés, que la fantaisie de Mlle Smith a pu passer par bien des chemins divers pour aller d'un mot français quelconque au néologisme martien correspondant ; on ne saurait donc jamais être absolument sûr d'avoir retrouvé exactement le fil d'associations qu'elle a suivi en chaque cas particulier. Mais le seul fait que M. Henry se soit constamment tiré de ces labyrinthes par une issue acceptable et en respectant la vraisemblance psychologique, suffira certainement à convaincre de la justesse de ses principes tous ceux qui ont quelque connaissance, même rudimentaire, tant des lois de la linguistique que des incohérences du rêve. — Je ne relèverai donc dans son livre que deux exemples qui me paraissent particulièrement intéressants en ce qu'ils concernent les principaux noms propres du roman martien.

Le premier est celui d'Esenale, qui se distingue de tous les autres personnages de Mars, à nous connus, par trois singularités évidemment connexes : il est le seul sachant le français, d'où son rôle constant d'interprète ; le seul aussi qui ait déjà vécu sur notre globe sous la forme du jeune Alexis Mirbel[1], mort à 17 ans en 1891 (*Des Indes*, p. 140) ; le seul enfin dont le nom n'ait pas une terminaison martienne (en *é* ou *i*). De là à penser que ce nom exceptionnel aurait quelque liaison intime avec le prénom réel du défunt, et en serait une sorte d'anagramme ou d'inversion syllabique puisqu'il finit comme le second commençait (Esen*ale*-*Ale*xis), il n'y avait qu'un pas que j'avais naturellement fait dès le début ; mais incapable d'aller plus loin et d'entrevoir comment *Esen* pouvait sortir de *xis*, j'avais cessé de creuser ce problème. Il fut résolu du premier coup par M. Henry : tout en se transportant au commencement du nouveau nom, la finale *xis*, fort rare en français et qui ne s'y retrouve dans aucun autre prénom, a dû faire travailler la pensée subconsciente d'Hélène, jusqu'à y réveiller le magyar *csacsi*, qui a une consonnance assez voisine, surtout prononcé à la française. « Or *csacsi* signifie *âne*, non pas terme générique, notons-le bien, mais espèce de diminutif de caresse, comme on en enseigne volontiers aux enfants ; le mot a pu jaillir des lèvres de M. Smith dès la première

[1] *Mirbel* est un pseudonyme cachant un nom de famille, connu de Mlle Smith, cela va sans dire, mais sans intérêt ici, car il ne paraît pas avoir joué le moindre rôle dans sa linguistique martienne. *Alexis* en revanche était le véritable prénom du jeune homme.

fois qu'il a montré un âne à Hélène. » Que maintenant, dans les rêvasseries somnambuliques de celle-ci, l'image verbale hongroise rappelle son associée allemande *Esel* et lui cède la place, et on aura le nom même d'*Esenale* à une insignifiante divergence près, pour laquelle on a le choix entre deux ou trois explications également plausibles : « on peut songer tout simplement à une dissimilation d'un des deux *l* ; ou à une formule de retraduction en français, soit donc *Esel-âne*, dont la métathèse donne exactement *Esenale ;* ou bien à quelque vague interférence de la liaison de mots magyars *ézen allat*, cet animal. »

M. Henry a montré que cette création de mots par addition d'éléments juxtaposés est un principe fréquent du martien ; et qu'on la retrouve en particulier, jointe à un calembour polyglotte franco-allemand et à l'inversion des syllabes, tout comme dans Esenale, à propos du mot *solitaire* qui se dit *érédnté* en martien (texte 9, *Des Indes*, p. 207). La seconde moitié de *solitaire* (soit *terre*) éveille l'allemand *Erde* : « Voilà, avec une légère métathèse ou une petite insertion vocalique, de quoi fournir la première moitié du mot martien. Reste après cela *soli*, c'est-à-dire le nom d'une note de musique, plus une voyelle, qu'on remplacera par le nom d'une autre note de musique, plus une voyelle de même timbre. La formule est mathématique : *sol* + *i* + *taire* = *éréd* + *ut* + *é*. » — Il faudrait n'avoir jamais observé sur soi-même les ineptes jeux de mots auxquels, sans même aller jusqu'au rêve complet, notre esprit s'adonne souvent dès que se relâche l'attention pleinement consciente et volontaire, pour s'étonner des étymologies que M. Henry attribue à l'imagination enfantine qui élabore le martien dans les états hypnoïdes de M^lle^ Smith.

Le second exemple a trait aux noms d'Astané et Ramié. J'ai montré, en me basant sur le caractère psychologique de ces personnages et sur leurs rôles à l'égard d'Hélène, qu'ils sont évidemment, en dernière analyse, des doublets ou des déguisements de Léopold (*Des Indes*, p. 174-176 et 183). Cette induction se trouve corroborée de la façon la plus curieuse par les rapprochements que M. Henry a établis entre les divers *noms* du guide d'Hélène au cours de ses avatars somnambuliques variés. Il semble que le vocable primordial, générateur de tous les autres, soit *Cagliostro* : la seconde partie de ce nom, *liostro*, a peut-être inspiré aux élucubrations hypnoïdes d'Hélène le nom de *Léopold* (*Lipot* en magyar), où l'on en retrouve plusieurs lettres ; mais ceci n'est pas assez évident pour qu'on y puisse insister, et M. Henry, qui nous a suggéré cette origine, ne l'admet cependant point. En revanche, la première syllabe *Cag* peut fort bien avoir donné, selon lui, par nasalisation de la voyelle et addition d'une finale sanscritoïde, le nom du sorcier *Kanga*, antériorité hindoue d'Astané (*Des Indes*, p. 173-174) ; et ce qui est

encore moins douteux, c'est que cette même syllabe *Cag* — par l'intermédiaire du magyar *ag* qui signifie « branche », puis de son équivalent allemand *Ast* suivi d'une suffixation martienne — a engendré *Astané*. « Et si l'on voulait tenir pour fortuite cette coïncidence si remarquable, dit M. Henry, je demanderais alors par quelle récidive du hasard la doublure d'*Ast-ané* se nomme *Ram-ié*, soit exactement le radical du français *rameau* (qui, à son tour, est la traduction de l'allemand *Ast*) également accompagné d'un autre suffixe martien ? » — On conviendra qu'il y a quelque chose d'assez frappant dans cette confirmation, par les relations étymologiques de leurs vocables, de l'identité psychologique fondamentale de tous les directeurs spirituels d'Hélène, aux Indes, sur le trône de France et dans la planète Mars.

Pour que la chose fût complète, il n'y aurait plus, comme l'a indiqué M. Henry, qu'à rattacher le nom de *Léopold*, le guide actuel d'Hélène en ce monde, à *liostro ;* malheureusement la science des langues n'en possède pas le moyen. Je me permettrai toutefois de rappeler que le domaine de l'association psychologique est plus vaste que celui de la dérivation linguistique, et que la première réalise constamment ce dont la seconde serait incapable. J'en citerai un exemple qui a le double avantage d'être fort indépendant de Mlle Smith, puisque je l'ai observé et publié avant de la connaître, et de présenter néanmoins une certaine analogie de lettres avec le point particulier qui nous occupe ici. C'est le cas de ce sujet qui, chargé de fournir au hasard dix mots quelconques, écrivit entre autres *Singapoor* et *onomatopée* à la suite l'un de l'autre, avec le sentiment que le second de ces termes tenait au premier par la pluralité des *o* [1]. Les procédés de dérivation linguistique proprement dite n'ont assurément pas grand chose à voir dans la liaison de ces deux mots, non plus que dans la séquence *xis-csacsi* dont il était question à propos d'Esenale ; mais la simple association en vertu de quelque lointaine et vague ressemblance auditive, graphique, ou articulatoire, suffit à engendrer ces jeux d'images verbales qui tiennent une si grande place dans notre vie mentale, et dont les étymologies martiennes de M. Henry nous fournissent maints exemples. J'en conclus que — ne fût-ce, ici aussi, que par la pluralité des *o* (sans parler de l'*l*) — le groupe phonique *liostro* pourrait fort bien avoir évoqué le mot *Léopold* au milieu de la sphère subexcitée de tous les prénoms connus, dans le cerveau plus ou moins rêveur de Mlle Smith occupée à ruminer encore sur le nom de son illustre guide, Cagliostro, après que la première syllabe s'en fut déjà détachée grâce aux associations verbales ou sémantiques qui ont abouti à *Kanga* d'un côté et à *Astané-Ramié* de l'autre. Il est vrai que d'autres prénoms, Rodolphe, Théodore, que sais-je, eussent également pu répondre à l'appel des ressemblances vocaliques ; mais on ne saurait songer à expliquer jusqu'au fond le caprice apparent de nos idées, et, dans l'espèce, il se peut que l'élection de *Léopold* ait été secondée par sa forme magyare *Lipot*, qui a deux autres lettres communes avec le groupe évocateur en

[1] *De l'action du milieu sur l'idéation.* Année Psychologique, de Beaunis et Binet, tome I (1894), Paris, 1895, p. 188.

question. — Ceci dit, je n'oublie pas qu'au point de vue chronologique les inductions précédentes rencontrent sinon des objections insurmontables, du moins de grandes obscurités tenant en partie à notre ignorance des débuts médianimiques de M[lle] Smith, en partie au fait qu'une idée ou création subliminale peut exister inaperçue pendant longtemps avant de se révéler au dehors par quelque message automatique. C'est ainsi que des deux mots Léopold et Cagliostro, nous ne savons pas lequel, dans la subconscience d'Hélène, a été adopté en premier lieu comme nom de son esprit-guide, pas plus que nous ne sommes au clair sur l'époque et le concours de suggestions extérieures où ce dernier, c'est-à-dire la personnalité seconde de M[lle] Smith, a commencé de se croire l'illustre thaumaturge sicilien (voir *Des Indes*, p. 90-93). Il est donc inutile de s'attarder davantage sur ce point.

Les exemples que j'ai tirés du livre de M. Henry peuvent donner aux lecteurs une idée du magnifique appui qu'il est venu apporter à l'opinion exprimée dans *Des Indes* sur le martien et l'ultramartien de M[lle] Smith. Moins que jamais on ne sera autorisé à faire intervenir quoi que ce soit de supranormal en cette affaire, maintenant que le mystérieux vocabulaire de Mars, enfin débarrassé de ses voiles par un linguiste perspicace, témoigne à son tour que toute cette brillante floraison jaillit de M[lle] Smith elle-même, non point bien entendu dans son état de veille normale et de personnalité adulte actuelle, mais retombée momentanément, à la faveur du rêve, dans une phase antérieure de son développement et redevenue pour ainsi dire une fantasque et songeuse fillette d'une douzaine d'années. On va voir que les récents développements du cycle astro-linguistique, en particulier les nouveaux textes extra-terrestres recueillis, ne sont guère faits, en dépit de leurs étranges apparences, pour légitimer un changement d'opinion à l'endroit de leurs origines.

## II. Nouveaux textes extra-terrestres.

Les fragments de langues planétaires que j'ai à rapporter maintenant n'ont pas le même caractère d'unité que ceux déjà connus, lesquels étaient presque tous des phrases martiennes régulières et accompagnées de leur traduction française intelligible. De nos huit textes nouveaux, un seul rentre dans cette catégorie ; deux sont des messages uraniens dont nous ignorons le sens ; quatre autres représentent une sorte de dictionnaire polyglotte, renfermant des noms de hiéroglyphes ultramartiens avec leur interprétation martienne suivie de son mot-à-mot français ; le premier de tous, enfin, est une phrase, trilingue également, mais incompréhensible en tant que phrase, et faisant un pendant exact à celle qui figure dans *Des*

*Indes* (texte 33). Je commencerai par reproduire cet ancien message, où débuta la langue d'Ultramars, afin que l'on ait ici au complet la littérature de cette planète. En vue de faciliter les citations et renvois ultérieurs, je continuerai aux nouveaux fragments la numérotation des 41 textes déjà publiés (*Des Indes*, p. 204 à 223).

[33]. Texte ultramartien du 2 novembre 1898, avec traduction martienne et française du 18 décembre suivant (Voir *Des Indes*, p. 218 et 251-252).

| Ultramartien : | BAK | SANAK | TOP | ANOK | SIK |
|---|---|---|---|---|---|
| Martien : | **sirima** | **nêbé** | **viniâ-ti-mis-métiche** | **ivré** | **toué** |
| Français : | *rameau* | *vert* | *nom de un homme* | *sacré* | *dans* |

| ÉTIP | VANÉ | SANIM | BATAM | ICEM | TANAK |
|---|---|---|---|---|---|
| **viniâ-ti-misé-bigâ** | **azâni** | **maprinié** | **imizi** | **kramâ** | **ziné** |
| *nom de une enfant* | *mal* | *entré* | *sous* | *panier* | *bleu* |

| VANEM | SÉBIM | MAZAK | TATAK | SAKAM |
|---|---|---|---|---|
| **viniâ-ti-mis-zaki** | **datrinié** | **tuzé** | **vâmé** | **gâmié** |
| *nom de un animal* | *caché* | *malade* | *triste* | *pleure* |

42. Texte ultramartien du 7 septembre 1899, avec traduction martienne et française du 10 septembre (voir ci-dessous).

| ATOP | ITAM | AKA |
|---|---|---|
| **viniâ-ti-mis-métiché** | **napié** | **viniâ-ti-mis-crizi-ruka-té-atimi** |
| *nom de un homme* | *mange* | *nom de un oiseau emblême du bonheur* |

| ZANAK | ATOP | AZEK | ILAT | BANEP | MIP |
|---|---|---|---|---|---|
| **ziné** | (Voir | **naké** | **yine** | **noka** | **viniâ-ti-missé-médaché** |
| *bleu* | ci-dessus) | *partir* | *au* | *repos* | *nom de une dame* |

| APEK | ILAT | ITIK | ZIKAM | MOK | ZEM |
|---|---|---|---|---|---|
| **tiziné** | **yine** | **baza** | **kobié** | **viniâ-ti-missé-varuba-métiché** | **té** |
| *demain* | *au* | *lever* | *tape* | *nom de une divinité homme* | *du* |

| TETEM | MIP | TIMIP | ILAT |
|---|---|---|---|
| **viniâ-ti-mis-natra-ivré** | (Voir | **viniâ-ti-missé-médaché** | **yine** |
| *nom de un bâton sacré* | plus haut) | *nom de une dame* | *au* |

| ITIK | ZIKAK | MOK | MARAK |
|---|---|---|---|
| **baza** | **kobénir** | (Voir | **niméké** |
| *lever* | *tapera* | plus haut) | *bienheureux* |

— Texte d'abord auditif pour sa partie ultramartienne, entendue dans la vision spontanée du 7 septembre 1899 (voir plus loin, p. 156), puis vocal lors de sa répétition et de ses traductions martienne et française à la séance du 10 septembre, dans les conditions suivantes. Après divers phénomènes d'hémisomnambulisme pendant plus d'une heure et quart, Léopold, à qui l'on demande si l'on pourra obtenir la traduction du texte étrange recueilli par Hélène il y a trois jours, répond que oui (par le doigt) et annonce qu'elle s'endormira complètement pour cela. Assise au fond d'un canapé, elle ne tarde en effet pas à fermer les yeux et à cesser d'entendre. Mouvements spasmodiques des mains froissant son mouchoir. Bientôt la main gauche (Léopold) fait signe que le moment est venu ; de curieux gestes martiens se produisent, trahissant la présence d'Astané et alternant avec des mouvements d'un tout autre caractère, par lesquels Léopold magnétise

son médium. Ma main sur le front d'Hélène, je prononce alors les mots du texte inconnu ; elle les répète aussitôt avec la scansion saccadée et rapide caractéristique de l'ultramartien (*Des Indes*, p. 252, note, et 253) et les fait suivre à mesure de leur traduction martienne : ATOP **viniâ ti mis métiché,** ITAM **napié,** AKA **viniâ** etc. Après le dernier mot MARAC **niméké,** elle se tait. J'invoque alors Esenale selon le cérémonial accoutumé (*Des Indes*, p. 156-160) pour obtenir la version du martien en français ; après une période d'attente — entrecoupée du mélancolique refrain *il est parti, il reviendra bientôt*, qui est en quelque sorte le leitmotiv par lequel Hélène annonce l'arrivée imminente de l'interprète désiré — Esenale, parlant par la bouche et de la voix d'Hélène, reprend le texte martien donné tout à l'heure, en y ajoutant cette fois le mot-à-mot français : **viniâ ti mis métiché** *nom de un homme ;* **napié** *mange,* etc. Sitôt cette traduction achevée, je profite encore de la présence d'Esenale pour lui demander derechef avec insistance le sens des anciens mots **milé piri** (du texte non traduit 19), que j'ai déjà vainement réclamé dans une précédente séance ; cette fois enfin il daigne le murmurer avant de remonter dans les espaces : **milé piri** *vite encore*. Puis Hélène glisse rapidement dans un autre somnambulisme.

43. Texte martien du 23 avril 1900 avec traduction française du 27 mai suivant (voir plus loin p. 162 et 168).

**yizé tarvini kié machinéné rès umaté hed kié mévêzi ani téri**
*Leur langage ne peut se écrire; ils ne ont pas comme*

**nini tié forimi raka tié zôda napiri hed mézouti tié**
*nous des marques formant des mots; cependant ils possèdent des*

**forimi nubée tédora toué mis liza dénapi yizé rabri**
*marques curieuses exprimant dans un cas nécessaire leur pensée.*

**cé di yâni umézir ipêné peunêzé misé imazé ti pastiné é ché**
*Je te en ferai connaître quelques-unes afin de complaire à ton*

**vraïni ni vati med kié ani di navazé mouda é tès attana évaï**
*désir et surtout pour ne pas te arrêter davantage à ce monde. Sois*

**divinée**
*heureuse.*

— Auditif. Paroles de Ramié à Hélène dans une vision matinale (v. p. 162), au sujet de l'écriture des Ultramartiens. La seule différence notable entre la façon dont elle nota ce texte sur le moment même et la façon dont elle l'articula, d'une manière extrêmement nette, lors de la traduction cinq semaines plus tard, porte sur le mot **imazé** qu'elle avait écrit **inazé** (v. p. 168).

44. Texte trilingue se rapportant aux douze idéogrammes ultramartiens tracés dans la séance du 13 mai 1900 (voir plus loin fig. 9, p. 164). La première colonne renferme leurs noms ultramartiens, avec explication martienne dans la seconde colonne, et traduction française dans la troisième. Pour les divers automatismes échelonnés du 13 au 27 mai, qui ont fourni toutes ces données, voir plus loin p. 162 à 166, et fig. 9 et 10.

| | | |
|---|---|---|
| 1. VARAP | **forimi té atimi** | *marque du bonheur.* |
| 2. RODAC | » **té nura** | » *du danger.* |
| 3. MENEM | » **ti zi obri** | » *de la maladie.* |
| 4. EPEM | » **té ôtinâ** | » *du départ.* |
| 5. KOTOM | » **té péliché** | » *du chagrin.* |

| | | | |
|---|---|---|---|
| 6. GATOC | forimi ti missé vanuti | *marque de une naissance.* |
| 7. OZAC | » té vinâ | » *du retour.* |
| 8. MICAC | » té primi | » *du revoir.* |
| 9. VICOK | » té chabini | » *du désespoir.* |
| 10. TAROC | » té patini | » *du repentir.* |
| 11. PIZEM | » ti zi varani | » *de la haine.* |
| 12. FIDAK | » ti zi oranâ | » *de la mort.* |

45. Texte trilingue, concernant la seconde série d'idéogrammes ultramartiens, obtenus dans la séance du 27 mai 1900 (voir fig. 12, p. 167). — Prononciation orale des noms ultramartiens et des traductions martienne et française dans la même séance (v. p. 168-169).

| | | |
|---|---|---|
| 13. ABAK | forimi ti zi romêti | *marque de la attente.* |
| 14. ZANEM | » ti zi buzadé | » *de la fuite.* |
| 15. MOTAK | » ti zi ônaté | » *de la fidélité.* |
| 16. IROP | » ti zi kôtôma | » *de la misère.* |
| 17. RODEM | » ti zi âzânâ | » *de la richesse.* |
| 18. KITOP | » ti mis bôtini | » *de un incendie.* |
| 19. BADEM | » té bousté | » *du marchand.* |
| 20. TOBIM | » té vôtiné | » *du impotent.* |
| 21. TOUK | » ti mis mess mâti | » *de un grand chef.* |
| 22. APIS | » té birinani | » *du guérisseur.* |
| 23. ANIK | » té têma | » *du quêteur.* |
| 24. ZORAT | » té zoupa | » *du mariage.* |

46. Texte trilingue de la troisième douzaine d'idéogrammes ultramartiens tracés dans la séance du 17 juin (fig. 13, p. 170). Prononciation ultramartienne et traductions martienne et française dans la même séance.

| | | |
|---|---|---|
| 25. SEM | forimi té conramé | *marque du voyageur.* |
| 26. SAZIM | » té razadé | » *du logeur.* |
| 27. OUPIM | » té mulêti | » *du coureur.* |
| 28. MOZEM AZEM | » té maôri ti vôma | » *du chercheur de sources.* |
| 29. KARAM | » té vémêzi | » *du guide.* |
| 30. NILIP | » té élimâté | » *du creuseur.* |
| 31. BANTOK | » té oupizi | » *du crieur.* |
| 32. DOUZAK MOUZAK ANOK | » té vidi ti barama ivrée | » *du porteur de eau sacrée.* |
| 33. BEGUEM BUNIP KORAK | » té faré ti falazé luzé | » *du éleveur de chiens domestiques.* |
| 34. HIK | » té ôvaté | » *du gardien.* |
| 35. TOUK ELEP | » ti missé vânânâ odâni | » *de une fille vierge.* |
| 36. ZIFIK | » ti missé rabalinée | » *de une fiancée.* |

47. Dernière série d'idéogrammes ultramartiens; même séance que les précédents (fig. 14, p. 171).— Au n° 45, Esenale a commis une erreur évidente en traduisant **té** par *de un*.

| | | | |
|---|---|---|---|
| 37. MODAP | **forimi té rizêmi** | *marque* | *du chasseur.* |
| 38. PERAK | » **té umora** | » | *du abatteur.* |
| 39. CAROP | » **té lonzêté** | » | *du pêcheur.* |
| 40. DINEM | » **té duzaté** | » | *du constructeur.* |
| 41. EFOK | » **té mapêna** | » | *du orage.* |
| 42. ROSEK (ROSEP ?) FIK ANOK | » **té ôvaté ti pamêna ivré** | » | *du gardien de feu sacré.* |
| 43. BEKAM | » **té ramêni** | » | *du serviteur.* |
| 44. ZOUK | » **té paramé** | » | *du abandonné.* |
| 45. ROTOP | » **té futané** | » | *de un assassin.* |
| 46. VAP | » **té périnani** | » | *du aveugle.* |
| 47. SOP RIK TOUK | » **ti mis bigâ ti mess mâti** | » | *de un enfant de grand chef.* |
| 48. MADAP RIK TOUK | » **ti missé lômêna ti mess mâti** | » | *de une épouse de grand chef.* |

Il est à remarquer que dans les expressions du lexique précédent qui sont composées de plusieurs termes (n$^{os}$ 32, 33, etc.), le martien et le français se correspondent mot à mot, selon leur habitude; mais il n'en est pas de même de l'ultramartien, vu son défaut de syntaxe. Dans le n° 32, par exemple, on sait que ANOK est l'équivalent de **ivrée** et *sacrée* (voir texte 33 ; de plus ces trois mots se retrouvent ensemble au n° 42), mais rien ne prouve que DOUZAK veuille dire *porteur* et MOUZAK *eau* plutôt que l'inverse. La consistance du vocabulaire ultramartien semble du reste assez sujette à caution, à en juger par HIK *gardien* (34) devenu ensuite FIK (42), et par TOUK qui paraît vouloir dire tantôt *grand chef* (21), tantôt seulement *chef* (47 et 48) ou même tout autre chose (35).

48. Texte uranien entendu et répété par Hélène au cours d'une vision d'Uranus dans la séance du 17 juin 1900 (v. p. 184).

**pa lalato lito nalito bo... té zototi zolota matito yoto... mé linoti to toda pé fâ mâ... nana tatazô ma oto dô...**

— Les points suspensifs marquent des arrêts plus ou moins prolongés. Il y a quelque doute sur le second et le quatrième mot qu'un autre assistant a noté **nanato** et **nanito.** Toutes les voyelles de ce texte sont brèves (à deux ou trois exceptions près indiquées par des circonflexes) et les **o**, par exemple, ont été prononcés comme dans le français *coco*.

49. Texte uranien auditif et graphique du 2 août 1900; d'abord entendu et recueilli au crayon par Hélène, puis écrit automatiquement quelques instants après en caractères inconnus (voir plus loin fig. 16, p. 185).

**afato matobifomo zatoma idoto meta ato tadoto moti totizo zotota tito omato zito lopo lapeti ladopa alotopapeli**

Ces deux derniers textes constituent tout ce que nous possédons en fait d'uranien, et nous n'en connaissons pas la signification. Lors de la réception du premier de ces messages (17 juin), Léopold annonça que l'on en

aurait la traduction ultérieurement ; à la séance suivante (1er juillet), comme Hélène n'était pas très bien portante, il ajourna à une dizaine de jours la réalisation de cette promesse. Dans le courant du mois, elle eut en effet de nouvelles visions uraniennes, et, le 2 août, le second texte à la fois auditif et graphique ; mais de traductions, point. Nous les aurions sans doute obtenues dans la suite — car celles de nombreux textes martiens se sont souvent fait attendre bien plus longtemps que cela — si l'irruption de la phase américaniste n'était venue entre temps changer le cours des préoccupations d'Hélène et arrêter le développement des communications et de la langue uraniennes.

## II. Ultramartien.

Ce rêve, dont nous allons suivre le développement psychologique, a surgi vers la fin de 1898 dans des conditions que j'ai longuement décrites (*Des Indes*, chap. VII) et sur lesquelles je ne reviens pas. Après cette première apparition, qui a fourni le texte 33, Ultramars subit une éclipse de huit mois, si complète qu'on eût pu le croire définitivement éteint sans les allusions que certains messages martiens (textes 37 à 40) semblaient contenir, relativement à des révélations ultérieures en train de se préparer dans les profondeurs subliminales de Mlle Smith. Puis tout à coup — évidemment stimulé, comme cela a été dit plus haut (p. 138), par le chapitre de *Des Indes* qui le concernait — Ultramars rentre en scène au commencement de septembre 1899 dans une vision spontanée, dont Hélène m'écrivit le soir même le récit suivant :

« Aujourd'hui 7 septembre [1899], nous avons vacance et je suis restée à la maison. J'ai travaillé toute l'après-midi jusqu'à 6 3/4 h. Ayant posé mon ouvrage sur le guéridon placé près de moi, j'avais appuyé ma tête sur le dos de mon fauteuil, afin de me reposer quelques instants. Nous causions, ma mère et moi, lorsque ma vue se troubla subitement, et je me trouvai tout à coup environnée de rayons roses, qui prirent une teinte dorée, puis bronzée, pour se fondre ensuite en une couleur uniforme et d'un gris sombre. Je ne vis plus les meubles de ma chambre, mais à la place se montraient à moi, pour la seconde fois, cette terre si désolée, ces habitants si primitifs que j'avais vus il y a quelques mois déjà. Deux hommes, près d'une maison, le tout pareil à ce que j'ai dépeint antérieurement [voir *Des Indes*, p. 251], causaient ensemble, et je pus saisir, entendre, une partie de leur langage et l'écrire. [Texte 42, dont Hélène prit note au crayon avec l'orthographe suivante : *atope itam aka zanaque atop azèque ilate banep mipe apec ilat itique zicame... moc zem tetem mipe timip ilate itic... zicaque moque... marac*. Elle laissa en blanc (...) quelques mots qui lui échappèrent.] Comment se fit-il que l'intérieur de la maison se découvrit à moi, je l'ignore ; mais dans cet intérieur, dans cette pièce dont ni les tapisseries ni aucun vernis ne venaient donner un petit air de confort et de propreté, je vis, suspendu et touchant presque le plafond, un rayon qui, je finis par le comprendre, était une sorte de lit, car à ce moment un être s'engagea dans un couloir, je dirai mieux une espèce de cheminée,



Fig. 4. — Insectes ultramartiens (vision du 14 mars 1900). — Les deux bêtes rampantes sont de couleur brune et noire, avec des points rouges pour les yeux ; sol et pierres sépia. Les bêtes volantes sont de teintes sombres, noir, rouge-brun, gris bleu foncé ; le poisson volant a quelques plumes rosées à la queue et à la région pectorale, et un dos rouge vif d'où partent des palettes gris foncé. — Reproduction au tiers de l'original.

aboutissant à ce rayon sur lequel il s'étendit tout du long. Comment y arriva-t-il ? je l'ignore et ne pus le comprendre, mais le fait est qu'il y parvint. Près de lui, dans le mur, était incrustée une sorte de figure de terre affreusement laide, si horrible que je me demandai comment l'être étendu pouvait la regarder d'un air si profondément recueilli. — A mon regret, la vision s'évanouit insensiblement ; elle n'avait pas duré plus de cinq à sept minutes. »

D'après les paroles inconnues entendues par Hélène au cours de sa vision, et qui furent traduites en séance trois jours après (v. texte 42, p. 152), on peut supposer que l'affreuse figure de terre incrustée dans le mur était l'idole du dieu Mok. Mais hormis ce détail, je n'aperçois guère de rapport entre cette curieuse vision et les autres mots recueillis, lesquels forment au surplus un assemblage aussi inintelligible que le premier texte ultramartien (33) obtenu l'année précédente. Mes remarques d'alors — sur la forme intentionnellement chaotique adoptée par cette langue bizarre pour échapper au reproche de calquer, comme le martien, la syntaxe française (*Des Indes*, p. 254) — s'appliquent également à ce nouvel échantillon, et je me dispense de les répéter.

Cette seconde explosion du rêve ultramartien fut suivie d'une nouvelle accalmie, d'ailleurs beaucoup moins complète, qui serait de six mois si on la prolongeait jusqu'à l'apparition nette des hiéroglyphes rapportés plus loin, mais qui est beaucoup plus courte, quelques semaines à peine, si l'on tient compte des nombreuses visions, plus ou moins confuses, qui ne tardèrent pas à assaillir Hélène, surtout le matin à son réveil. Déjà dans le dernier trimestre de 1899, elle eut à plusieurs reprises l'apparition de caractères étranges et incon-



Fig. 5.— Paysage ultramartien. — Mer et ciel d'un bleu intense : nuages pommelés gris-rosé. Terrain et rochers sépia : aucune verdure. Maison jaune à cheminées noires (comp. *Des Indes*, p. 251). Personnages au teint terreux, à jupe rouge. Bateaux rouge-brun, à voiles (?) idem, et à fond jaune.— Reproduction en demi-grandeur de l'original.

nus, non martiens, qui lui semblaient ordinairement flotter devant elle au sein d'une sorte de globe laiteux ou de sphère faiblement lumineuse ; malheureusement, dans l'état d'inertie et de passivité accompagnant ces visions automatiques, elle n'eut pas l'idée de copier ces caractères sur-le-champ et ils ne lui laissèrent jamais un souvenir assez net pour lui permettre de les dessiner, une fois revenue à son état de veille normale.

Vers la fin de l'hiver 1900, ces apparitions de hiéroglyphes prirent plus de précision et se multiplièrent, jointes souvent à des visions de paysages qu'Hélène reconnaissait pour ultramartiens et dont elle gardait un souvenir si net, tant sous le rapport des formes que des couleurs, qu'elle pouvait les reproduire à sa pleine satisfaction, avec le crayon et le pinceau, au premier moment de loisir. Elle se fit ainsi une fort curieuse collection de vues ultramartiennes, toujours exécutées avec la plus grande facilité et de la façon semi-automatique que j'ai décrite à propos de ses dessins de Mars (*Des*



Fig. 6. — Paysage ultramartien. — Ciel bleu à nuages blanchâtres. Deux lacs d'un bleu intense. Terrains et rochers sépia, avec masses plus foncées, brun-verdâtre, représentant probablement de la végétation. Les cônes renversés (p. ex. au premier plan, et au sommet de la colline) sont rouge vif. Village à maisons jaunes et cheminées noires. A droite, un personnage à jupe rouge, agenouillé contre un rocher. A gauche, gros rochers soutenus par des chapelets rouge-brun. [Collection de M. Lemaître.]— Demi-grandeur de l'original.

*Indes*, p. 161 et suiv.). M. Lemaître et moi reçûmes chacun, en cadeau, une demi-douzaine de ces curieuses aquarelles ; quelques-unes des plus typiques ont été reproduites dans les fig. 4 à 8. Le lecteur peut ainsi avoir un aperçu du sol, de la faune et de la flore de la planète ultramartienne, ainsi que de ses habitants et de leurs intérieurs de maison. La signification de beaucoup de détails ou d'objets reste malheureusement fort énigmatique dans ces vues, M^lle^ Smith elle-même ne sachant donner aucune explication concernant la nature ou l'usage de choses qu'elle s'est bornée à rendre fidèlement sur le papier telles qu'elle les voyait surgir devant ses yeux. Peut-être, si elle avait pu recueillir et traduire tous les lambeaux de voix et conversations étranges entendues au cours de ces



Fig. 7.— Paysage ultramartien.— Ciel bleu. Sol et rochers sépia. Cinq plantes (?) ayant l'aspect de flammes jaunes sortant d'un tas de boules rouge sombre. Les chapelets supportant le gros rocher sont brun-rouge foncé, Le personnage a un teint blafard et terreux; yeux et bouche sépia; jupe et bretelles rouge-brun; sandales noires. (Comp. la description *Des Indes*, p. 251.) Animal brun et noir, avec points rouges pour les yeux.— Demi-grandeur de l'original.

visions, y aurait-on trouvé des éclaircissements sur l'organisation de ce monde lointain, par exemple sur les chapelets d'on ne sait quoi qui soutiennent sans fléchir l'énorme bloc de la fig. 7, ou sur les meubles et ustensiles de la fig. 8. En l'absence de toute indication à cet égard, chacun peut interpréter à sa guise ces créations d'une bizarrerie esthétique singulière.

Voici quelques brèves indications, que je puise dans les notes recueillies par M. Lemaître aux visites qu'il faisait de loin en loin à M^lle^ Smith, sur le développement chronologique de ces visions ultramartiennes.

*14 mars 1900.* — Vers 5 $^1/_2$ h. du matin, Léopold apparut à Hélène et lui fit voir des insectes ultramartiens qu'elle dessina et peignit de grandeur naturelle pendant ses moments de loisir des jours suivants (fig. 4). Il y en avait un nombre prodigieux. Immédiatement après, comme elle parlait à Léopold des caractères ultramartiens dont elle n'avait pas gardé le souvenir, il lui répondit : « Tu les reverras dans quinze jours! Mais tu ne t'attarderas




Fig. 8. — Intérieur ultramartien. — Plancher, plafond et parois sépia ; les trous au plafond correspondent évidemment aux cheminées ou tuyaux des fig. 5 et 6. Tous les meubles et instruments sont foncés, noir, gris, sépia, brun-violacé. Le personsonnage du fond tient à la main un vêtement bleu et a une robe de même couleur ; les trois autres ont une jupe rouge à bretelles noires. A droite une sorte de foyer : vases gris plongés dans des flammes rouges donnant une fumée bleuâtre. Au mur de droite, on dirait un rideau vert foncé à demi relevé devant une porte ; au dessus une figure rose, avec appendices noirs, surmontée du signe du *bonheur* (voir fig. 9, n° 1). L'objet (paravent?) dressé vers l'angle du fond est jaune. — Demi-grandeur de l'original.

pas sur cette planète qui est un monde inférieur. Tu en verras une autre plus avancée. Et pour traduire à l'avenir du martien ou toute autre langue, tu n'auras pas besoin d'invoquer ni Astané ni Ramié, qui cependant seront toujours là ! »

*27 mars.* — Tous ces jours, Hélène s'attendait à écrire la langue ultramartienne, d'après la prophétie de Léopold. Elle a revu plusieurs fois la boule et les caractères ultramartiens, mais sans en retenir plus de trois ou quatre, qu'elle n'a pas jugé bon de noter. Ce matin à 6 ¼ h. elle a vu une troisième écriture, très différente de l'ultramartienne, et qui lui a paru consister en mots très courts et dans le fait qu'elle se lisait verticalement. Et comme elle exprimait à Léopold sa crainte de ne plus revoir l'écriture ultramartienne, Léopold lui a répondu qu'elle n'avait qu'à donner une séance et que cette écriture lui réapparaîtrait. Ayant répliqué qu'elle voulait

d'abord terminer ses dessins de paysages et animaux (elle en avait déjà 6), Léopold lui a montré en gros et en noir le chiffre 11, ce qui signifie qu'il y en a encore 5 à exécuter.

*3 avril.* — Apparition matinale de Léopold ; Hélène a alors la vision de sa peinture n° 7 (p. 160) où se trouve la bête « qui a quelque chose d'humain dans la figure » ; cette bête est de la taille d'un petit chien.

*23 avril.* — Cette fois c'est Ramié qui apparaît à Hélène à son réveil et lui tient un discours martien (texte 43) qu'elle put noter à mesure, au crayon, et dont le but est de lui annoncer derechef la prochaine révélation des hiéroglyphes déjà si souvent entrevus, et de lui en signaler d'avance l'emploi caractéristique. Il est probable qu'elle sentit sur le moment même la signification de ce message, évidente réponse à ses préoccupations de curiosité sur la langue et l'écriture d'Ultramars, mais elle ne s'en souvint pas au sortir de cet accès d'hémisomnambulisme et l'on n'en eut la traduction qu'un mois plus tard (27 mai).

Il résulte de ce qui précède que l'écriture ultramartienne, en incubation depuis sept mois, était prête à paraître dès la fin de mars 1900 et n'attendait pour cela que l'occasion d'une séance. Celle-ci, renvoyée de semaine en semaine par suite de diverses circonstances, n'eut lieu qu'au milieu de mai ; on y obtint, de la main d'Hélène intrancée, douze hiéroglyphes (fig. 9), auxquels vinrent s'ajouter, dans deux séances subséquentes, trois nouvelles séries également de douze caractères chacune, ce qui fait un total de 48 signes, possédant chacun son nom ultramartien avec explication martienne et française. J'en ai donné le catalogue complet dans les textes 44 à 47, et j'ai fait reproduire les feuilles originales de ces quatre séries d'idéogrammes dans les fig. suivantes (à l'échelle de 3/5, et avec addition de numéros et de mots français pour permettre au lecteur de s'y retrouver plus aisément). La fig. 10 se rattache à la façon progressive dont nous ont été octroyées les explications concernant la première douzaine de ces caractères ; j'en indique sommairement les diverses phases avant de reprendre d'une façon plus circonstanciée l'histoire de ces révélations hiéroglyphiques : — 1° L'événement initial a consisté dans l'exécution graphique de ces caractères (fig. 9) par la main d'Hélène intrancée, en même temps que sa bouche articulait leurs désignations martiennes. 2° Cinq jours plus tard, une hallucination auditive spontanée, dont elle put prendre note, indiqua la prononciation de leurs noms ultramartiens au moyen de leur transcription phonétique à la française. 3° Le lendemain, un accès matinal d'automatisme graphomoteur fournissait la fig. 10, c'est-à-dire les mêmes caractères reproduits d'une façon abrégée, quoique suffisante pour permettre leur identification, mais accompagnés cette fois de leurs noms, tant martiens qu'ultramartiens, écrits

en lettres martiennes de façon à ne pas nous laisser de doute sur leur orthographe exacte. 4° Enfin, une semaine après, dans une séance de traduction par Astané et Esenale, on eut successivement, de la voix d'Hélène : la prononciation authentique, nette et saccadée, des termes ultramartiens; la répétition de leurs équivalents martiens déjà entendus quinze jours auparavant; et la traduction française de ces derniers. — Pour les trois autres douzaines d'idéogrammes, les choses allèrent plus vite (jusqu'à se dérouler en une seule séance), mais aux dépens de la certitude orthographique, car nous ne fûmes plus gratifiés de la communication écrite des vocables ultramartiens et martiens.

Je reprends maintenant, avec quelque détail, la description de la série de scènes somnambuliques où s'est déployée et épuisée, en moins de six semaines (mai-juin 1900), la belle mais courte floraison des hiéroglyphes d'Ultramars.

*13 mai 1900.* — Séance (à laquelle je n'assistai pas) chez M. Lemaître, dont je résume le procès-verbal. — Après une scène hémisomnambulique d'une heure (voir plus loin, chap. V, Barthez), Hélène s'endort complètement dans un fauteuil, et l'index gauche dicte : *Fais-la mettre à la table, Ramié va écrire.* On approche une table; elle paraît s'éveiller, se plaint d'énervement et de froid, puis, tout à coup, d'une voix douce (s'adressant à Ramié dont elle a la vision à sa gauche) : « Vous êtes bien gentil d'être venu, mais j'aimerais bien que vous restiez tranquille à côté de moi. Vous saviez que j'ai fait votre portrait [1], vous trouvez qu'il est ressemblant... Oh ! alors, je me dépêche... Mais, pourquoi est-il nécessaire qu'il y ait cette grande boule nébuleuse? Est-ce qu'elle ne se dissoudra pas dans l'espace ? » Elle se dispose alors à écrire sur une feuille de papier écolier qu'on a placée devant elle ; elle trempe plusieurs fois sa plume dans l'encrier, prononce les mots **forimi té atimi** (bis), puis trace le caractère en forme d'X (n° 1, fig. 9) en tenant la plume entre l'index et le médius et en disant : « C'est bien le signe qu'il y avait sur la pierre, quand il courait sur la pierre. J'aimerais bien le revoir ! » — Puis elle paraît écouter Ramié, prononce **forimi té noura** (bis), écrit le signe n° 2 ressemblant à un U, et dit : « Léopold, c'est vous qui trempez la plume, moi qui écris, Ramié qui cause. » — De nouveau elle écoute, prononce **forimi ti zi obri,** dessine le signe n° 3, et le montre à Ramié, qui est à sa gauche, en disant : « Ramié, ça va comme ça ? Mettez votre main sur la mienne. **Forimi té atimi, forimi té noura, forimi ti zi obri**, après ? Léopold ! » — Elle prononce trois fois de suite, rapidement, **forimi té ôtinâ**, et dessine le signe 4, en ajoutant : « Ramié ! encore ! C'est joli, çà ! » — Le même manège se réitère pour les caractères suivants : à chacun, après avoir trempé énergiquement et à plusieurs reprises la plume dans l'encrier, elle prononce la désignation martienne du signe qu'elle va écrire et la répète rapidement (jusqu'à six fois et de plus en plus vite pour le signe 6, **forimi ti missé vanuti**), puis trace ce signe en appuyant parfois outre mesure (au 9me signe elle dit : « c'est un peu trop épais, cette jambe », et au 11me elle fait une grande tache), et se livre enfin

[1] Voir plus haut (fig. 3, p. 138) ce portrait de Ramié, fait par Hélène le 6 mai.

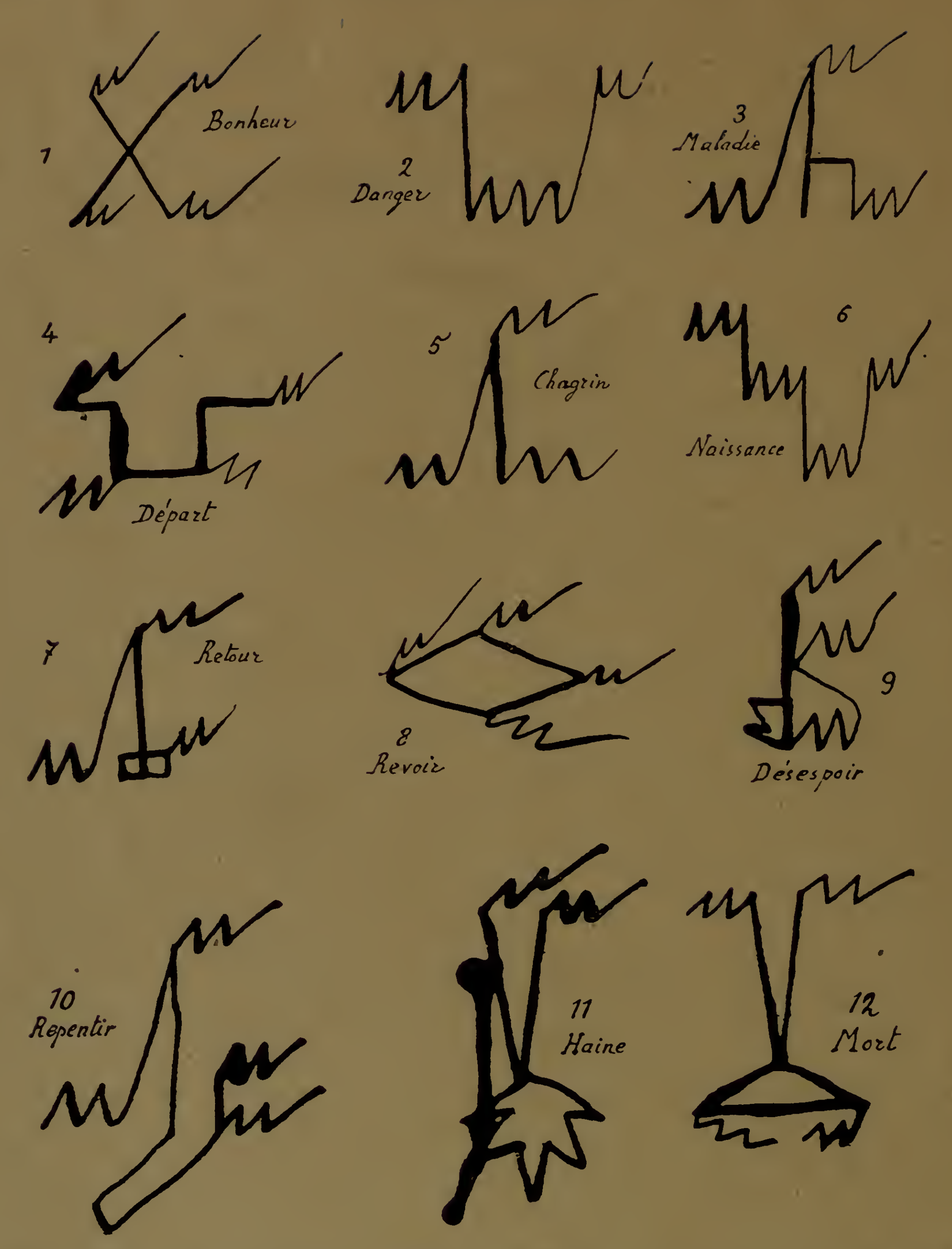



Fig. 9.— Signes ultramartiens, dessinés par Mlle Smith intrancée, le 13 mai 1900. [Collection de M. Lemaître.]— Reproduction aux 3/5 de la feuille originale. Les numéros et les mots français ont été ajoutés.

à un petit bout de conversation avec Ramié et Astané qui l'assistent. Entre temps, on apprend par l'index gauche (Léopold) qu'il s'agit en effet de signes ultramartiens avec leurs noms en martien, et que ni Léopold ni Esenale ne connaissent cette écriture, mais bien Ramié et Astané. — Après le 12me hiéroglyphe, l'index gauche dicte : *je te conseille de terminer*, et fait comprendre qu'il faut laisser Hélène se réveiller tranquillement. M. Lemaître suggère que Mlle Smith doit lui envoyer un de ces jours la traduction des termes martiens en ultramartien et en français, à quoi Léopold ne répond ni oui ni non. Toute cette scène d'écriture a duré trois quarts d'heure. Au réveil, Hélène se souvient seulement d'avoir vu à sa

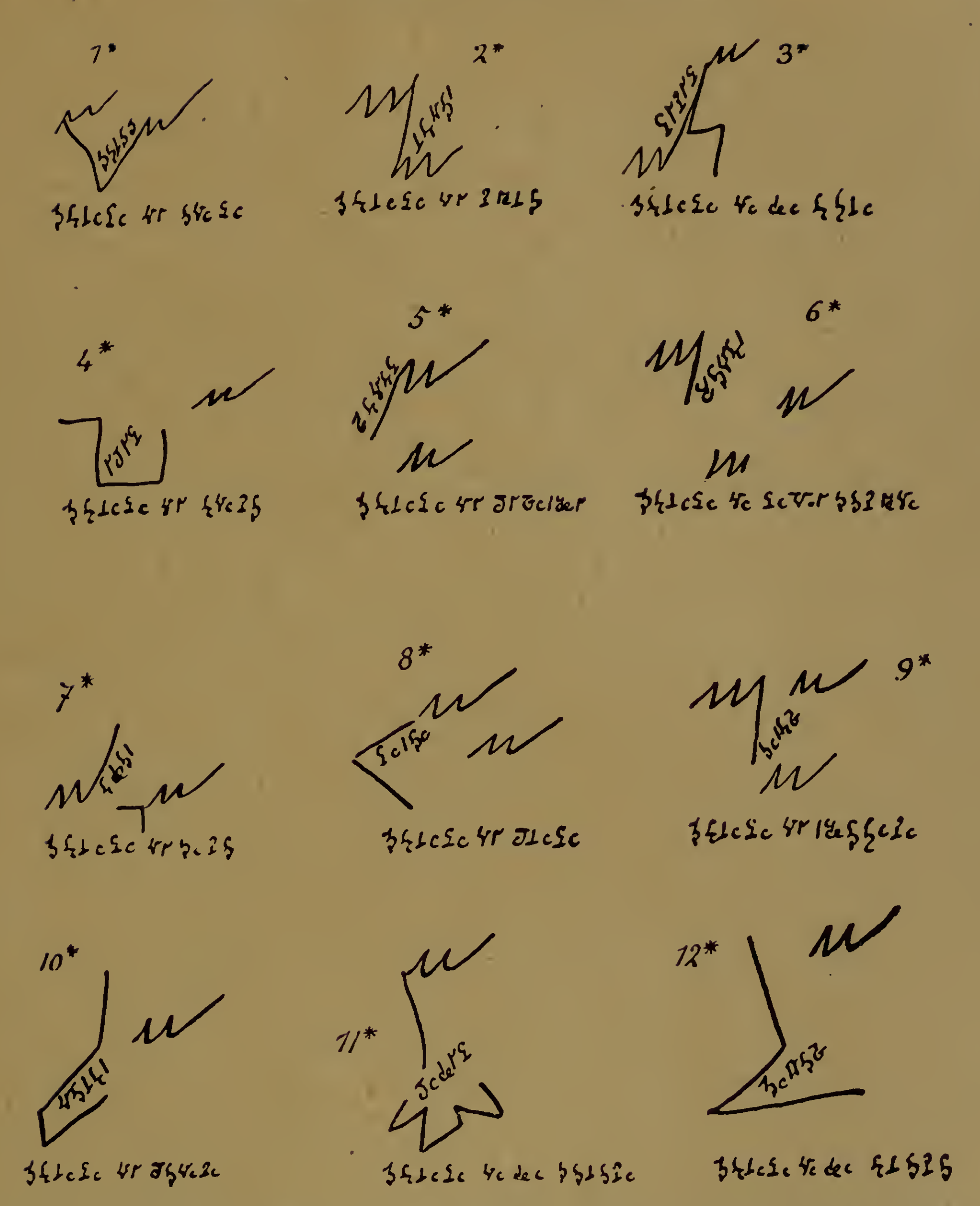



Fig. 10.— Feuille du 19 mai 1900.— Répétition fragmentaire des hiéroglyphes de la figure précédente, avec leurs noms ultramartiens et martiens en écriture martienne (voir texte 44, p. 153). — 3/5 de l'original. Les numéros ont été ajoutés.

a b c d e f g h i j k l m n

o p q r s t u v w x y z . ch

= S initiale = s double, ss signe du pluriel

Fig. 11.— Alphabet martien (Fig. 24 de *Des Indes*, p. 201).

gauche Ramié, et Astané plus loin ; et à sa droite Léopold (et Barthez, voir plus loin chap. V).

Le lendemain lundi, Hélène entendit au magasin des paroles étrangères et vit des caractères ultramartiens, mais sans pouvoir les transcrire. Elle aperçut de nouveau ces caractères le mercredi matin. Puis le vendredi à 6 h. du soir, au magasin, elle entendit (sans vision) des mots qu'elle nota aussitôt tant bien que mal au crayon : *varape rodaque ménem épem quotom gatoque ozaque mikaque vicoque taroque pizem fédaque*. Enfin, le samedi 19 mai, à 6 ³/₄ h. du matin, à son réveil, elle se sentit comme forcée de sauter à bas du lit et de prendre un crayon pour exécuter la figure 10. D'après le récit qu'elle me fit de l'incident en me remettant cette feuille peu de jours après, sa main, engourdie et ne lui appartenant pour ainsi dire plus, avait écrit et dessiné tout cela malgré elle, et chaque fois elle avait d'abord vu apparaître sur le papier, en traits lumineux fugitifs, le tracé que le crayon allait exécuter. Au sortir de cet accès d'automatisme graphomoteur, elle recourut au volume de *Des Indes* pour tâcher de déchiffrer les mots martiens qu'elle avait écrits autour de ces hiéroglyphes, mais elle n'en vint pas à bout. — La comparaison de cette nouvelle douzaine d'arabesques, agrémentées de légendes martiennes, avec les caractères mystérieux obtenus à la séance du 13 mai, montra que ce n'étaient point là des signes vraiment nouveaux, mais seulement une seconde édition curieusement tronquée de ces mêmes caractères, comme si on les avait reproduits d'une manière incomplète en oubliant à peu près exactement la moitié de chacun d'eux ; quant aux mots, en alphabet martien, joints à ces hiéroglyphes mutilés, les uns étaient justement les noms qu'Hélène chez M. Lemaître avait donnés à chaque signe au moment de le dessiner, et les autres représentaient, à d'insignifiantes divergences d'orthographe près, les vocables inconnus qu'elle avait entendus et notés à la française, au magasin, le vendredi soir. (J'ai reproduit dans la fig. 11 l'alphabet martien publié dans *Des Indes,* afin de permettre au lecteur de déchiffrer les légendes martiennes jointes aux hiéroglyphes de la fig. 10.)

C'était fort aimable à Léopold ou Ramié de nous avoir ainsi fourni cet utile supplément d'informations sur la transcription martienne des caractères d'Ultramars ; mais pourquoi donc cette reproduction imparfaite et comme arrêtée au milieu de chacun d'eux ? Lorsque j'interrogeai Léopold sur ce point à la fin de la séance suivante (27 mai), il se moqua d'abord de mon peu de perspicacité en me répondant (par l'index gauche) : *Tu n'es pas malin.* Me souvenant alors de la boule ou sphère demi-transparente dans l'intérieur de laquelle Hélène voyait souvent apparaître les caractères extra-terrestres, je soupçonnai que, par quelque effet d'optique fantaisiste ou médianimique, elle n'avait peut-être aperçu ce matin-là sur son papier qu'une projection avortée, un demi-reflet, des hiéroglyphes originaux ; mais Léopold repoussa cette supposition alambiquée, et finit par dicter : *C'est afin de respecter votre désir et qu'elle ne les reconnaisse pas.* Il paraît qu'à la séance précédente on avait par précaution décidé de laisser Hélène ignorer, aussi longtemps que possible, à l'état de veille, l'aspect des caractères ultramartiens (comme jadis de l'alphabet martien). Resterait à savoir, puisque Léopold approuvait cette mesure de prudence scientifique, pourquoi il n'a pas totalement empêché l'apparition spontanée de ces caractères, même incomplets, sous les yeux d'Hélène et de sa mère ; faut-il admettre que son pouvoir allait bien jusqu'à subtiliser la moitié des jambages, mais non jusqu'à refouler entièrement — en l'ajournant à un moment de plein somnambulisme de quelque séance ultérieure — un automatisme graphomoteur déjà tout prêt à surgir ?

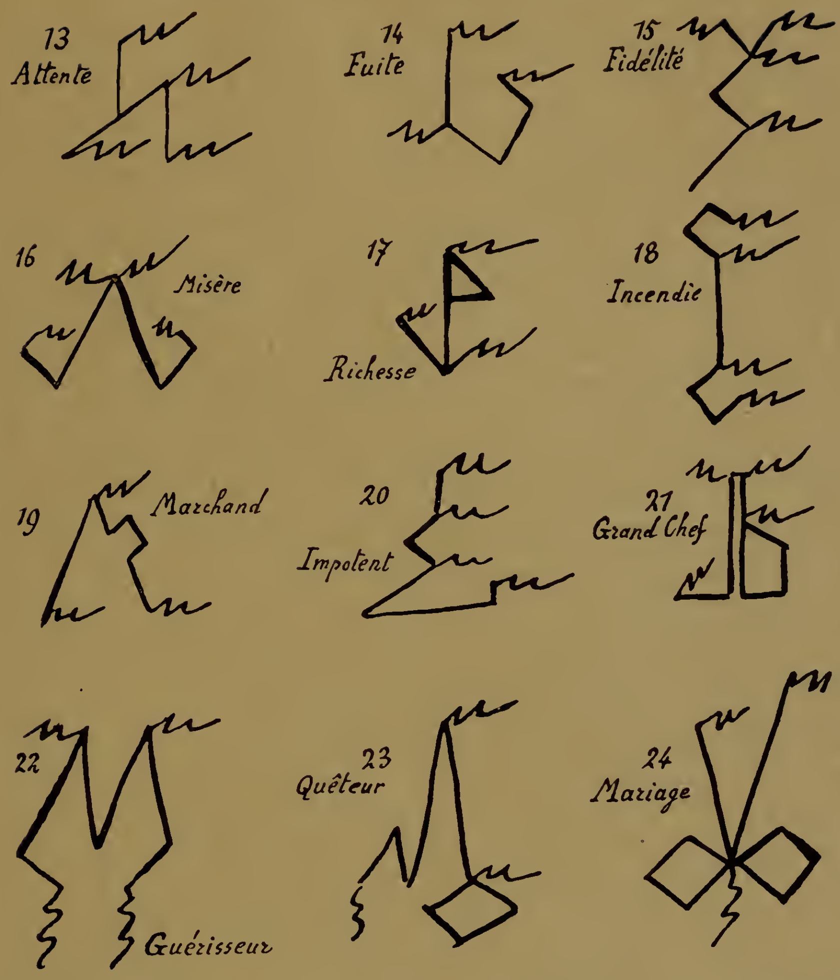



Fig. 12.— Hiéroglyphes ultramartiens du 27 mai 1900 (voir texte 45, p. 154).— $^3/_5$ de l'original. Numéros et mots français ajoutés.

*27 mai 1900.* — M^lle Smith ayant contremandé une séance qu'elle avait promis de donner chez moi, veut bien me la donner chez elle ; sa mère n'y assiste pas ; M. Lemaître est présent. Dès le début elle sent sa main droite prise, puis tout le côté (par Ramié), tandis que Léopold répond par l'index gauche. Hélène aperçoit, en l'air et sur le papier placé devant elle, « des signes martiens, comme des éclairs ; cela passe, cela va et vient. » Elle prend le crayon entre le pouce et l'index droits, contre son habitude ; c'est pourtant bien elle-même (à ce que Léopold dit par l'index gauche, en réponse à mes questions) qui va dessiner ce que Ramié lui fera apparaître en traits lumineux sur le papier. Elle paraît maintenant complètement intrancée, et trace un premier hiéroglyphe (nº 13, fig. 12) après lequel elle prononce ABAK. A ce moment se produit une courte lutte dans la façon de tenir le crayon [comp. *Des Indes*, p. 98], qu'elle finit par prendre entre l'index et le médius et conserve désormais dans cette position. Les onze signes suivants sont dessinés, comme le premier, lentement, pondérément, avec application, en appuyant et revenant plusieurs fois sur chaque jambage, et en ajoutant pour finir les petits ornements terminaux en zigzags, qu'elle trace toujours de gauche à droite ou de haut en bas, de sorte que c'est tantôt par leur point de départ, tantôt par leur point d'arrivée, qu'ils s'attachent aux jambages principaux. Après chaque signe, elle prononce son nom ultramartien avant de commencer le signe suivant. Les 12 signes

terminés, elle revient au premier, et piquant sur lui son crayon (tenu perpendiculairement, toujours entre index et médius) elle prononce, en articulant nettement, son équivalent martien **forimi ti zi romêti**; elle passe de même au second et ainsi de suite. Après le dernier, **forimi té zoupa,** sa main jette le crayon ; elle s'appuye au fond du fauteuil, et Léopold fait signe que le moment des traductions françaises est venu. A peine est-il besoin que je recoure au procédé coutumier ; la main gauche (Léopold) et la droite (Ramié) indiquent que tout est prêt et que c'est Ramié et Esenale, mais non Léopold, qui feront l'office d'interprètes. La scène de traduction se déroule alors en trois parties consacrées d'abord au texte 43, dont on obtient le mot à mot français : **yizé tarvini** *leur langage*, **kié machinéné** *ne peut*, etc.; puis au texte 44, où chaque terme ultramartien est nettement articulé, suivi de ses équivalents martiens et français : VARAP, **forimi té atimi,** *marque du bonheur*, etc. ; enfin au texte 45 d'aujourd'hui : ABAK, **forimi ti zi romêti,** *marque de la attente*, etc. Après une conversation avec Léopold — qui, entre autres choses (v. p. 166 et 183), annonce que l'on aura une seule fois encore de l'ultramartien *et puis plus* — Hélène revient peu à peu à elle, amnésique. La séance a duré près d'une heure et demie.

*Remarques sur cette séance.*— Certains détails, pendant la longue scène de traduction que je viens de résumer, et diverses petites expériences de contrôle ou attrapes *(vexirversuche)* auxquelles je me livre, montrent que la mémoire linguistique d'Hélène n'est pas également ferme sous tous les rapports, et que ses associations glossolaliques sont un peu vacillantes aujourd'hui. Il est par exemple impossible de lui faire retrouver d'elle-même le texte martien 43 (apparu il y a cinq semaines), et quand je lui en lis un ou plusieurs mots, elle est incapable de continuer seule, elle ne peut que répéter les fragments que j'en prononce. D'autre part, dans cette répétition elle redresse immédiatement et avec une pleine assurance les erreurs involontaires ou intentionnelles que je glisse dans ma prononciation ; c'est ainsi qu'elle corrige **gizé** en **yizé, mévêzé** en **mévêzi, zova** en **zôda, riza** ou **biza** en **liza, monda** en **mouda,** rétablissant ainsi partout le texte original exact, (sauf, comme je l'ai noté p. 153, pour **inazé** qu'elle change catégoriquement en **imazé**). — Ce peu de ténacité mnésique éclate encore plus à l'occasion des 24 signes ultramartiens en jeu. Ici de nouveau la prononciation varie peu ; cependant Hélène vocalise **nura** et **ubri** ce qu'elle avait écrit **nura** et **obri** le 19 mai (fig. 10 n^os^ 2' et 3') et nettement articulé **noura** et **obri** le 13. L'incertitude de la mémoire affecte surtout le passage de l'ultramartien au martien, tandis que ce dernier est très solidement soudé au français ; ce qui peut s'exprimer en disant qu'Esenale possède bien sa leçon, tandis qu'Astané ou Ramié savent fort mal la leur. Les confusions et embrouillements plus ou moins prolongés, dans lesquels Hélène tombe spontanément ou se laisse facilement induire, jettent un certain jour sur l'agencement intérieur de son dictionnaire trilingue ; il semble que pour chaque douzaine d'hiéroglyphes ultramartiens sa mémoire subliminale sache par cœur, et en ordre, les 12 expressions martiennes suivies chacune de son sens français ; mais elle n'est pas aussi ferrée sur l'ordre des 12 vocables ultramartiens ni leur traduction martienne, en sorte qu'elle ne retrouve pas aisément leur succession, et que si on commet des interversions en les lui soufflant, elle ne s'en aperçoit pas toujours et leur applique à faux les équivalents martiens-français correspondant à leur ordre primitif.

C'est ce qui ressort du moins des quelques erreurs que j'ai relevées. Par

exemple, pour le vocable n° 4, EPEM, Hélène n'arrive pas à retrouver toute seule le sens martien ; hésitante, elle ouvre les yeux et paraît chercher vainement dans le vide, jusqu'à ce que je lui dise **forimi té ôtinâ**, qui décroche alors *marque du départ*. De même, lorsqu'au lieu du 8me signe je lui dis le 9me, VICOK, elle le répète et le traduit par **f. té primi** *m. du revoir*, et ce n'est qu'au bout d'un instant qu'elle se reprend en articulant avec énergie MICAC. De même encore, lorsque, intervertissant les deux derniers de cette liste, je lui propose d'abord FIDAK, elle le traduit par **varani** et *haine*, et ce n'est qu'en m'entendant prononcer PIZEM qu'elle s'aperçoit de l'erreur et la corrige. Dans la liste suivante (texte 45), je lui dis en second lieu MOTAK au lieu de ZANEM ; elle l'accepte et le traduit par **ti zi buzadé**, puis sent que c'est faux, mais n'arrivant pas à retrouver le vrai mot ZANEM, elle introduit et répète plusieurs fois RODAC, qui occupe bien le second rang mais dans la douzaine précédente, confusion indiquant certaines connexions entre les places correspondantes des diverses listes. Ce qui est encore plus fort, c'est qu'au n° 17, RODEM, où je ne l'embrouille pas, c'est elle qui se trompe et répond **ti zi bôtini**, confusion partielle avec l'expression martienne suivante ; elle persiste dans cette inexactitude en la répétant plusieurs fois avec insistance, et il faut que je lui rappelle explicitement que RODEM correspond à **ti zi âzânâ** pour lui faire retrouver le fil. — Ces diverses erreurs semblent indiquer que la création de l'ultramartien est d'assez fraîche date et que cet idiome n'a pas encore eu le temps de s'incruster solidement, avec toutes ses associations internes et ses interprétations en d'autres langues, dans la mémoire subconsciente de Mlle Smith.

*17 juin 1900*. — Séance chez moi. Après divers phénomènes d'hémisomnambulisme, Hélène s'endort et le petit doigt gauche (Léopold) annonce qu'elle a la vision de Ramié et que ce dernier va écrire. Elle se réveille et dit : « J'ai une vague idée que j'ai vu Ramié... Regardez ces signes ! Oh ! mais ça passe trop vite ! » En même temps son index droit est agité d'un rapide tremblement, et sa main prenant la plume (entre l'index et le médius) commence à tracer des hiéroglyphes (fig. 13), opération dans laquelle elle s'absorbe profondément. Cependant la nécessité de retourner sans cesse à l'encrier, par le fait qu'elle dessine en traits très épais et lourdement appuyés, semble l'énerver, et Léopold dicte par l'index gauche : *Il te faut lui acheter une plume qui coule toujours ;* il annonce aussi qu'elle va faire 24 signes ultramartiens et qu'elle parlera ensuite la langue d'Uranus. Elle remplit en effet deux feuilles de douze caractères chacune, en procédant généralement comme suit : d'abord elle dessine en silence les trois signes d'une même rangée horizontale, puis elle les reprend en prononçant leurs trois noms ultramartiens, et ensuite leurs trois noms martiens ; après quoi elle commence à tracer la rangée suivante. Tout cela ne se fait qu'avec beaucoup de lenteur, de peine, et parfois d'hésitations prolongées, qui trahissent de grandes difficultés de mémoire ; elle s'arrête souvent, fronçant le sourcil comme cherchant à se rappeler, et tâtonne en intervertissant son ordre habituel ; par exemple, à la 3me rangée (fig. 13), elle prononce d'abord BANTOK en montrant la place vide du signe 31, puis trace ce signe, montre la place blanche suivante en disant **forimi té vidi ti barama ivrée**, revient montrer le signe précédent pour prononcer les mots **forimi té oupizi**, retourne à la place suivante en articulant DOUZAK MOUZAK ANOK, et passe par une succession d'arrêts, de demi-réveils momentanés, d'interventions de Léopold (qui explique entre autres que Ramié a de la peine à faire voir les signes à Hélène et qui réclame le plus grand silence) ; enfin, elle arrive à dessiner le signe 32. Que cela provienne d'un état de fatigue générale, ou

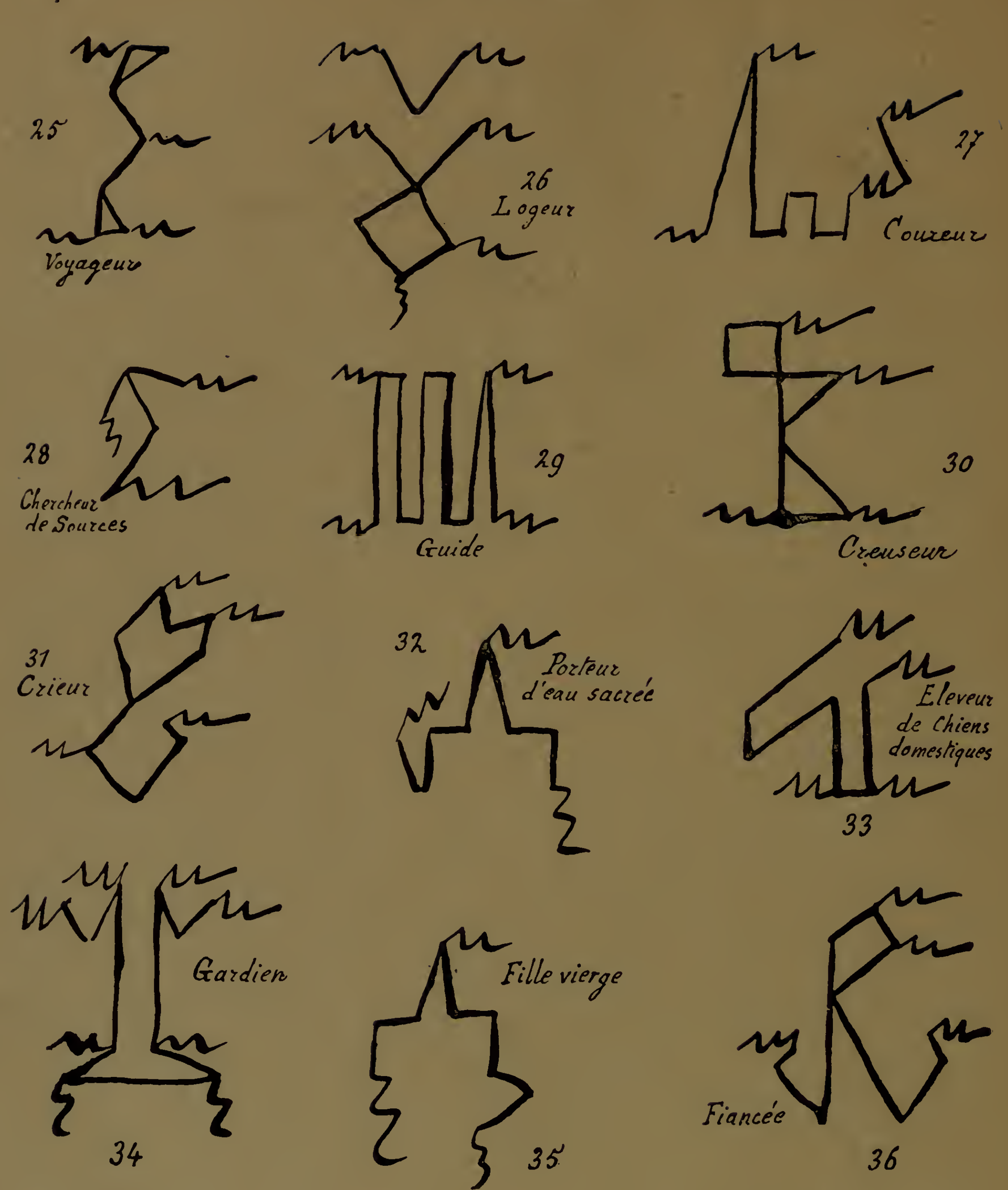



Fig. 13.— Troisième douzaine de signes ultramartiens ; 17 juin 1900. (Voir texte 46, p. 154.) — 3/5 de l'original. Numéros et mots français ajoutés.

de ce que le système ultramartien n'est pas encore bien assis dans les couches mémorielles d'Hélène, toujours est-il que c'est un travail considérable d'arriver au bout de ces deux douzaines de signes, et pour les 3 derniers, la plume, jusque-là tenue entre le médius et l'index (mode d'Hélène), passe entre l'index et le pouce, comme si Léopold jugeait bon de venir à son secours. La scène d'interprétation du martien en français par Esenale, qui se déroule ensuite suivant le mode habituel, s'effectue plus rondement, et Hélène y corrige ou y complète quelques-unes des traductions martiennes qu'elle avait données en dessinant les hiéroglyphes, p. ex. au mot 36, ZIFIK, elle rectifie **forimi té rabalinée** en **forimi ti missé rabalinée,** *marque de une fiancée ;* l'équivalent français est évidemment un canevas plus solide

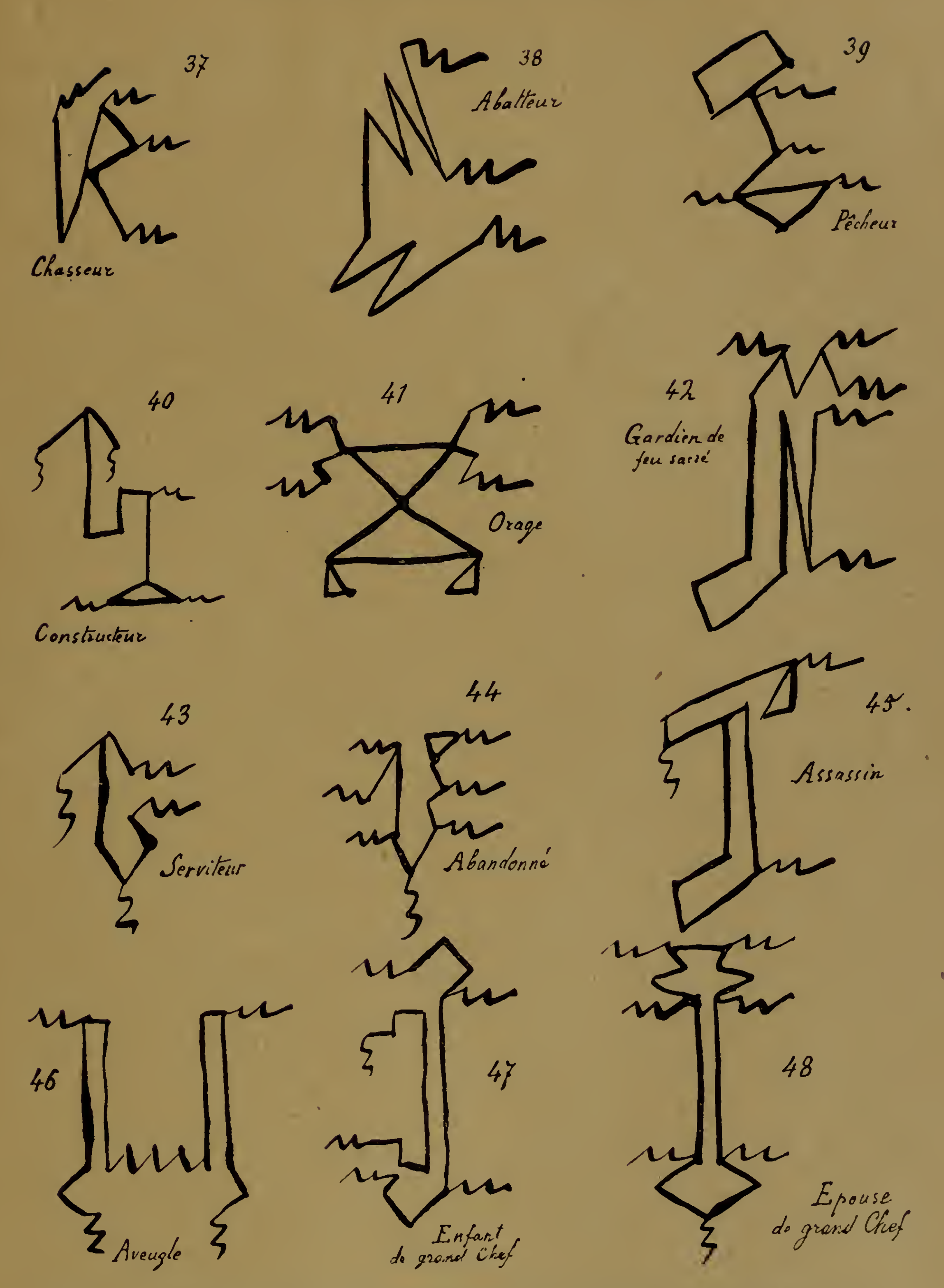



Fig. 14 — Quatrième douzaine de hiéroglyphes ultramartiens ; même séance que la feuille précédente. (Voir texte 47, p. 155.) — $^{3}/_{5}$ de l'original. Numéros et mots français ajoutés.

que le mot ultramartien pour supporter l'expression martienne. Après cette scène et la traduction de **milé piri** (v. p. 153), Hélène passe à la vision d'Uranus prédite par Léopold (v. p. 183).

Pendant l'été 1900, le monde ultramartien fut totalement éclipsé, par Uranus d'abord (voir plus loin), puis par les préoccupations nouvelles d'Hélène, dues à l'invasion américaine. Mais, après le changement de fortune de Mlle Smith, il a recommencé à se manifester, et même avec exubérance, en dépit des anciennes prédictions où Ramié et Léopold avaient annoncé la fin des caractères d'Ultramars et l'abandon de ce monde grossier pour un autre plus avancé. C'est sans doute sous l'influence suggestive de ses nouveaux amis, jamais lassés d'astronomie spirite, que la subconscience d'Hélène est revenue au thème d'Ultramars comme à celui de Mars.

D'après les indications dont je suis redevable à M. Lemaître, à qui Mlle Smith permit (au milieu de mars 1901) de parcourir son dossier réservé, ce dernier renfermait une vingtaine de feuilles de dessins et textes de Mars et d'Ultramars, les unes plus ou moins récentes, d'autres datées du séjour d'Hélène à Paris, et la plus ancienne remontant au 15 octobre 1900, c'est-à-dire au lendemain même du jour où sa bienfaitrice lui avait octroyé la liberté. En fait d'ultramartien, il y avait quatre feuilles couvertes de 54 nouveaux signes, et sur d'autres feuilles des inscriptions sur de gros rochers, formant un texte suivi et complétement continu qui ne reproduisait aucun des 54 signes précédents. Ces inscriptions sont de vrais labyrinthes, les uns horizontaux, d'autres verticaux en allant de bas en haut, avec perte de la plupart des ornements en zigzag. Cette existence d'inscriptions lapidaires cadre bien avec la curieuse allusion d'Hélène au « signe qu'il y avait sur la pierre » lors de sa première scène d'écriture ultramartienne (p. 163). — Dans une des dernières visites de M. Lemaître à Hélène (18 mai), elle lui raconta qu'avertie par Léopold d'avoir à se tenir prête, elle avait obtenu la traduction — d'abord en martien par Astané, puis en français par Esenale — des inscriptions ultramartiennes, et elle les lui montra. « Il y en a, dans le sens de la hauteur, sur des pierres marquées par le feu du ciel, puis d'autres sur le tombeau d'un grand chef, sur une pierre où l'on saigne les animaux, et sur une pierre sacrée paraissant humide ; à côté de cela des marques [idéogrammes] avec leur traduction, telles que le père, la mère, le sage, le fou, le muet, le sourd, le juge, le récolteur de pluie. » Ces dernières notions rentrent, comme on le voit, dans la même catégorie que celles des textes 45 à 47.

Il va sans dire que je n'ai pas à prendre en considération des documents que je n'ai pu soumettre à l'examen, et dont au surplus

nous ignorons absolument, M. Lemaître et moi, dans quelles circonstances et conditions psychologiques ils ont été obtenus. Mes observations sur la langue et l'écriture ultramartiennes, dans les deux paragraphes suivants, se baseront donc exclusivement sur les textes et figures publiés ci-dessus.

*Remarques sur la Langue martienne et ultramartienne.*

Il n'y a pas lieu de nous arrêter longtemps aux nouveaux textes de l'idiome de Mars ; leur examen ne ferait que confirmer, sans y rien ajouter d'essentiel, ce que nous a révélé l'analyse déjà faite dans *Des Indes* et surtout dans l'ouvrage de M. V. Henry. On conçoit que les ornières du martien étaient trop bien creusées pour qu'il pût, sans danger de se contredire, les abandonner ; aussi continue-t-il de la façon la plus naïve à mouler ses formes structurales sur celles de notre langue. C'est ainsi que dans le vocabulaire trilingue (textes 44-47) tous les substantifs martiens ont le même genre qu'en français et sont régulièrement précédés de **té** ou de **ti zi** suivant que nous disons *du* ou *de la*.

Voici deux petites observations de détail qui sont de bons exemples, à joindre à ceux de *Des Indes*, de l'influence que nos habitudes françaises exercent sur l'orthographe martienne. Je les tire des douze mots écrits représentant en lettres martiennes les noms ultramartiens de la première série d'idéogrammes (texte 44 ; et fig. 10, p. 165).— D'abord la gutturale sourde n'y a pas un mode fixe de transcription, mais elle présente de nouveau cette capricieuse alternance du **k** et du **c** (avec préférence il est vrai pour cette dernière lettre, qu'on rencontre 7 fois sur 10) qui est une réminiscence typique du français ; par exemple dans le nom **vicok** du hiéroglyphe n° 9, la consonne médiane et la finale, identiques pour l'oreille, sont exprimées par les deux lettres susdites.— En second lieu, la façon dont Astané ou Ramié ont fait écrire à la main d'Hélène le mot (n° 8, fig. 10, p. 165) qu'elle avait prononcé **micac** (comme le français macaque) quelques jours avant, nous fournit un amusant lapsus calami pour compléter le trio avec ceux déjà relevés dans *Des Indes* (p. 231-232, à propos des syllabes **che** et **zé**) et montre une fois de plus combien ces prétendus révélateurs d'autres planètes sont au fond accoutumés à écrire en français : au lieu de terminer comme de juste le dit mot **micac** par un **k** ou un **c** martiens, la main d'Hélène y a mis un signe qui en martien est un **i**, ce qui fait **micai**, confusion absolument inexplicable de la part d'un véritable habitant de Mars, mais dont la genèse saute à l'œil puisque ce signe a la forme d'un *c* français. En d'autres termes, il a suffi d'un instant de distraction pour produire une erreur d'aiguillage, ou un retour des vieilles habitudes, dans la parole intérieure d'Hélène jouant le personnage hypnoïde de Ramié : l'image auditivo-motrice de la gutturale sourde, au lieu de réveiller l'image graphique appropriée de l'alphabet martien, a suscité son associée de l'alphabet français qui se trouve ressembler à une autre lettre martienne au point de vue de sa forme extérieure. Cela prouve derechef que les rôles subconscients d'Hélène ne sont pas très solidement différenciés.

Si le martien de nos textes nouveaux (42 à 47) diffère d'une façon

appréciable de celui des textes publiés précédemment, ce n'est en tout cas pas dans le sens d'un progrès, mais plutôt d'un rabâchage et d'une dégénérescence de la langue. M. Henry en fut frappé lorsque je lui communiquai les messages de Mars et d'Ultramars postérieurs à *Des Indes* : « Il suffit, dit-il, de jeter un coup d'œil sur ces derniers textes pour se convaincre que la langue martienne est en voie de se pervertir et même de se jargonner. Il était temps de la saisir et elle était mûre pour l'examen. Quoi que M[lle] Smith puisse désormais produire en ce genre, il est douteux que la psychologie et la linguistique en tirent d'autres renseignements utiles que ceux [déjà fournis par les textes antérieurs]. » *(Le langage martien*, p. XVIII.)

En ce qui concerne l'ultramartien, nos textes n'en renferment au total qu'une centaine de mots, dont 87 différents, qui offrent cette particularité de ne jamais contenir deux voyelles ou deux consonnes de suite (à de rares exceptions près qui rentrent dans la règle si l'on compte OU et AN comme des sons-voyelles simples pour l'oreille). Tous ces mots (sauf deux, AKA et VANÉ) relèvent de trois types seulement : 52, soit près des deux tiers, sont des bisyllabes de cinq lettres, trois consonnes séparées par deux voyelles, tels que BANEP ; 20 sont bisyllabiques aussi, mais n'ont que quatre lettres, comme s'ils avaient perdu leur consonne initiale, par exemple ANOK ; 15 enfin sont des monosyllabes trilittéraux, une voyelle entre deux consonnes, comme MIP. Ce peu de diversité dans la constitution des mots contribue à donner à la langue d'Ultramars un cachet propre et caractéristique, dont la principale source se trouve d'ailleurs dans le choix de ses voyelles et consonnes préférées. — On se rappelle (v. *Des Indes*, p. 225-226) que le martien, comparé au français, se distinguait par une énorme surabondance de voyelles hautes (i et é) aux dépens des basses (u, diphtongues, etc.), la proportion des voyelles moyennes (a et o) restant la même dans les deux langues ; et que cette tonalité élevée concordait bien avec les couleurs vives et chaudes des paysages de Mars, aux rochers roses et à la végétation éclatante. Des remarques du même ordre s'imposent quand on passe à Ultramars. Ici la langue est encore, somme toute, d'une tonalité supérieure à la nôtre, mais elle reste bien au-dessous de la hauteur acoustique du martien, car elle n'a que 41,6 % de voyelles aiguës (i et é), au lieu de 73,3 % en martien, et en revanche 55 % de voyelles moyennes (a et o) au lieu de 18,6. Or cette sourdine mise à la musique de la langue se retrouve dans

les teintes des paysages d'Ultramars : à la vérité les ciels et les eaux y sont d'un bleu intense qui rappelle les peintures de nos contrées tropicales, mais le sol presque dénudé, les rochers, les murs extérieurs et les parois intérieures des maisons, les gens mêmes, tout, sur cette planète disgraciée, est d'un aspect terne et morne, dans des tons grisâtres ou sépia, qui fait regretter les magnifiques colorations des vues de Mars. Les paysages comme la langue y marquent une note sombre, un état de moindre excitation, en harmonie d'ailleurs avec le niveau inférieur de développement que les révélations de Léopold et de Ramié attribuent aux êtres grossiers et primitifs de ce monde arriéré.

La statistique des consonnes ultramartiennes — telle du moins qu'elle ressort des 87 mots différents que nous possédons, car une plus grande richesse de documents la modifierait peut-être — est assez curieuse. Sur 225 consonnes, plus de la moitié (117) sont des explosives, et presque toujours des explosives sourdes (96, à savoir 49 K, 23 T, 24 P ; tandis qu'il n'y a que 21 sonores : 2 G, 8 D, 11 B). Les liquides et nasales ne comptent pas même pour un tiers (70, offrant 39 M contre seulement 14 N, et 14 R contre 3 L). Le reste se compose d'une H aspirée, et de 37 continues ou fricatives (4 F et 5 V ; 10 SS et 18 Z). On remarque que tous les mots (excepté deux) finissent par une consonne, de préférence K (37), M (27) ou P (18) ; il n'y en a que 3 qui se terminent en T ou S ; enfin ces finales sont, dans les deux tiers des cas, des explosives sourdes (K, P, T,) que la voix d'Hélène, dans les scènes de traduction où elle incarne Ramié, articule avec énergie et chasse violemment, ce qui donne à cette langue un caractère acoustique hâché, explodant, saccadé, tout à fait spécial. — Notons encore le grand rôle que jouent en ultramartien, comme en martien (*Des Indes*, p. 240) et en uranien, les phénomènes de rime, d'allitération, d'assonnance (SEM, SAZIM ; DOUZAK MOUZAK ; etc.).

### *Remarques sur les Idéogrammes ultramartiens.*

Plus intéressants que la langue parlée des Ultramartiens, sont peut-être les mystérieux hiéroglyphes qui leur servent de signes s'adressant à la vue, et qui leur constituent un genre d'écriture à coup sûr fort original. Il vaut la peine de nous y arrêter un peu.

Le fait capital de cette écriture, c'est qu'elle est *idéographique* : elle ne consiste pas, comme la nôtre, en lettres représentatives des sons de la langue et servant à faire des mots, mais en signes exprimant des idées. Ce trait caractéristique — que Ramié avait annoncé en tout autant de termes, et avec une clarté ne laissant rien à désirer, dans son curieux message (texte 43) précurseur des hiéroglyphes ultramartiens — est certainement des plus étonnants à première vue. On ne se serait pas attendu à cette singularité, et il me semble ouïr déjà les clameurs avec lesquelles mes lecteurs du bord

occulto-spirite vont exploiter l'incident contre mon hypothèse de l'origine infantile du cycle astro-linguistique.

« Comment donc, me diront-ils, comment une fillette supposée de douze ans, et qui n'a certes pas vécu dans un milieu bien intellectuel, aurait-elle pu tirer de son propre fond l'extraordinaire idée d'un principe d'écriture aussi radicalement différent du nôtre ? Et n'y a-t-il pas une flagrante contradiction à admettre que cette prétendue imagination d'enfant, qu'on déclare d'un côté incapable d'innover en fait de grammaire et de syntaxe, s'en aille d'autre part, quand il s'agit de l'écriture, rompre spontanément avec le système alphabétique, que seul elle connait, et créer de toutes pièces le système idéographique, cette étrange conception qui ne serait sans doute jamais venue à l'esprit de nos savants eux-mêmes s'ils ne l'avaient, en fait, trouvée réalisée chez divers peuples bien éloignés de nous dans l'espace ou le temps ! Quoi de plus naturel au contraire, et de plus conforme à ce que nous enseigne l'observation des peuplades inférieures de notre propre globe, que de rencontrer une écriture encore au stade idéographique chez les habitants arriérés et incultes d'Ultramars ? Il faut vraiment l'inqualifiable et stupide aveuglement d'une science grossièrement matérialiste pour vouloir, de parti-pris et contre toute évidence, ramener aux rêveries d'une sous-personnalité enfantine des révélations médianimiques qui portent en elles-mêmes les preuves éclatantes de leur vérité ! »

Assurément, la nature idéographique des signes écrits d'Ultramars cadre bien avec l'état d'infériorité où se trouve encore ce monde d'après les dires de Léopold ou d'Astané et les visions de Mlle Smith. Mais elle cadre aussi avec ce que l'on peut psychologiquement attendre d'une imagination naïve, hantée par l'autosuggestion de fabriquer enfin une écriture dépistant toutes les critiques et qu'on ne puisse plus accuser d'être, comme l'alphabet martien, une imitation du français. Car quel est l'enfant de nos écoles qui n'a pas entendu parler des hiéroglyphes égyptiens, ou des caractères chinois, et qui n'en a pas conservé (surtout s'il a un goût inné pour ce qui est exotique et oriental) au moins la vague notion d'écritures étranges et indéchiffrables, où les signes ne sont pas des lettres comme chez nous, mais expriment des mots entiers et parfois des idées très compliquées ? Et serait-ce dépasser les bornes de la vraisemblance que de se représenter l'enfantine subconscience d'Hélène — après sa déconfiture du martien, et dans sa recherche de quelque nouvelle façon d'écrire bien extraordinaire et vraiment digne d'une autre planète — rassemblant, combinant, bouleversant le peu qu'elle a aperçu ou entendu raconter des écritures étrangères, de manière à fabriquer une collection de signes, d'un aspect profondément savant et mystérieux, n'ayant plus rien de commun avec nos lettres ni pour la forme ni pour l'emploi ? C'est pourquoi je prendrai la liberté d'examiner d'un peu plus près les prétendus signes ultramartiens,

avant de me décider à y voir la révélation authentique des caractères employés sur un astre lointain, ou même simplement les fantaisistes élucubrations de quelque Champollion désincarné revenant rêver d'hiéroglyphes par le cerveau intrancé de M[lle] Smith. Et en effet, ces signes présentent deux ou trois particularités qui me semblent difficilement conciliables avec l'hypothèse de leur authenticité, ou avec celle de leur fabrication par une intelligence compétente, mais qui deviennent au contraire très concevables, et presque allant de soi, dans la supposition d'une œuvre d'imagination infantile.

1° On sait que l'écriture idéographique est susceptible de divers degrés et présente successivement plusieurs phases d'évolution. A ses échelons inférieurs, elle est simple pictographie, c'est-à-dire que les signes sont l'image des objets eux-mêmes, leur représentation — directe ou symbolique — plus ou moins déformée peut-être dans la voie du schématisme, mais pourtant toujours reconnaissable afin de parler à l'œil et d'être facilement comprise ; aux échelons supérieurs au contraire, où le système idéographique confine et passe graduellement au système phonétique, les signes, de plus en plus simplifiés ou altérés, peuvent perdre jusqu'à toute trace de leur ressemblance primitive avec les choses signifiées. En ce qui concerne Ultramars, les messages mêmes de Ramié nous dépeignent cette planète comme un monde arriéré et grossier, où le langage ne peut s'écrire et où l'on ne recourt aux signes graphiques qu'en cas de nécessité ; ce qui revient à dire que l'écriture n'y est point encore en train de revêtir une valeur phonétique, pas même syllabique, mais qu'elle en est toujours à l'état inférieur, purement pictographique. Il en découle que les signes de cette écriture doivent présenter la plus grande ressemblance, ou du moins des traits très évidents d'analogie, avec les objets qu'ils désignent, et que le premier coup d'œil doit suffire à saisir leur signification. Or, chose étonnante, il n'en est rien. Non seulement, à voir l'un quelconque de ces hiéroglyphes, je suis incapable de deviner à quelle idée il peut bien correspondre, mais alors même que Ramié et Esenale nous en ont révélé le sens, j'ai beau me torturer l'esprit, je n'arrive pas à retrouver dans ces fantasques arabesques quoi que ce soit qui rappelle, même de loin, la chose signifiée. Tout au plus dans cinq ou six d'entre eux pourrait-on apercevoir, avec beaucoup de bonne volonté, quelque rapport alambiqué entre le signe et son objet ; par exemple les bras de l'*aveugle* étendus en avant pour tâter (n° 46, fig. 14) ; ceux du *guérisseur* symétriquement fléchis et lançant deux

flots d'ondulations magnétiques (n° 22, fig. 12); la sacoche du *quêteur* au bout de sa courroie (n° 23); les nœuds du *mariage* (n° 24); peut-être encore la ligne brisée du *guide* (n° 29) rappelle-t-elle les méandres du chemin, qui se retrouveraient raccourcis et agrémentés de capricieuses envolées dans la marque du *coureur* (n° 27). Mais d'aussi lointaines analogies n'atteignent point, tant s'en faut, au degré de ressemblance qu'on est accoutumé à rencontrer dans les écritures vraiment idéographiques des peuples terrestres, et je serais plus porté à y voir la trace, moins bien dissimulée dans ces quelques signes que dans la plupart des autres, d'artifices mnémotechniques auxquels a probablement recouru la mémoire subliminale d'Hélène ou de Ramié pour retenir une telle collection de hiéroglyphes, essentiellement arbitraires, en facilitant leur association avec les idées qu'ils sont destinés à recouvrir.

Les spirites me répondront sans doute que mon ignorance de ce qui se passe dans les autres planètes, devrait m'interdire toutes ces réflexions: les formes organiques des êtres, et leurs procédés intellectuels, y étant absolument différents de chez nous, on a deux moyens pour un de justifier les caractères ultramartiens. D'abord il est loisible de supposer que ces idéogrammes reproduisent, beaucoup plus exactement que je ne me l'imagine, les contours ou attributs caractéristiques des gens qu'ils désignent : les fiancées y portent peut-être des amulettes ayant la forme du signe 36, les pompes à incendie y seraient construites sur le plan 18, les voyageurs en marche y auraient la silhouette 25, etc. Ensuite on peut également admettre que les Ultramartiens n'en sont plus à la pictographie, et que, sans être arrivés à l'écriture phonétique, ils se sont entendus pour adopter un système de signes purement conventionnels, sans relation apparente avec les choses à signifier, mais avec lesquels ils peuvent cependant se communiquer leurs pensées, en cas de nécessité, parce que tout le monde chez eux commence par apprendre ce curieux moyen de correspondance. La première de ces échappatoires se heurte aux peintures ultramartiennes de M^lle Smith, lesquelles nous montrent que, aux proportions près, les gens et les choses de là-haut sont sensiblement comme chez nous; et la seconde suppose aux Ultramartiens une intelligence et une puissance conceptuelle difficiles à admettre chez des êtres aussi arriérés et grossiers.— On pourrait forger d'autres hypothèses encore permettant de soutenir l'authenticité des hiéroglyphes ultramartiens; mais je laisse cet exercice à l'ingéniosité de ceux de mes lecteurs qui préfèrent les interprétations spirito-occultistes au prosaïsme de la psychologie subliminale, à laquelle je reviens.

Cet absolu défaut de ressemblance entre les idéogrammes ultramartiens et leurs objets, qui me paraît inconcevable dans la supposition de leur authenticité, s'explique au contraire à merveille dans mon hypothèse psychologique. L'imagination infantile, à la fois audacieuse et naïve, qui a fabriqué tout cela, s'est prise à son propre piège : ignorant que la similitude du signe et de son objet est un caractère essentiel des systèmes idéographiques réels, unique-

ment préoccupée de faire de l'extraordinaire pour déconcerter toute tentative d'analyse, elle a soigneusement évité que ses caractères ressemblassent à rien que l'on connût ici-bas, soit parce qu'on aurait pu l'accuser de s'être laissé inspirer par les hiéroglyphes égyptiens qui représentent des hommes, des oiseaux, des bœufs, etc., soit surtout parce qu'il ne fallait à aucun prix que ces maudits savants devinassent le sens de ces signes extra-terrestres sans avoir à recourir aux révélations directes de Ramié et d'Astané.

2° Un second trait curieux, c'est la similitude de structure et d'aspect des 48 idéogrammes révélés par Ramié : ils ont tous un air de famille et comme une marque de fabrique uniforme. Cela ne se comprendrait pas dans l'hypothèse de pictogrammes réels des choses, indéfiniment variées, que la nature ou la vie humaine nous offre ; on conçoit au contraire que le souci enfantin de simuler des apparences de profonde science et de haute vérité ait entraîné la subconscience d'Hélène dans cette unification à outrance. De crainte que son écriture extra-terrestre ne parût fabriquée de pièces et de morceaux empruntés aux alphabets d'ici-bas, Ramié a cherché à lui donner une sorte de cachet propre qui la distinguât autant que possible des écritures exotiques déjà connues. Avec cela les formes choisies devaient être relativement élémentaires pour que la mémoire chargée de les retenir ne risquât pas de s'y embrouiller ; il fallait éviter par exemple le type si compliqué des monogrammes chinois ou japonais ; de là la simplicité relative des signes ultramartiens, surtout des premiers, car en se multipliant, ils sont nécessairement devenus plus chargés.

On ne peut que regretter que les premières apparitions de signes inconnus dans une boule laiteuse, que M[lle] Smith signalait dès les derniers mois de 1899, n'aient pas été reproduits par elle sur le papier, car il eût été bien intéressant de savoir si ces automatismes visuels représentaient déjà les idéogrammes définitifs et tels que sa main les traça quatre mois plus tard, ou si, comme j'incline à le penser, c'était une série d'essais, de tentatives et ébauches diverses, d'où devait finalement sortir, par une sorte de sélection interne, le type graphique ultramartien répondant d'une manière satisfaisante aux désidérata ci-dessus. Quoiqu'il en soit, nous constatons que le problème a été résolu par l'élimination complète des lignes courbes, ce qui, pour l'œil, assure d'emblée à cette écriture une séparation radicale d'avec l'immense majorité des alphabets connus. Restait la tâche plus difficile d'éviter les apparences d'ana-

logie avec les systèmes éventuels qui ne recourent également qu'à des combinaisons de jambages rectilignes (cunéiformes, etc.). La fantaisie subliminale d'Hélène a tourné habilement la difficulté en mettant à tous ses caractères une estampille commune, qui leur donne l'unité désirée et une note esthétique dominante, sous la forme de ces petits zigzags terminaux, flottant comme des banderoles aux extrémités libres et aux principaux angles saillants ou rentrants du dessin fondamental.

3° Ces petits zigzags eux-mêmes, qui se comprennent si bien comme un ingénieux artifice de l'imagination subconsciente à la recherche d'un sceau distinctif, constituent au contraire une nouvelle difficulté dans la supposition de l'origine extra-terrestre de cette écriture. Ils sont en effet une complication aussi superflue que fatigante au point de vue de l'identification des caractères ; car, si on les supprimait tous, il n'en résulterait aucune confusion entre les 48 signes que nous avons, et dont la plupart ne feraient que gagner en clarté. C'est à croire vraiment que les Ultramartiens ont beaucoup de temps à perdre, ou une constitution psychophysique diamétralement opposée à la nôtre, pour que l'usage chez eux n'aît pas dès longtemps laissé tomber la plupart de ces vaines fioritures ; on ne comprend pas même comment elles ont pu prendre naissance dans une écriture dont on se sert seulement « en cas nécessaire », et que les rudimentaires habitants de cette planète désolée doivent avoir déjà suffisamment de peine à graver sur leurs rochers.

Tout bien considéré, je ne suis pas éloigné de voir, dans ces appendices inutiles auxquels la subconscience d'Hélène a recouru pour caractériser son graphisme ultramartien, un ressouvenir enfantin, une sorte de résidu des tout premiers exercices d'écriture qui consistent généralement chez nous à remplir des pages de jambages parallèles, légèrement inclinés et se reliant à angles aigus. La réapparition dans l'écriture d'Ultramars de cette forme graphique primitive, et en quelque sorte embryonnaire, serait un nouvel indice — analogue à celui que j'ai relevé à propos de l'emploi du mot *métiche* dans la langue martienne (*Des Indes*, p. 241) — de l'origine infantile de tout ce cycle.

4° Comme couronnement aux remarques précédentes, il convient d'observer le singulier choix de notions que nous offrent les idéogrammes ultramartiens. Que l'on parcoure leur vocabulaire (texte 44 à 47), on n'y trouvera que des substantifs, dont une vingtaine impliquent de profonds états affectifs (bonheur, désespoir, haine, etc.) ou les vicissitudes émouvantes de la vie humaine (départ, naissance, mariage, retour, etc.); et tous les autres des professions ou positions

sociales, dont la plupart paraissent directement empruntées à l'état de civilisation des Indiens d'Amérique ou de quelque tribu primitive (chercheur de sources, grand chef, porteur d'eau sacrée, etc.). Dans un sens, cela ne cadre pas mal avec la présupposition qu'Ultramars est un monde fort en arrière de notre culture européenne. Mais, d'autre part, comme les conditions générales de la vie y sont à peu près celles de notre globe — à en juger par les peintures d'Hélène (voir fig. 4 à 8) — et que les gens y ont un corps, des vêtements, des maisons, des bateaux et des meubles, qui ne diffèrent pas essentiellement des nôtres, il est assez surprenant que leur vocabulaire écrit, au rebours de ceux d'ici-bas, ne renferme aucun signe ayant trait aux choses usuelles et aux mille détails de l'existence quotidienne. Ou bien, serait-ce Ramié qui aurait fait exprès de ne nous révéler, de cette écriture, que des échantillons soigneusement expurgés de tout ce qui concerne les objets extérieurs et les banalités de la vie matérielle ?

On devine que je m'explique la chose autrement. Prise dans son ensemble, la série d'idées qui se déroule dans les hiéroglyphes ultramartiens me fait involontairement penser aux romans d'aventures en pays sauvage qui sont un des délassements favoris du jeune âge. Or, de ces ouvrages palpitants qui ont impressionné nos premiers lustres, ce ne sont naturellement pas les choses, les actions, ou les qualités terre à terre et communes, telles que froid, chaud, pierre, manger, boire ou dormir, qui piquent la fantaisie et restent gravées à tout jamais dans la mémoire enfantine ; mais les épisodes marquants de la vie, avec les rôles saillants et les personnages en quelque sorte classiques de cette littérature des Cooper et des Gustave Aymard, voilà ce qui laisse des traits indélébiles dans les tendres imaginations et alimente leurs rêveries. Aussi le triage de Ramié ne m'étonne-t-il pas : il était fait sans doute depuis longtemps dans la mémoire latente de M^lle Smith concernant ses lectures d'enfance. L'homme ne crée rien, et il se forge l'inconnu sur les images du connu. De même que la subconscience d'Hélène a tiré de ses quelques connaissances relatives à l'Extrême-Orient les paysages chaudement colorés du monde martien, de même, pour peindre en teintes sombres et rudes le monde plus fruste et grossier d'Ultramars, elle a recouru à ses souvenirs d'histoire barbare ou de récits de voyage dans les terres vierges du Nouveau-Monde. Toute cette singulière écriture hiéroglyphique, avec son curieux choix de mots, ne fait donc, selon moi, qu'apporter un nouvel argument à l'appui

de l'origine onirique et infantile du cycle astro-linguistique de Mlle Smith.

## IV. Uranien et Lunaire.

J'ignore à quelle époque la fantaisie subliminale de Mlle Smith conçut pour la première fois le projet de révélations uraniennes. Ce projet pourrait à la rigueur avoir été contemporain des débuts du martien, l'idée d'être en rapport avec une planète devant assez naturellement entraîner celle d'en visiter d'autres ; mais il est plus probable qu'il doit le jour aux mêmes suggestions qui ont suscité l'ultramartien. L'apparition du cycle d'Uranus est en effet postérieure, mais de peu, au plein épanouissement d'Ultramars, et il y a entre ces deux créations — qui se sont trouvées sur le chantier simultanément, quoique à des degrés d'incubation et d'avancement différents — un certain air d'opposition et de contraste donnant à penser qu'elles sont comme deux modes antithétiques de réalisation d'un même dessein, et comme une double réponse aux objections soulevées par le roman et l'idiome martiens.

Le peu de documents uraniens que je possède appartient à la phase de reprise des séances par Hélène (juin-août 1900), mais leur élaboration subconsciente remonte bien plus haut, car ils furent l'objet de plusieurs prédictions catégoriques au cours des semaines précédentes. Il est même fort possible que dès les derniers mois de 1899 il y ait eu déjà des ébauches de paysages ou d'écriture d'Uranus mêlées aux visions ultramartiennes spontanées qui assaillaient Hélène à son réveil, mais dont elle ne prit malheureusement pas note. Le globe d'aspect laiteux dans lequel lui apparaissaient alors des caractères inconnus — peut-être le souvenir de la boule de verre servant aux expériences de cristalloscopie — se retrouve en effet mentionné lors des premières visions nettes d'Uranus et semble lié aux révélations de cette planète plus étroitement qu'à celles d'Ultramars. — Je résume dans leur ordre chronologique, ainsi que cela a été fait pour les autres cycles, les manifestations diverses du monde uranien.

*14 mars 1900.* — Première prédiction positive d'un nouveau cycle planétaire : dans la même vision matinale où Léopold annonçait à Hélène la prochaine éclosion des hiéroglyphes ultramartiens (v. p. 160), il l'avertissait également qu'elle ne s'attarderait pas longtemps à ce monde inférieur et en verrait bientôt un autre plus avancé. — La même idée reparaît le *23 avril* dans le message de Ramié (texte 43).

*27 mai.* — Nouvelles prédictions très précises de Léopold (après la scène

d'écriture ultramartienne et de traduction décrite p. 168) au moyen de l'index tantôt gauche tantôt droit ; je les résume en mettant en italiques les épellations textuelles et spontanées pour les distinguer des réponses par oui et non aux questions des assistants : « Il y aura de l'écriture ultramartienne une fois encore, *et puis plus*. Il viendra alors des révélations d'un autre monde, *Uranus*, monde plus avancé, avec écriture et langue plus perfectionnées, tandis que l'ultramartien concerne une des petites planètes, entre Mars et Jupiter, dont Ramié ne sait pas le nom. C'est *Ramié et Astané* qui feront connaître ce qui se passe sur Uranus, *et peintures* en seront données également. *Dans la prochaine réunion, nouvelle langue d'Uranus*, parlée par Ramié se servant de la bouche de Mlle Smith. *Adieu.* » — Le nom d'Uranus, spontanément épelé par Léopold, n'est le résultat d'aucune suggestion connue, et j'ignore ce qui l'a poussé à choisir cette planète plutôt que Saturne ou toute autre.

*10 juin.* — Hélène m'écrit à cette date le récit suivant de ses deux premières visions uraniennes nettes :

« Voici deux fois, à une distance d'une dizaine de jours, que je vois Ramié le matin, quelques instants après mon réveil. — La première fois, je vis se former devant moi un globe immense, qui contenait dans sa profondeur Ramié tenant dans ses mains un instrument que je comparai à un harmonica, autant que je pus m'en rendre compte. De cet instrument partaient des fusées puissantes, formidables, mais de très courte durée. Dans ces fusées d'un rouge vif, éclatant, il me semblait voir des ombres et distinguer des maisons étroites et hautes, ou bien de hautes cheminées, je n'en sais trop rien ; tout passait et s'éteignait si vite qu'il m'était impossible de me rendre un compte exact de la chose. Deux jours plus tard, en vaquant à mes occupations, j'entendis à droite et assez près de moi une langue étrangère ne ressemblant en rien à celle de Mars, mais malheureusement je ne pus rien noter ; la chose m'avait surprise, elle passa et ne revint pas. — La seconde fois, avant-hier matin, je vis de nouveau le même globe, Ramié toujours dans la même position, jetant ses fusées dans l'espace devant lui, et, étrange contraste, tandis que le globe entier se teinte d'une lueur rosée, Ramié semble soutenu dans l'espace, et par le dos, d'une infinité de fils ou rubans blancs reliés à lui par derrière et dans l'immensité. C'est vraiment un spectacle curieux ; mais cette fois-ci je ne vis aucune ombre dans les fusées, et tout s'éteignit très subitement. »

*17 juin.* — Après la scène de traduction décrite plus haut (p. 170), Hélène semble se réveiller à demi. Elle se redresse un peu, s'accoude sur la table, regarde dans le vague devant elle, et, s'adressant à Ramié, décrit avec des accents d'admiration et de profond étonnement la vision qui surgit à ses yeux : — « Regardez, Ramié, ces trois soleils ! Oh ! que c'est beau !... C'est bien des maisons ; mais c'est très drôle : on dirait de longues cheminées, immenses, à base aussi grande que cette maison [où nous sommes]... ce sont des maisons reliées entre elles par des ponts qui descendent et remontent de l'autre côté... un pont-escalier qui descend et remonte, relié par dessous par d'autres ponts... il y a de la terre en bas des maisons, et des cheminées carrées s'élevant à dix mètres du sol, contre les maisons... voilà un, deux, trois hommes, à la tête presque rase, petits ; leurs mains sont drôlement faites, elles ont des doigts courts, très courts ; des oreilles minces, longues ; sur le crâne une touffe de cheveux, avec un anneau passé comme une broche... ils ont un costume cocasse : manches collantes qui moulent le bras ; autour du buste et du corps, un corsage de beaucoup d'ampleur tombant tout droit jusqu'aux genoux ; du genou à la cheville, tout le mollet est dans une gaîne étroite comme les manches ; les manches

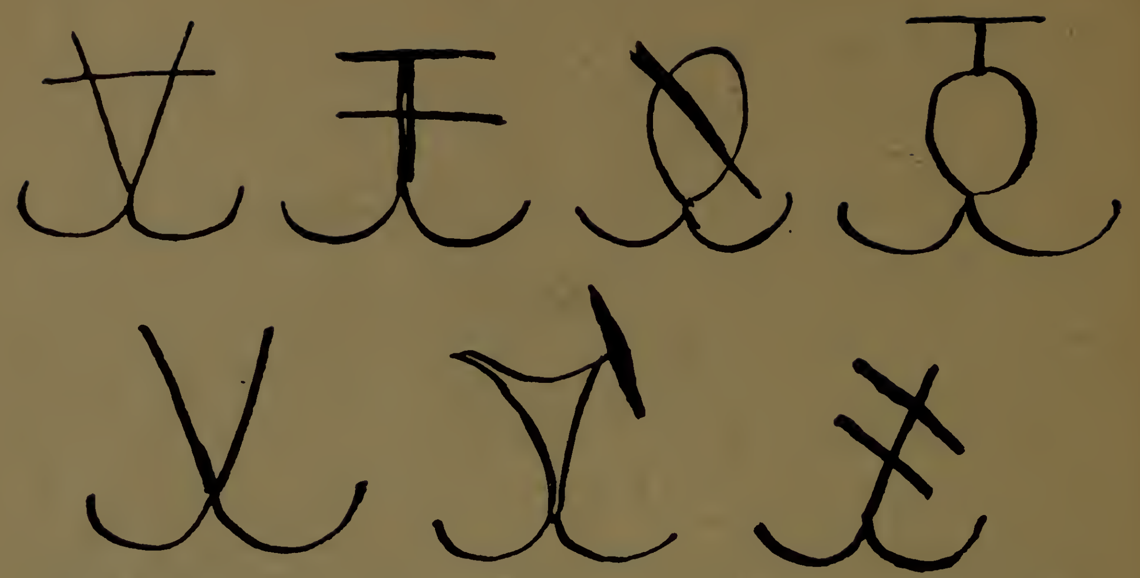


Fig. 15. — Caractères uraniens détachés, aperçus par Mlle Smith le 18 juillet 1900, et dessinés de mémoire le même jour. — Grandeur originale.

sont retenues à l'épaule par un agrément qui forme l'épaule. » — Ici, Hélène interrompt sa description, semble écouter une voix intérieure ou lointaine, puis murmure, pas très distinctement, les paroles inconnues suivantes (texte 48), entrecoupées de deux remarques en français et de quelques arrêts : « *pa lalato lito nalito bo...* je ne peux pas bien comprendre... *té zototi zolota matito yoto...* ah ! les grandes fusées de Ramié !... *mé linoti to toda pé fà mâ... nana tatazô ma oto dô...* » A ce moment elle se tait et paraît s'assoupir. A la demande si on aura aujourd'hui la traduction de ce langage, Léopold fait signe que non, par le doigt ; puis, comme les assistants veulent faire d'autres questions, il dicte *Assez.* Hélène est profondément endormie, mais ne tarde pas à se réveiller, amnésique sur les paroles inconnues que Ramié lui a fait prononcer.

*1er juillet.* — A cette séance Hélène n'était pas tout à fait remise d'un coup de froid pris quelques jours auparavant, et Léopold, qui s'en montra préoccupé, — au point de répondre tantôt par l'index gauche, tantôt par le pied, ou par des coups de poing sur la table, ou par le mouvement de toute la jambe, variant ainsi ses procédés « afin de ne pas la fatiguer » [!] — attribua à cette indisposition l'absence d'uranien ce jour-là. En revanche, il en annonça de prochaines manifestations très remarquables et exprima son regret que les assistants (qui allaient se disperser dès le lendemain pour les vacances) n'en pussent être témoins : « Dans une dizaine de jours, il y aura des visions d'Uranus et de l'écriture de ses habitants accompagnée de sa traduction martienne et française ; *je regrette que vous partiez, vous auriez assisté à cet épanouissement superbe, unique,* de l'écriture d'Uranus et de tout ce qui concerne cette planète. Hélène en fera même des peintures ; elle a déjà eu cette semaine, plusieurs jours de suite, le soir avant de se coucher, des visions uraniennes, mais *mal définies* parce qu'*elle était si peu bien.* Ce ne sera pas un Uranien qui écrira la première fois, mais Hélène qui verra de l'écriture et la copiera de sa main ; elle aura près d'elle *Ramié, Astané, Esenale* pour traduire en français, et un quatrième personnage, uranien, qui a un nom court que l'on saura plus tard »[1].

[1] Les italiques, dans ce résumé, marquent les dictées textuelles de Léopold, par épellation digitale, au milieu de ses réponses par oui et non aux questions des assistants.

Fig. 16.— Ecriture uranienne (texte 49) du 2 août 1900.— Grandeur originale.
Notation française:
afato matobifomo zatoma idoto
meta ato tadoto moti totizo
zotota tito omato zito lopo
lapeti ladopa alotopapeli

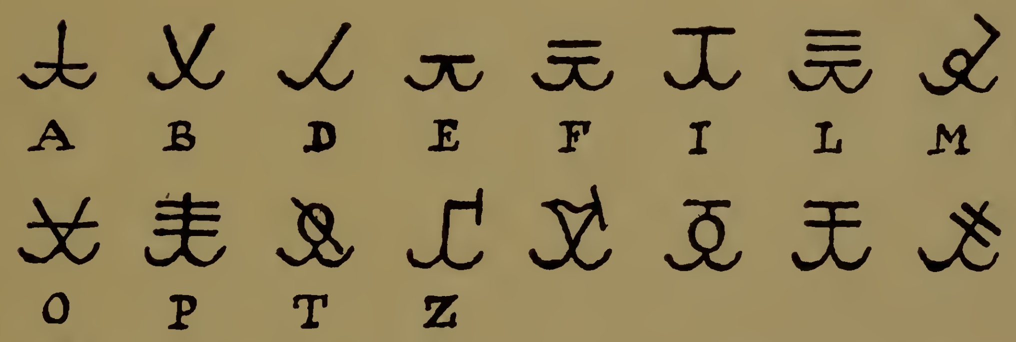



Fig. 17.— Alphabet uranien provisoire, tiré des deux figures précédentes.

*18 juillet.* — Ce jour-là, m'écrivit Hélène, « j'ai eu deux superbes visions de la planète Uranus, une à 5 $^{1}/_{2}$ h. du matin, l'autre à 5 $^{3}/_{4}$ h. Il y avait un quart d'heure environ que j'étais éveillée, très bien éveillée. Vous trouverez les peintures, les reproductions de ces visions à votre retour, de même que de très remarquables signes dont le souvenir m'est resté très net [1]. Quant au langage il est étrange, et malgré la quantité de mots entendus je n'ai pu malheureusement retenir que quelques bribes ; j'ai bien essayé de prendre mon crayon, d'écrire, mais c'était inutile, ma main était complètement prise et raidie. C'était superbe, merveilleux. »

*31 juillet.* — « Ramié, que j'ai entrevu ce matin avec Esenale, a tout l'air de m'annoncer une prochaine vision [d'Uranus]. »

*2 août.* — Au moment du réveil, à 6 $^{3}/_{4}$ h. du matin, écrivit Hélène à M. Lemaître et à moi, « j'ai entendu des paroles que voici : *afato matobi fomo zatomma idôto metta ato tadota moti tottizo zôtôta titô homato zito lopo lapedi lappoda alo to papéli.* Environ un quart d'heure après, il m'a pris un grand désir d'écrire, j'ai pris un crayon et j'ai tracé — mais sans les voir, car le papier était sans aucune ombre — des caractères étranges, une écriture originale [fig. 16]. » Hélène fut si enchantée de ce curieux texte graphique, qu'elle hésita à l'exposer aux hasards des postes étrangères. « M. R., m'écrivait-elle en me l'envoyant enfin quelques jours plus tard, M. R., qui est venu hier au soir nous faire visite, a été émerveillé

[1] Hélène m'envoya ces signes quelques jours après (fig. 15). Mais les peintures et reproductions qu'elle me promettait pour mon retour ne m'ont jamais été montrées, par suite de la phase américaniste où elle était déjà plongée quand je rentrai à Genève six semaines plus tard.

de cette nouveauté d'écriture. Nous l'avons examinée avec une grosse loupe et nous avons été ravis de sa parfaite régularité et originalité. Il me conseillait de ne pas risquer l'original... mais il perdrait énormément à être recopié, je n'ose presque pas m'en charger et mieux vaut que je le recommande à la Providence, puis à tous les bons esprits de l'espace, et que je vous l'envoie dans un pli chargé. » Lorsque je reçus ce précieux document, je n'eus d'autre peine à prendre pour le déchiffrer que de le rapprocher des paroles inconnues qu'Hélène avait entendues le même matin et qu'elle m'envoyait également. Il s'agit en d'autres termes, comme le lecteur peut facilement le vérifier en comparant le texte 49 à la figure 16, d'un seul et unique message automatique apparu à quelques instants de distance sous deux formes successives, auditive et graphomotrice, tout à fait concordantes (abstraction faite d'insignifiants écarts dans la façon dont Hélène avait orthographié sur le moment même les mots inconnus résonnant à ses oreilles).

— Qu'on me permette, à propos de la façon dont cet automatisme graphique s'est exécuté dans un accès d'hémisomnambulisme matinal, une remarque incidente qui serait également applicable à beaucoup d'autres messages médianimiques de M^lle Smith. Il résulte de la description qu'elle a elle-même donnée de cette scène (voir ci-dessus) qu'au moment de la venue des quatre lignes d'écriture uranienne, sa personnalité normale était atteinte d'anesthésie systématique visuelle pour les caractères que traçait sa main (caractères d'un crayon pourtant extrêmement net, et si noirs qu'il n'a point été besoin de les repasser à l'encre pour les reproduire dans la fig. 16). Elle ne les apercevait pas et le papier lui paraissait uniformément blanc. Ce dédoublement du sujet entre son moi ordinaire et son moi second, phénomène aujourd'hui si connu de par les observations empiriques sur l'hystérie et l'hypnotisme — et qui ne préjuge d'ailleurs rien sur la possibilité métempirique d'une synthèse sous-jacente recombinant ces deux consciences, en quelque sorte complémentaires l'une de l'autre, dans la totalité d'un Moi plus profond, dont l'unité dépasse et embrasse cette scission apparente — ce dédoublement, dis-je, est un des nombreux détails psychologiques que les spirites ne jugent pas digne d'être pris en considération, et pour cause ! Car comment concevoir qu'un Esprit indépendant — habitant authentique d'Uranus ou simple farceur de l'espace — qui emprunte au médium sa main et ses yeux pour écrire, lui laisse néanmoins l'usage complet de la vue à la seule réserve des traits qu'il trace sur le papier ? On comprendrait que le désincarné, devant nécessairement voir la feuille blanche où il écrit, se servît de l'appareil visuel du médium et rendît par conséquent ce dernier complètement aveugle pendant ce temps. Autrement, si l'on accorde aux Esprits la faculté de voir « fluidiquement » sans yeux, oucelle d'utiliser des yeux terrestres sans que le possesseur de ceux-ci s'en doute et s'en trouve gêné, il n'y a aucune raison pour que le médium qui prête sa main au désincarné n'aperçoive pas les traits à mesure qu'il les trace effectivement sur le papier. Dans le cas particulier, on concevrait qu'Hélène eût continué à voir comme d'habitude, ou bien n'eût plus rien vu du tout, surtout pas la feuille blanche, pendant que l'Uranien y écrivait par son intermédiaire. Mais que les caractères seuls lui aient échappé et que le papier lui ait paru « sans aucune ombre », c'est ce que je ne m'explique plus. Bref, une dissection des centres nerveux, ou des perceptions sensibles, aussi subtile et compliquée que celle dont les faits dits médianimiques nous offrent sans cesse l'étonnant spectacle, me laisse rêveur quand on prétend la mettre au compte des Esprits. Cette dissection est déjà suffisamment délicate à décrire

et à comprendre dans l'intérieur d'un même individu ; mais, ici du moins, sa réalité est un fait d'observation et s'impose par les innombrables expériences immédiates et quotidiennes que nous en avons, ne fût-ce que dans les vulgaires phénomènes de distraction ; à quoi bon alors outrer encore la difficulté et la rendre vraiment inextricable en multipliant, sans aucune preuve, le nombre des individus en jeu, et en attribuant de gaîté de cœur les phénomènes de dissociation psychologique à l'intervention capricieuse de désincarnés qui s'amusent à déposséder, partiellement et momentanément, un malheureux incarné de son propre mécanisme nerveux ? —

Pour en finir avec l'histoire du cycle uranien, sa floraison paraît avoir été arrêtée net par les distractions de la phase américaniste survenue sur ces entrefaites. Le 19 août, Hélène montra à M. Lemaître le portrait qu'elle avait fait d'un personnage d'Uranus à deux mentons et à longues oreilles, avec des « tuyaux » sous les pieds ; mais elle ajouta n'avoir rien revu de cette planète depuis déjà plusieurs jours, et les peintures qu'elle en avait entreprises se trouvèrent dès lors interrompues pour des mois. Ce n'est qu'au printemps 1901 que ce cycle s'est de nouveau manifesté et a contribué à alimenter le dossier réservé. D'après les quelques renseignements recueillis par M. Lemaître, Léopold prévint Hélène le 14 mars qu'elle allait avoir de nouveau des caractères uraniens ; mais c'est seulement un mois plus tard (15 avril) qu'ils jaillirent sous forme de dix lignes d'écriture qu'Hélène traça de sa main droite cataleptisée — en dessinant d'abord les festons, puis ajoutant le reste des traits à chaque pointe — tandis que sa main gauche plus normale écrivait les mêmes mots en lettres françaises, ce qui lui permettrait de faire facilement l'alphabet uranien. Nous n'en savons pas davantage.

Il résulte de tout ce qui précède que la langue d'Uranus, sous ses divers aspects, a suivi, à la durée près, le même ordre et les mêmes phases d'apparition que celles de Mars et d'Ultramars. Annoncée à diverses reprises au cours de son élaboration subliminale (dès mars 1900), elle a jailli sous la forme d'idiome entendu (premiers jours de juin), puis parlé (17 juin), un mois avant de se traduire par l'écriture, et celle-ci à son tour s'est d'abord manifestée en caractères visuels isolés (18 juillet) pour n'atteindre à l'automatisme graphomoteur que quinze jours plus tard (2 août).

J'ai dit que les créations uraniennes paraissaient constituer une sorte d'antithése à celles d''Ultramars, une manière différente et opposée de réaliser un dessein d'ailleurs identique, celui d'inventer un monde extra-terrestre qui ne fût plus une copie du nôtre, comme je l'avais reproché au roman martien. Cela ressort déjà des messages de Léopold annonçant à Hélène, plusieurs semaines d'avance, les révélations d'un astre supérieur au nôtre autant qu'Ultramars lui était inférieur ; on devine ici le phénomène de contraste logique et psychologique en vertu duquel la tentative, d'échapper à notre monde réel en en imaginant un plus grossier, devait susciter l'essai inverse, d'en créer un plus perfectionné. Nous sommes si mal ren-

seignés sur le contenu des visions uraniennes qu'il est difficile de dire jusqu'où cette influence de réaction en a pénétré les détails ; on remarquera cependant que les maisons étroites et hautes, flanquées latéralement d'immenses cheminées, et reliées entre elles par des ponts (v. p. 183), sont bien le contraire des maisonnettes basses, et toutes isolées les unes des autres, qu'on voit sur Ultramars (fig. 5 et 6, p. 158-159). La même tendance de contraste en quelque sorte complémentaire éclate dans la langue ; au rebours des mots ultramartiens, qui n'ont jamais moins de trois lettres ni plus de cinq et qui finissent régulièrement sur une consonne, les mots d'Uranus varient énormément en longueur (nous en avons de 2 et de 11 lettres), se terminent sans exception par une voyelle, et paraissent résulter d'une agglutination de groupes bilittéraux à consonne initiale, ce qui différencie fortement l'uranien tant du français que du martien, où la structure des syllabes est beaucoup plus variée.

Une statistique détaillée des lettres, forcément limitée aux quarante mots dont nous disposons, n'offre pas une grande valeur ; je dirai cependant que les sons moyens *a* et *o* (presque toujours brefs), pris ensemble, forment plus des trois quarts (77, 2 %) de la totalité des voyelles, le reste (22, 8 %) étant constitué par les sons élevés *é* et *i* ; c'est presque exactement l'inverse du rôle de ces deux catégories de sons en martien (18,2 et 73,3), où il y avait en outre des sons sourds (*u*, *e* muet, etc.) qui font totalement défaut à l'uranien. — Pour ce qui est des consonnes, la moitié d'entre elles sont de nouveau des explosives sourdes, à savoir une énorme quantité de *t* (quatre fois plus fréquent en uranien qu'en ultramartien) et quelques *p*, mais pas de *k* ; presque toujours situés dans l'intérieur des mots, et jamais à la fin, ces sons y frappent beaucoup moins l'oreille que dans la langue d'Ultramars ; et somme toute l'uranien, grâce à la proportion notable des *l*, au manque total d'*r* et de gutturales, et à la prédominance des voyelles brèves, avait dans la bouche d'Hélène (la seule fois que nous l'ayons entendu, 17 juin) quelque chose de doux, de rapide et de léger qui le différencie profondément des langues précédentes.

Quant à l'écriture d'Uranus, quoique nous n'en ayons que quatre lignes, ce court spécimen me paraît déjà suffisant, non pas pour faire pendre Ramié à qui je ne veux que du bien, mais pour prouver du moins combien sont exigües au fond les ressources dont dispose l'imagination enfantine qui se livre à ces jeux astro-linguistiques. Dans son désir de créer un nouveau graphisme extra-terrestre — très perfectionné, selon les prédictions de Léopold — nécessairement aussi différent que possible des hiéroglyphes ultramartiens qu'elle venait d'inventer, la subconscience d'Hélène a élaboré une jolie petite écriture, presque aussi fine et régulière que ces hiéroglyphes étaient gigantesques et dégingandés. Malheureusement, en abandonnant le système idéographique, elle s'est trouvée revenir

fatalement à une notation phonétique, calquée en somme sur celle du martien et par conséquent du français. Sans doute, elle a cherché à s'écarter de ces langues par l'aspect extérieur, et pour cela elle parait s'être inspirée, en en prenant simplement le contre-pied, de ce que la lecture de *Des Indes* lui avait appris ou rappelé sur l'écriture sanscrite authentique : dans celle-ci, toutes les lettres s'attachent à une ligne *droite* située *au-dessus* d'elles, et dans l'uranien, chose curieuse, elles jaillissent d'une ligne *festonnée* située *au-dessous*. A coup sûr, cela diffère beaucoup, pour l'œil, tant du martien, dont tous les caractères restent détachés les uns des autres, que du français où il n'y a pas de ligne fondamentale reliant les lettres et les mots. Mais sous cette originalité d'aspect l'alphabet uranien, tel du moins qu'il se dégage, encore incomplet, de l'unique texte 49 (v. fig. 17), présente le même trait qui éclatait déjà dans l'alphabet martien, de répondre lettre pour lettre à notre alphabet français, sans introduction d'aucun signe ayant une valeur de prononciation étrangère à notre langue ou non représentable par un de nos caractères ordinaires. Bref, le système phonétique et alphabétique d'Uranus, à en juger par le peu que nous en possédons, n'est comme celui de Mars qu'une servile imitation du nôtre, et l'uranien diffère moins du français que ce dernier de toutes les langues terrestres, anglais, allemand, italien, espagnol, qui l'avoisinent. A moins donc que la grammaire et le vocabulaire d'Uranus — si on vient jamais à les connaître — ne nous réservent des surprises tout à fait inattendues, ce dont je me permets de douter, nous constatons une fois de plus que les formes structurales de la langue maternelle d'Hélène opposent une barrière infranchissable à ses créations linguistiques subliminales.

Du cycle lunaire, avec sa langue et son écriture propres, je n'aurais rien à dire du tout — ne connaissant que le fait brut de sa récente éclosion, grâce à l'obligeance de M. Marchot (v. plus haut p. 115) — n'étaient deux points de détail sur lesquels je me permets d'attirer l'attention de ceux qui seront chargés d'étudier et de publier le dossier réservé où se trouvent ces révélations sur notre satellite. Le premier point, c'est que l'idiome lunaire est sans doute la nouvelle (quatrième) langue extra-terrestre dont M^lle Smith attendait déjà la prochaine apparition dès le milieu de mai 1901 (selon un renseignement de M. Lemaître) sous la désignation provisoire d'ultra-uranien. Le second point, plus long à exposer, c'est que je

crois pouvoir d'ores et déjà indiquer avec une quasi certitude où réside le premier germe, la suggestion initiale, de ce nouveau cycle astronomique, à savoir dans un article de *La Paix Universelle*, journal spirite que Mlle Smith et sa mère reçoivent et lisent régulièrement. (Numéro de juillet 1900, p. 498 et suiv.)

En effet, tant que nous avons été en relation avec ces dames, nous avons pu avoir du martien, de l'ultramartien, de l'uranien, mais jamais de « lunaire » (ce qui à première vue eût pourtant été le plus naturel) parce qu'Hélène — de par son instruction générale ou les conversations astronomiques avec les assistants à la fin des séances — était trop pénétrée de l'idée que notre satellite est un astre refroidi, sans atmosphère appréciable, et donc inhabité. Mais il devait suffire, pour opérer la suggestion contraire, d'une lecture où Mlle Smith verrait affirmée avec autorité la possibilité (et même la réalité) d'une humanité lunaire ; surtout si cette affirmation se rencontrait dans un contexte de nature à piquer son attention subliminale et à y faciliter l'introduction de ces aperçus nouveaux et intéressants. Or ces conditions se trouvent excellemment remplies dans le susdit article, où, après un paragraphe sur la fameuse histoire de Crookes et Katie King, surgissent brusquement quelques lignes à l'adresse de « miss Smith, le remarquable médium » et de son alphabet martien. Il est presque impossible qu'à la rencontre inattendue de cette flatteuse allusion les couches subliminales linguistico-astronomiques d'Hélène n'aient pas été plus ou moins fortement réveillées et amenées à fleur de conscience, toutes prêtes à absorber comme une féconde suggestion le passage suivant, qui se lit quinze lignes plus bas, dans la même colonne [1] :

« C'est encore grâce à des documents brahmaniques, que j'ai pu voir des alphabets lunaires (alphabets des habitants de la Lune), planète qui, contrairement aux dires de nos bons savants, est parfaitement habitée... mais *du côté qui n'est jamais tourné vers la Terre*. On sait que la lune ne nous montre invariablement *qu'un côté de sa sphéricité*, aussi ne peut-on faire d'observations astronomiques que de ce côté, tandis que l'autre qui échappe à l'œil humain peut être vu et examiné par *l'œil psychique des Yoguis...* »

J'ai reproduit textuellement ce passage où les italiques sont de l'auteur lui-même, M. Erny ; j'ajoute, afin de prévenir toute méprise chez mes lecteurs peu au courant de la presse spirite, que cet auteur (dont j'ai déjà parlé p. 140) n'est point un mauvais plaisant, comme ils pourraient être tentés de le croire. Ou, s'il l'est et qu'il

[1] La *Paix Universelle*. Lyon, juillet 1900, p. 499, 1re colonne.

rie sous cape de la crédulité humaine — ce qui est après tout fort possible — il passe du moins pour parler très sérieusement et jouit d'une autorité incontestée... dans les sphères où pénètre *La Paix Universelle*. Cela étant, il est clair qu'à la lecture de cet article l'imagination subliminale de Mlle Smith a dû se sentir piquée au jeu, et pressée de montrer que la lucidité du « remarquable médium » genevois n'avait rien à envier à « l'œil psychique des Yoguis »; aucun risque d'ailleurs de se trouver en contradiction avec les révélations de ces derniers, puisque, comme l'indique le pluriel employé par M. Erny, il y a place pour beaucoup d'*alphabets* différents sur la moitié de la lune qui tourne le dos aux astronomes non-psychiques d'ici-bas. Au contraire M. Erny parlait au singulier de l'*alphabet* des habitants de Mercure (qu'il a également vu chez les Brahmes, à qui les yoguis l'ont rapporté de leurs escapades astrales sur cette planète), et c'est peut-être pour cela que la subconscience de Mlle Smith ne s'est pas souciée de le découvrir à nouveau de son côté ; à moins qu'elle ne nous réserve encore cette surprise pour plus tard, et ait seulement commencé par la Lune pour le plaisir de faire pièce à « nos bons savants », qui lui avaient sottement laissé croire que notre satellite était désert sur ses deux faces !

Je remarque en terminant que si l'article précité de la *Paix Universelle* de juillet 1900 est bien, comme je le suppose, la chiquenaude qui a servi de suggestion initiale au cycle lunaire, éclos dans l'été 1901, la durée d'incubation totale de celui-ci serait en gros d'une année, c'est-à-dire intermédiaire entre celles de l'écriture martienne et des hiéroglyphes ultramartiens. Il semble que, sans présenter de constance proprement dite, toutes ces préparations subliminales de cycles et alphabets extra-terrestres s'expriment, en chiffres ronds, par des valeurs du même ordre.

## V. Considérations générales.

J'avais annoncé que je présenterais quelques réflexions d'ensemble sur toute la production astro-linguistique de Mlle Smith; mais ce chapitre s'est déjà tellement allongé que j'en suis las; je me bornerai à quelques points saillants. — Je viens de rappeler que les durées d'incubation de ces diverses langues et écritures sont toutes du même ordre, variant de quelques mois à un an et demi. La seule exception, l'intervalle de deux à quatre semaines seulement qui a séparé mes objections à Hélène sur son martien (6 et 16 octo-

bre 1898) du premier message d'Ultramars (2 novembre), n'est probablement qu'apparente ; car il est très vraisemblable que le germe initial de ce nouveau rêve remonte en réalité à ma discussion avec Léopold sur ce même sujet, le 13 février précédent (voir *Des Indes*, chap. VII), ce qui porterait à plus de huit mois le vrai temps de gestation d'Ultramars. — Un autre point commun de ces quatre cycles planétaires, c'est qu'on peut toujours retrouver avec plus ou moins de certitude et de précision, dans les circonstances extérieures, l'incident suggestif qui leur a servi d'origine. — Enfin, les trois langues dont nous connaissons l'évolution (martien, ultramartien et uranien) ont suivi le même ordre de développement psychologique et passé par les mêmes phases. Elles commencent par des paroles inconnues qu'Hélène entend, puis répète; plus tard elle voit apparaître des caractères étranges ; et enfin, après un nouveau laps de temps, ils jaillissent de sa main dans un accès d'écriture automatique. On retrouve ainsi, dans l'élaboration, ou du moins l'apparition, de chacun de ces idiomes subliminaux le même ordre psychologique qui préside chez l'enfant à l'acquisition des diverses modalités du langage : l'arc nerveux phonique (auditivo-moteur) précède chronologiquement l'arc graphique (visuo-scripteur).

Quant à leur contenu, ces trois langues extra-terrestres ne sont en somme qu'un extrait incomplet du français, dont elles reproduisent le système vocalique et consonnantique sans y rien introduire de nouveau. Il semble pourtant qu'Hélène, en entendant son père parler hongrois ou italien, et en prenant elle-même des leçons d'anglais et surtout d'allemand, aurait dû absorber quelques sons étrangers au français et enrichir ainsi, sur certains points, le trésor phonétique si limité de sa langue maternelle. Mais des modes nouveaux de prononciation (tels que le *th* anglais, le *ch* allemand, etc.) sont choses trop insipides et dénuées d'intérêt pour captiver spontanément l'attention. Il faut, pour arriver à les posséder tout à fait, solidement incrustés dans les centres verbaux, des efforts volontaires et des exercices répétés auxquels M^lle^ Smith ne paraît pas s'être jamais astreinte. On comprend donc que ces phonèmes étrangers, différents de ceux du seul idiome qu'elle ait parlé depuis toute petite, et qui ne présentent par eux-mêmes ni charme, ni attrait, n'aient pas pénétré en elle jusqu'aux couches profondes où s'élaborent les produits automatiques. En d'autres termes, si la personnalité normale et adulte de M^lle^ Smith est plus ou moins capable de sons articulés autres que ceux du français, mais tardivement appris,

elle n'en a pas la disposition lorsqu'elle retombe dans l'état hypnoïde enfantin où elle s'amuse à fabriquer des idiomes extra-terrestres.

C'est le lieu de rappeler pour finir, en place d'exemples plus compliqués, la jolie observation de Myers qui composa une fois en rêve un vers grec, auquel, à son réveil, il ne trouva d'abord aucun sens ; mais tout à coup le souvenir lui revint d'un âge lointain, où, jeune écolier, il employait à faux une certaine préposition grecque, qui justement figurait dans ce vers et le rendait parfaitement intelligible dès qu'on la prenait dans l'acception erronée que Myers lui avait prêtée jadis [1]. Cela prouve qu'un savant helléniste peut retomber momentanément en songe à l'état, ou à l'âge depuis longtemps dépassé, de novice ignorant, et y commettre des bévues dont sa personnalité normale actuelle serait incapable. Fixez et prolongez cet état de rêverie et de régression infantile, supposez qu'au lieu d'un seul vers, le sujet s'amuse à y fabriquer toute une langue au moyen des ressources linguistiques dont il disposait à cette époque reculée de son existence, — et vous aurez le cas de M[lle] Smith. Et que l'on n'objecte pas l'abîme qu'il y a entre un rêve nocturne de quelques instants et une vie somnambulique se répétant et se poursuivant au cours de longues années; car la psychopathologie ne serait guère embarrassée de le combler, avec toutes les observations dont elle dispose actuellement.

---

## CHAPITRE IV

### Le Cycle oriental.

A en juger par la façon dont il a été accueilli dans la presse et les milieux à tendances occultes, le rêve oriental de M[lle] Smith serait la perle de grand prix de toute sa médiumité au point de vue théosophique, comme fournissant une confirmation expérimentale éclatante de la doctrine des existences terrestres successives — de même que les signatures des autorités de Chessenaz et l'incident du carrieur (dont je parlerai plus loin) en constitueraient les plus précieux joyaux au point de vue proprement spirite, comme apportant des preuves indéniables de l'identité des prétendus communicateurs désincarnés. — Il convient donc de nous arrêter un peu sur ce cycle, bien que je n'aie pas à en raconter grand chose de nouveau.

---

[1] Proced. S. P. R., vol. XV, p, 404 (octobre 1900).

Résumé sous une forme quasi syllogistique, le raisonnement très simple et assurément très spécieux des réincarnationistes, au sujet du cycle hindou, reviendrait à ceci :

Dans un de ses somnambulismes, Mlle Smith, se donnant pour une princesse hindoue du commencement du XVme siècle, parle une langue étrangère qui s'est trouvée être du sanscrit, et a fourni des renseignements précis (noms, date, descriptions, etc.) dont on a également reconnu l'exactitude dans des ouvrages historiques sur l'Inde. — Or, Mlle Smith, simple employée de commerce sans culture, n'a pu acquérir dans sa vie actuelle aucune notion de la langue sanscrite ni de ces points d'histoire fort peu connus. — Donc ce sont bien ses souvenirs d'une existence antérieure en tant que princesse hindoue qui lui reviennent en trance, et voilà par conséquent enfin une preuve expérimentale irréfragable, décisive, évidente, de la pluralité des existences successives et de la doctrine des réincarnations.

Si je m'étais borné, dans *Des Indes*, à traiter le cycle hindou en dix ou douze lignes, — les lignes, bien entendu, du raisonnement ci-dessus ou de quelque autre analogue et concluant de même, — je serais à l'heure qu'il est une des autorités du spirito-occultisme, et l'on aurait déjà joint mon nom au fameux cliché « des hommes comme Mapes, Hare, Crookes, Aksakof et Cie » qui se promène presque sans variantes au travers de tous les livres et articles de ce monde-là, comme un écrasant coup de massue scientifique asséné sur la tête des mécréants. Mais ayant, pour ma déveine, consacré soixante pages (*Des Indes*, p. 257-322) à exposer et analyser avec tout le soin dont j'étais capable les automatismes orientaux d'Hélène, je ne suis plus (comme l'a si bien vu M. Erny) qu'un ignorant qui « ne sait pas le premier mot de ces questions », qui « conclut immédiatement et sans preuve » et que son « anesthésie systématique pour tout ce qui a trait aux preuves en faveur du spiritisme » a empêché de « peser à leur juste valeur » le sanscrit et les souvenirs hindous de Mlle Smith. Ces derniers reproches sont de M. Delanne [1], l'honorable directeur de la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, que je soupçonne un peu d'avoir un faible pour la figure de rhétorique qu'on appelle l'antiphrase ; car je m'imagine que s'il me blâme tout haut de n'avoir pas « pesé à leur juste valeur » ces mirifiques productions, c'est peut-être qu'il pense tout bas que je ne les ai déjà, hélas, que trop bien pesées à leur juste valeur. Quoi qu'il en soit, et en attendant que M. Delanne veuille bien nous dire le sens qu'il donne à cette expression, je la prendrai dans son acception vulgaire et m'efforcerai derechef, dans ce chapitre, de peser à leur plus juste valeur tant le roman hindou d'Hélène, que le raisonnement ci-dessus, dont se sont tacitement inspirés tous les verdicts du camp spirite.

## I. Faits inédits.

Le cycle oriental ne paraît pas avoir donné lieu à aucune manifestation notable pendant ces deux dernières années. Au cours ou à la fin des rares séances d'Hélène auxquelles j'ai encore assisté, j'ai bien vu parfois se reproduire pour quelques instants l'attitude et la

---

[1] G. Delanne. *Les Adversaires du Spiritisme.* Revue scientifique et morale du spiritisme, tome V, p. 455 (février 1900).

physionomie caractéristiques de Simandini, accompagnées d'une ou deux syllabes à résonnance sanscritoïde ou de paroles murmurées indistinctement ; mais jamais la trance hindoue ne s'est établie franchement, et ces velléités d'apparition m'ont semblé n'être que des lambeaux détachés ou de fugitives réminiscences des rêves antérieurs, venant se mêler aux somnambulismes actuels dans les phases de transition ou de demi-réveil, plutôt que l'indice de scènes prêtes à surgir, nettes et bien frappées, comme celles du roman oriental des années précédentes. Je ne sache pas non plus que, ni dans les nombreuses séances de la période américaniste, ni dans ses hémi-somnambulismes spontanés, Mlle Smith ait eu de nouvelles visions ou incarnations arabes et hindoues. Il semble en d'autres termes que ce cycle soit une affaire terminée, et que tout le fonds de souvenirs et de connaissances asiatiques, en réserve chez Hélène, se soit épuisé dans la magnifique efflorescence dont j'ai donné une pâle esquisse au chapitre VIII de *Des Indes* [1]. — Les seuls incidents encore inédits, qui me paraissent avoir quelque importance, sont les trois suivants, dont le premier, déjà ancien, n'avait pas trouvé place dans *Des Indes*, tant à cause de sa longueur que parce qu'il ne renfermait point de textes sanscrits et n'ajoutait aucun trait nouveau aux données des séances ; je le publie ici comme une peinture, qui ne manque pas d'intérêt, du changement de patrie de la princesse arabo-hindoue.

1. Il s'agit d'une vision éveillée, que Mlle Smith eut en plein air, pendant un petit séjour d'été à la montagne où elle avait été invitée par une dame spirite de ses amies. Elle conserva de sa vision un souvenir assez net pour en rédiger ensuite le récit suivant, qu'à son retour à Genève elle remit à M. Lemaître. Afin de faciliter au lecteur l'intelligence de cette série de tableaux, sans rien changer au texte même d'Hélène j'y introduis entre crochets quelques indications relatives au sens des diverses scènes, tel qu'il résulte avec évidence de leur comparaison avec tous les autres automatismes orientaux de Mlle Smith.

« *16 juillet 1897*. — Je suis sur le Salève. Etendue sur l'herbe, je con-

[1] Depuis que ceci a été écrit, j'ai su par M. le prof. Marchot (voir plus haut, p. 115) que Mlle Smith s'est mise, au cours de ces derniers mois, à écrire chez elle beaucoup de sanscrit dans des états d'hémisomnambulisme où elle entre d'elle-même. Si ces textes, dont M. Marchot n'a pu obtenir communication, sont jamais publiés, il sera intéressant de voir s'ils ne font que ressasser les fragments déjà recueillis de 1895 à 1898, ou s'ils renferment du nouveau qui fournira peut-être quelques indices plus précis sur l'origine probable du sanscrit d'Hélène.

temple le superbe panorama qui m'environne. J'aspire à pleins poumons cet air pur et si léger ; il me semble que mon esprit, reposé des tracas de la ville, revit d'une autre vie. Le ciel est pur, d'un bleu superbe, et mes yeux ont peine à s'en détacher. Je veux abaisser mes regards vers la terre, mais je ne le puis, mes paupières refusant tout mouvement. Je vois alors, dans cette immensité du ciel, se dérouler plusieurs tableaux superbes et surtout pleins de vie.

« [1. En Arabie.] — Dans le premier tableau, je vois un désert. Quelques arbres, quelques buissons réunis, abritent de leur ombre un chameau. Il doit y avoir un peu d'eau à cet endroit, car la tête baissée, immobile, du chameau donne tout à fait à supposer qu'il doit boire. Je vois quelque chose qui remue derrière ces buissons, et qui finalement se montre, et cette chose n'est autre qu'un homme [le cheik, père de Simandini] déjà âgé et tout habillé de blanc. Il porte le costume arabe. Il monte sur le chameau qui se met en marche, et arrive quelques instants après dans un campement, — que je n'avais pas observé jusqu'alors, — où s'agitent une trentaine d'hommes au moins, tous au teint basané et vêtus de blanc également. Il y a là une dizaine de tentes, et passablement de chameaux. L'homme âgé, dont je distingue maintenant très bien les traits, s'arrête devant une tente un peu isolée des autres [tente du cheik] ; sa monture se baisse pour lui donner, je pense, la facilité de descendre, et une fois cette opération terminée l'Arabe entre dans la tente où repose, étendue sur des coussins, une jeune personne [Simandini] vêtue d'une robe bleu foncé. Son costume est très simple ; il se compose d'une jupe très courte, arrivant à vingt centimètres environ au-dessus de la cheville. Le corsage, passablement ouvert et dépourvu de manches, est très ample et, si je ne me trompe, doit faire corps avec la jupe quoique légèrement serré à la taille. Les cheveux ondulés et noirs sont retenus près de la nuque par un agrément d'or garni de pierreries ; ses bras, dans le haut, ainsi que ses chevilles, sont garnis d'anneaux d'or. L'Arabe s'assied près d'elle et lui parle, mais je ne puis saisir les paroles, car la voix, très voilée, m'arrive indistinctement. La jeune fille se lève alors, rassemble divers objets placés près d'elle et sort de la tente.

« [2. Départ pour le port d'embarquement.] — Il s'est fait un grand mouvement parmi tout ce monde. Je vois qu'une partie des tentes a été enlevée, roulée et chargée sur les chameaux ; toutes ces choses se firent en un clin d'œil, et en moins de temps que je ne mets à l'écrire le campement avait disparu. La jeune fille, tenant dans ses bras un petit singe [Mitidja], s'assied sur un des chameaux baissés. Elle s'est enveloppée d'un grand carré d'étoffe qui la cache entièrement. Plusieurs des hommes montés comme elle l'entourent ; d'autres suivent à pied, et la caravane se met en marche. Pendant quelques minutes je la perdis de vue, mais lorsque de nouveau je la revis, la scène avait changé... : tout ce monde était au bord d'une grande étendue d'eau, dont je ne voyais ni le commencement ni la fin. Sur une colline, dont la pente était très légère, se dessinait une petite ville dont toutes les maisons étaient blanches et basses. Nos personnages examinaient avec beaucoup d'attention une sorte de bateau-barque, n'ayant aucune ressemblance avec ceux qui sillonnent notre lac. Formant tout à fait l'arc et peint en jaune, il semblait un immense croissant s'enfonçant dans l'eau.

« [3. En mer.] — Cette scène insensiblement s'effaça, puis de nouveau je la revis. La majorité des personnages avait disparu. Sur le bateau je pus distinguer quatre des personnages faisant partie de la caravane. Ils étaient assis, et ce groupe comprenait : la jeune femme [Simandini], le premier

Arabe entrevu au commencement de ce récit [son père, le cheik], et deux hommes plus jeunes et moins amplement vêtus que le premier [le fidèle esclave Adèl, et un autre indéterminé]. En face d'eux, assis également, est un personnage [Sivrouka] très brun de visage, avec d'abondants cheveux noirs bouclés, sur lesquels reposait un bonnet richement brodé. Son costume très différent de celui de ses compagnons était composé de pantalons rouges, mais ces derniers étaient si amples qu'on aurait dit un jupon. Sur une chemisette bouffante blanche et brodée d'or, était posée une petite casaque courte, rouge également et toute brodée de perles. Des manches très collantes à l'épaule, mais dérisoirement amples et ouvertes dans le bas, une ceinture noire brodée d'or, à laquelle pendait un étrange petit sabre recourbé, terminaient ce costume très original, mais ne manquant cependant pas de cachet. Il paraissait très absorbé, et j'ajouterai même triste. A l'arrière du bateau, des hommes noirs presque nus, bougeaient, remuaient et criaient à qui mieux mieux.

« [4. Arrivée aux Indes.] — De nouveau tout s'obscurcit pour moi, puis quelques minutes après, je revis de nouveau la barque entourée d'une quantité de petits bateaux plats, et tous montés par des hommes noirs et presque nus. Une ville était là, tout près, avec des maisons plutôt basses, quelques-unes peintes de couleurs vives et d'un style tout à fait oriental. Une, surtout, dominant les autres, attira mon attention. A une faible distance de la mer, dont elle n'était séparée que par des jardins magnifiques, on y aboutissait par une large allée entièrement recouverte de tapis ; de chaque côté se trouvait une lignée d'hommes noirs, qui devaient être des serviteurs à en juger par leur attitude. Chacun avait placé à terre, devant lui, un quelque chose, consistant en fruits superbes, broderies, tapis, breloques, etc., etc..., on aurait dit un marché. La végétation de ce jardin était de toute beauté ; les fleurs y abondaient et de nombreuses fontaines de pierres rosées de différents tons venaient ajouter encore au goût parfait de ce paradis terrestre.

« [5. Réception nuptiale.] — Captivée par toutes ces merveilles, je ne vis pas descendre de la barque la jeune fille [Simandini], qui s'avançait maintenant suivie de ses compagnons, au milieu de l'allée. Les deux rangées de nègres s'inclinaient sur son passage, tous étaient à genoux, lui offrant ce qu'ils avaient déposé devant eux. Elle marchait lentement, gracieuse et légère, ne touchant à rien, mais souriant à tous. Elle arriva enfin au seuil de la maison. Le personnage aux cheveux noirs et bouclés [Sivrouka] vint lui prendre la main et la conduisit dans une salle aux décorations superbes. Ils y circulent seuls ; au fond de la salle se trouve un escalier de pierre blanche conduisant, je pense, à l'étage supérieur. Lui s'y engage le premier et, tenant la jeune fille par la main, la prie de le suivre. J'entends sa voix, il lui parle dans une langue étrangère avec beaucoup de douceur ; j'ai même répété les paroles entendues, mais malheureusement nous n'avions ni papier, ni crayon pour les inscrire, et quelques instants plus tard je ne m'en suis plus souvenue. Cette langue, cette voix, je l'ai déjà entendue, elle ne m'est point inconnue, et lorsque je vis la jeune fille lui résister, ne point vouloir le suivre, lorsque je la vis s'affaisser sur les premières marches en sanglotant, je fus saisie d'une tristesse profonde, avec laquelle je n'ai pu lutter tout le reste du jour.

« Depuis cet instant tout a disparu, et malgré mon ardent désir de voir encore, je n'ai plus rien pu distinguer. J'étais loin d'être endormie ; j'étais au contraire très éveillée, et si j'insiste sur ce point, c'est que je ne puis absolument pas placer cette vision dans le domaine des rêves ordinaires. —

J'avais près de moi, assise aussi sur l'herbe, une dame, comme moi en séjour à la montagne, et à qui je faisais part de toutes ces choses à mesure qu'elles se montraient à mes yeux. L'heure du départ étant arrivée, nous redescendîmes le plateau sur lequel nous venions de nous reposer et de passer un si agréable moment ; et, tout en nous acheminant, je faisais admirer à ma compagne le magnifique panorama qui nous entourait. Parlant avec volubilité et feu, je me suis exprimée, pendant dix ou quinze minutes, dans une langue étrangère, croyant parler en français. Ma compagne me laissait tout dire sans m'interrompre, voulant voir jusqu'où la chose irait. Grande a été ma surprise lorsqu'elle me l'avoua dans la suite, et plus grand encore mon étonnement à la pensée que je ne m'en suis nullement aperçue. Le reste de la journée n'a été noté par aucun nouvel incident. — La veille, en dormant, j'avais à ce qu'il paraît, et d'après ce que me raconte la compagne couchant dans la même chambre que moi, parlé tout haut la même langue que celle entendue sur la montagne. »

Ce défilé spontané de tableaux visuels, que brusquement interrompt l'entrée émotionnelle de Simandini dans les appartements nuptiaux de son royal époux, nous révèle une fois de plus l'existence, sous le niveau ordinaire de la conscience d'Hélène, d'une palpitante histoire sans cesse prête à surgir dès que les circonstances le permettent. Dans le cas particulier, le milieu ambiant réalisait les conditions qui ont été souvent notées comme favorisant, chez certains sensitifs, l'éclosion d'intuitions automatiques : d'une part, un état momentané de plénitude de vie et de saine intoxication psychophysique touchant à l'extase, du à l'atmosphère enivrante des hauteurs et au merveilleux spectacle qui enveloppait Hélène seule avec sa compagne ; d'autre part, l'uniformité du ciel bleu, qui constitue un champ éminemment propice à la projection des phénomènes entoptiques et peut, chez les personnes spécialement douées, jouer le rôle de la sphère de cristal pour l'extériorisation des images sous-jacentes. Quant à l'origine de ce roman subliminal dormant dans la mémoire latente d'Hélène, point n'est besoin de supposer qu'il ait été réellement vécu, dans une existence antérieure pas plus que dans celle-ci ; la facilité des imaginations ardentes à sympathiser et même à s'identifier avec les héros d'un récit émouvant, lu ou entendu, explique suffisamment que M^lle Smith ait conservé, tout vibrant dans les profondeurs de sa sensibilité, le souvenir de la noble fille d'Arabie unie de force à un despote étranger, comme elle a gardé celui de la destinée tragique de Marie-Antoinette. Il n'est pas même nécessaire qu'elle ait jamais absorbé telle quelle l'histoire de Simandini, de son singe et de son rajah ; car la fantaisie s'entend comme l'on sait à retravailler, étendre, embellir et transposer dans des sphères nouvelles les thèmes qui l'ont une fois captivée. J'ai déjà

relevé le fait que, sous des broderies différentes, les deux antériorités supposées d'Hélène en princesse hindoue et en reine de France ont un canevas identique (*Des Indes,* p. 176), et nous verrons bientôt qu'il y a des raisons péremptoires de regarder le cycle oriental comme dû au mélange, à la fusion intime, d'affluents très divers dans les rêveries subconscientes et la vie somnambulique de Mlle Smith.

2. Je rapporte l'incident suivant parce que c'est le seul exemple récent un peu net de la réapparition des visions orientales à une séance.

*1er juillet 1900.* — Séance chez M. Lemaître. Après les communications de Léopold relatives à l'uranien (v. p. 184), Hélène prend l'attitude et la mimique de Simandini, mais cela cède rapidement à quelques passes de magnétisation de Léopold (se servant des deux mains d'Hélène) qui veut l'empêcher de tomber dans le rêve hindou ; elle ouvre alors les yeux, dans un état de demi-veille où la perception du milieu réel se mêle à ses visions intérieures, et s'écrie : « Madame Lemaître!... Je pense à cet homme de grande tente... celui qui est là, à côté de M. Flournoy... regardez-le, il est de trop grande tente, il est orgueilleux... Est-il laid, son kodja ! lui il est beau, mais son kodja est laid... Madame Lemaître, pourquoi l'avez-vous laissé venir ? Il a la peau noire, c'est le kodja de Sivrouka... » Après le réveil définitif et complet, elle n'a aucun souvenir de cette vision arabe fragmentaire.

Je ne sais pas encore au juste le sens exact du mot sanscritoïde *kodja.* Quant à l'expression « de grande tente », elle signifie, comme l'on devine, de grande maison ou de bonne famille ; mais l'intérêt particulier de cette expression consiste en ce que, d'après les renseignements que j'ai pu me procurer, elle serait spécialement algérienne et n'aurait point cours en Arabie ni dans le reste de l'Orient. C'est donc un petit détail en contradiction avec la donnée essentielle du roman de la princesse arabo-hindoue, mais corroborant l'hypothèse, si vraisemblable, que les notions orientales d'Hélène lui viennent en bonne partie de l'Algérie, où son père avait séjourné avant de venir se fixer à Genève.

3. Voici un dernier incident, antérieur de plusieurs mois au précédent, mais qui me permettra quelques réflexions finales sur le début probable du roman hindou et la façon dont il s'est formé. Le cas est à mes yeux un bel exemple des mélanges et confusions que le rêve peut faire entre des épisodes indépendants les uns des autres, au point d'en fabriquer une scène totale qui reste dans la mémoire comme le souvenir d'un événement réel.

*10 septembre 1899.* — Séance chez moi. Comme Hélène, après la tra-

duction du texte 42 (v. p. 153), dort profondément sur un canapé, je place ma main sur son front et lui suggère de retrouver son plus ancien souvenir d'enfance, concernant Sivrouka et tous les personnages du cycle hindou. A plusieurs reprises déjà, dans d'autres séances, j'avais tenté de produire cet état d'ecmnésie ou de réversion de la personnalité à un âge très lointain, mais toujours vainement ; cette fois-ci cela paraît réussir. Immobile et les yeux fermés, d'une voix très douce et faible, Hélène décrit une vision qui se résume ainsi : Elle voit Adèl, qui lui montrait des gravures dans un cahier à couverture de soie bleue ; elle était toute petite fille, elle ne savait pas lire ; c'était dans une chambre donnant sur une longue rue. Impossible de lui faire retrouver le nom de cette rue ; elle porte la main gauche à son front, comme pour se remémorer, puis, après un assez long silence, reprend lentement : « Je vois un homme à longue robe blanche ; il fume dans une longue pipe, couché sur des coussins. Je vois une petite fille avec une chemise blanche, sans souliers, assise à terre devant un monsieur couché. Elle joue sur un tapis très épais ; à côté d'elle est une peau, je crois que c'est une peau de lion. Elle joue avec une petite statuette qui n'a pas de robe ; un gros grelot d'argent est pendu à son cou. Un homme entre ; il a une jupe courte, avec un collier et des bracelets ; il apporte à la petite fille un cahier couvert de bleu. Il y a dans ce cahier des portraits, des peintures grossières, de couleurs vives. Voici aussi un petit garçon ; c'est un jeune garçon d'une douzaine d'années, brun, frisé, yeux noirs... c'est Sivrouka !... Voilà Kana, il a fait son portrait dans le cahier bleu... La petite fille s'appelle Noble... elle s'appelle Simandini... elle a cinq ans... Ce nom de Simandini... Oh ! Adèl !... » Ici le rêve, depuis un moment déjà entrecoupé par des hoquets répétés, prend fin. Impossible de maintenir Hélène plus longtemps endormie ; elle s'agite, se frotte les yeux, et se réveille peu à peu, amnésique sur cet incident.

— Il est à noter que ce n'est pas la première fois qu'apparaît chez Hélène le souvenir d'un cahier d'images, à couverture bleue, mêlé à des visions exotiques. Trois ans auparavant (septembre 1896), comme elle était en séjour chez M. et Mme Lemaître et y regardait les photographies de la collection Stoddard (qui forme 16 fascicules grand format, ayant chacun une couverture rouge-brique) [1], elle s'arrêta un long moment à la gravure de l'Alaska (dans le cahier n° 5), comme fascinée par les perches-totem qui y figurent, et incapable de lire le texte au bas de cette gravure, tandis qu'elle lut fort bien celui des gravures suivantes et précédentes. Au fascicule n° 7, le vue de Lucknow l'absorba de nouveau et lui arracha cette remarque inattendue, en montrant le personnage de droite : « Ne trouvez-vous pas que celui-ci ressemble à Kana ? » puis elle prononça quelques mots sanscritoïdes, et il fallut que M. Lemaître lui enlevât les Stoddard pour éviter un accès complet de somnambulisme hindou. Le lendemain, en revoyant ces albums sur la table, elle prétend que la veille il y en avait, parmi eux, un d'une autre espèce, à couverture bleue, mais elle ne peut pas le retrouver dans la pile, jusqu'au moment où, s'étant mise à les feuilleter de nouveau, la vue de Lucknow ramène sa vision de la veille : elle affirme que ce fascicule (n° 7) n'a pas une couverture rouge comme les autres, mais bleue, de papier plus fort, et ne portant rien d'imprimé ; et dans l'intérieur du cahier, au lieu des photographies qui le remplissent, elle paraît ne trouver que des pages blanches ou des vues sans texte, différentes des gravures

---

[1] J.-L. STODDARD. *Portfolio de Photographies*. Werner C°, Chicago. (Edition avec texte français.)

réelles, comme si le souvenir d'un album étranger et d'une autre couleur, mais de grandeur analogue, s'était substitué à la perception du présent fascicule.—

La scène citée tout à l'heure (du 10 sept. 1899) me porte à croire que si les circonstances ultérieures m'avaient permis de réitérer cette tentative de réveiller la mémoire latente d'Hélène, j'aurais fini par reconstituer toute l'évolution psychologique de son rêve hindou. Isolée et unique de sa nature comme elle l'est, elle autorise cependant, si on la rapproche de certaines autres données, quelques inductions sur les origines du cycle asiatique, origines à coup sûr encore très mystérieuses, mais pas dans le sens qu'imaginent volontiers les occultistes. A première vue, sans doute, le souvenir où Hélène se retrouve, fillette de cinq ans, dans un milieu d'aspect oriental, peut sembler, à un réincarnationiste opiniâtre, une réminiscence datant de l'enfance de la princesse hindoue, plusieurs années avant 1400. Mais une telle hypothèse ne cadre guère avec les détails concrets de la vision serrée de plus près. Cette chambre, donnant sur une longue rue, au lieu des tentes qui remplissent les autres somnambulismes arabes de M^lle^ Smith ; cet homme qui fume la pipe, singulier anachronisme pour la fin du XIV^me^ siècle ; cette statuette et ce cahier de portraits, qui détonent dans un milieu censé musulman ; surtout la présence prématurée du petit Sivrouka, quinze ans avant le moment où, selon la trame du roman, la princesse arabe devait faire la connaissance du rajah kanarais, — tout cela jure absolument avec la supposition que ce souvenir d'enfance proviendrait vraiment de la préexistence asiatique de M^lle^ Smith.

Si, malgré tout, pour y trouver coûte que coûte une preuve de la doctrine des réincarnations, on tient à faire remonter le germe réel de cette vision au prétendu avatar arabo-hindou d'Hélène, il faut du moins admettre que ce germe primordial a été peu à peu masqué ou défiguré tant par des confusions et substitutions de souvenirs appartenant à diverses époques, que par des idées et expériences empruntées à la vie actuelle d'Hélène; autrement dit, il a subi de profondes altérations et divers enjolivements de la part de l'imagination, consciente ou subliminale, qui s'entend, en effet, à mêler et travestir les données de la mémoire. Mais, à ce compte-là, comment décider si le germe originel de la scène en question n'appartient pas beaucoup plus simplement encore à la vie présente de M^lle^ Smith, et si ce ne sont pas exclusivement des faits et des incidents de cette existence-ci qui ont servi de base et de matériaux

à sa prolifique fantaisie pour fabriquer ce premier tableau du roman oriental ? Je ne prétends pas qu'un jour, à l'âge de cinq ans, Hélène se soit réellement trouvée, en robe blanche et sur une peau de lion, chez un monsieur en burnous qui fumait la pipe en présence d'un petit garçon de 12 ans du nom de Sivrouka, etc. Cet ensemble de détails me paraît sinon impossible, du moins bien peu vraisemblable dans notre pays. Mais est-il nécessaire qu'il ait été effectivement réalisé une fois pour qu'Hélène en retrouve le souvenir dans un accès de rétromnésie ? Pourquoi, en d'autres termes, ce souvenir serait-il bien celui d'une scène objective plutôt que d'une création fictive où la cervelle instable de la fillette de cinq ans, remuant divers incidents — sans connexion réelle entre eux, mais à peu près contemporains, et de nature à la frapper et à l'émouvoir, — les aurait brouillés, amalgamés, fondus en un tout composite qui a pris et gardé dès lors dans sa mémoire la place des événements réels ? Dans les âmes bien nées la vertu n'attend pas le nombre des années ; et chez les futurs médiums, comme chez les grands artistes et tous les sensitifs, c'est dès la prime enfance qu'éclate la puissance de transformer la réalité, de la peupler de fantômes et de substituer les combinaisons du rêve à la mémoire exacte des faits. Je le répète, la scène orientale lointaine, réapparue dans l'état d'hypnose ci-dessus, ne saurait en aucun cas avoir eu lieu dans la prétendue antériorité d'Hélène il y a cinq siècles, ni, sauf circonstances inconnues de nous et bien extraordinaires, dans sa vie actuelle ; mais dans celle-ci du moins il n'est pas difficile d'imaginer une série de petits épisodes qui en ont pu fournir les éléments épars : une visite à quelque Arabe ou Oriental en passage à Genève (M. Smith le père, on s'en souvient, avait passablement couru le monde et vu de gens de la Hongrie à l'Algérie) ; des aventures de voyage racontées devant Hélène ; quelque livre d'images d'Orient, à couverture bleue, reçu en cadeau ou feuilleté dans une maison amie ; la rencontre d'un jeune étranger, à cheveux crépus et au teint basané ; etc.

Ce dernier détail m'amène à un rapprochement de dates et d'âges. On sait que dans le roman hindou, l'imagination d'Hélène m'a, dès le début, attribué le rôle du prince Sivrouka. Or, chose curieuse, la différence de 7 ans qui sépare, dans la réminiscence décrite plus haut, la petite Simandini de 5 ans et le petit Sivrouka de 12, est précisément la différence d'âge qu'il y a en réalité entre M^lle^ Smith et moi ; et d'autre part, l'époque où elle avait 5 ans et où j'en avais 12, coïncide précisément avec la seconde période où sa mère se trouva en relation momentanée avec mes grands-parents (voir *Des Indes*, page 386) et à laquelle se rapportent la moitié des visions d'Hélène concernant ma famille. J'en infère que la petite

Hélène a fort bien pu me rencontrer en ce temps-là chez mes grands-parents, ou entendre parler de moi par sa mère. Je n'ai, quant à moi, aucun souvenir de la chose, bien que cette époque de mon enfance soit présente à ma mémoire d'une façon très claire et détaillée ; mais il n'est pas nécessaire qu'un gamin de douze ans prête attention à une fillette de cinq pour que celle-ci en reçoive quelque impression, car il lui apparaît facilement comme un très respectable et intéressant intermédiaire entre les petits enfants de son âge et les vraies grandes personnes. Je n'ai d'ailleurs jamais possédé aucun des traits qui caractérisent Sivrouka, pas plus le brillant costume ou la violence de tempérament que les cheveux frisés, les yeux noirs et le teint basané; si donc j'ai coopéré jadis, bien involontairement et à mon insu, avec d'autres incidents variés, à la genèse des premières rêveries asiatiques d'Hélène, mon image y a été fusionnée d'emblée avec une physionomie orientale empruntée à quelqu'autre personnage rencontré dans la rue ou dans un livre. Ainsi s'expliquerait facilement le fait qu'en me retrouvant après plus d'un quart de siècle à ses séances chez M. Lemaître, Mlle Smith n'ait pas tardé à m'assigner un rôle central dans ses somnambulismes hindous.

## II. Contradictions internes du cycle oriental.

Comme je viens de le montrer, le plus lointain souvenir que la mémoire latente d'Hélène nous ait restitué relativement à son roman hindou n'est pas, selon toute vraisemblance, l'image fidèle d'un événement véritable, mais une création fantaisiste élaborée sur la base et par la combinaison de divers faits indépendants les uns des autres. Que le lecteur ne s'en étonne point : c'est là un phénomène fort ordinaire du rêve. Au surplus ce même caractère de mélange intime opéré par l'imagination entre des données objectivement séparées, et même inconciliables en fait, domine le cycle asiatique dans sa totalité et suffirait, si cela était nécessaire, à en démontrer l'inauthenticité. C'est ce qui éclate aux yeux dès qu'on tente de peser à leur juste valeur ses éléments constitutifs, ainsi que je vais essayer de le faire comprendre.

Deux points me paraissent actuellement hors de doute, d'après tous les renseignements que m'ont fournis de nombreux correspondants plus experts que moi en orientalisme. — Le premier est que la langue étrangère parlée par Hélène dans ce cycle est du sanscrit, défiguré sans doute, mutilé, fort incorrect, mêlé peut-être de mots fabriqués à l'imitation des mots réels, mais enfin du sanscrit et non une autre langue. — Le second point, c'est que l'épouse d'un rajah kanarais du moyen-âge ne pouvait aucunement parler le sanscrit, et pas davantage l'écrire en caractères dévanagaris ou autres, pour les deux excellentes raisons (dont chacune suffirait à elle seule) que

cette langue était inconnue à cette époque dans ce pays-là, où l'idiome en usage était un dialecte dravidien[1], aussi différent de la langue sacrée des brahmes que le français de l'allemand; et que le sanscrit y eût-il même été cultivé par quelques bonzes savants, jamais une femme ne s'en serait servie.

Tout cela ressortait déjà des informations rapportées dans *Des Indes*. Aux opinions concordantes des divers orientalistes que j'y ai cités, sont venues depuis lors s'en ajouter d'autres non moins catégoriques. — M. le prof. P. Marchot, qui s'est livré à une étude attentive des textes que j'ai publiés (bien que le sanscrit ne soit pas sa spécialité officielle), m'écrit : « L'hindou d'Hélène n'est rien moins que du vieux kanara ou kanara classique... Elle ne sait rien de la langue du Kanara. Elle parle une sorte de sanscrit incorrect, à flexions rares. Or au XV[e] siècle le sanscrit est une langue morte, parlé peut-être par les prêtres, les lettrés, les rois à l'occasion, mais en tout cas pas par les femmes. Et même en supposant l'impossible, c'est-à-dire que Simandini parlât un sanscrit de cuisine à son mari, elle ne l'eût pas certes parlé à son singe, ni à son entourage servile, et elle n'eût pas engagé celui-ci à accompagner son chant sanscrit. » — De même M. Henry, le professeur de sanscrit de la Sorbonne, ne peut réprimer un sourire aux naïfs anachronismes du roman oriental d'Hélène : « Elle a été jadis une princesse arabe, mariée à un prince hindou; et, comme telle, elle ne sait pas un mot d'arabe, mais elle parle sanscrit, — oui, sanscrit ! une femme!! dans l'Inde, au XV[e] siècle de notre ère!!! — ou plutôt une sorte de jargon inintelligible, fort bien nommé sanscritoïde par l'auteur [de *Des Indes*], où se reconnaissent encore, parmi les caractères généraux de la langue assez fidèlement imités, quelques bribes de mots sanscrits, presque tous déformés et d'ailleurs d'elle incompris [à l'état normal], mais enfin inexplicables dans sa bouche s'il ne lui a passé quelque jour devant les yeux un roman d'aventures pseudo-oriental et un ouvrage élémentaire de grammaire sanscrite, où sa mémoire subconsciente a puisé les éléments de sa biographie et de ses discours hindous. »[2] — De même encore, le professeur A.-A. Macdonell, qui enseigne le sanscrit à l'Université d'Oxford, et à qui M. F. C. S. Schiller a soumis le chapitre de *Des Indes* sur l'hindou d'Hélène, estime que : les mots cités sont tous sanscrits, sans aucune trace des dialectes populaires ou dravidiens (or le kanara est un idiome dravidien); ces mots semblent appropriés à la situation où ils ont été prononcés, bien qu'il ne soit généralement pas possible de déterminer leur forme grammaticale et d'en construire des phrases susceptibles d'être traduites comme telles ; les caractères sanscrits tracés par M[lle] Smith présentent les particularités de la côte occidentale (Bombay) et non pas du Bengale. Enfin M. Macdonell insiste sur ce point, que ni à l'époque indiquée ni à aucune autre une femme n'aurait su le sanscrit, et que le type général des paroles de Simandini fait penser à des réminiscences d'exemples tirés d'une grammaire sanscrite.[3]

---

[1] Les langues dravidiennes ne dérivent pas du sanscrit. Voir R. Caldwell, *A comparative grammar of the dravidian or south-indian family of languages*, Londres, 1875. Introduction, p. 45 et suiv.

[2] *Le Langage Martien*, p. 3.

[3] J'extrais ces renseignements d'une lettre particulière de M. F. C. S. Schiller, et de la note au bas de la page, jointe à son aimable compte-rendu de *Des Indes* dans le Mind, tome IX, N. S. (Octobre 1900), p. 546-550.

Il résulte des deux points ci-dessus que le roman hindou de Mlle Smith souffre, en ses données essentielles, d'une contradiction interne qui rend insoutenable dans son cas l'hypothèse réincarnationiste telle quelle. En tant que princesse de Tchandraguiri en 1401, née d'ailleurs et élevée jusqu'à vingt ans en Arabie, Mlle Smith intrancée devrait nous parler l'arabe et l'ancien kanara ; or elle ignore totalement ces deux langues. Et en tant que parlant et écrivant le sanscrit, si mal que ce soit, elle n'a rien à faire avec une habitante du Malabar au XVe siècle. Il devient évident par là que tout le cycle oriental est une construction bâtarde et qui ne se tient pas debout, une sorte de monstruosité hybride résultant de l'accouplement en rêve de plusieurs groupes de matériaux absolument hétérogènes, dont le seul point commun (suffisant, il est vrai, pour des associations oniriques) est de se rapporter également à l'Orient. — Ce sont d'une part des éléments de langue sanscrite ; qu'on les fasse provenir d'acquisitions oubliées de cette vie-ci, ou d'inspirations de la part de quelque brahme ou orientaliste désincarné se servant du gosier du médium comme d'un porte-voix et de sa main comme d'un porte-plume, ou d'une antériorité de Mlle Smith à l'époque védique, ou de toute autre source occulte que l'on voudra, toujours est-il qu'ils ne sauraient provenir de la princesse kanaraise de 1401. — Ce sont d'autre part des renseignements précis (noms propres, etc.) dont les uns n'ont pu encore être contrôlés, mais dont les autres sont d'une historicité douteuse, n'ayant pour eux que la garantie fort suspecte de Marlès. La facilité avec laquelle ces derniers renseignements ont pu passer de cet auteur à Mlle Smith par les moyens les plus ordinaires, et s'emmagasiner dans sa mémoire latente, coupe court à toute velléité d'y faire intervenir des procédés occultes (à moins d'une incurable toquade de supranormal avec laquelle il est inutile de discuter). — Ce sont enfin des notions très variées sur les coutumes, les paysages, les habitations de l'Arabie, de l'Inde, de l'Extrême-Orient ; en un mot une connaissance de quelques-unes des faces de la vie asiatique assez remarquable, mais nullement supranormale, car elle ne dépasse pas ce qu'une imagination d'enfant peut retenir des journaux illustrés, des récits de voyages et de missions, de l'enseignement scolaire, en un mot de tous les moyens populaires d'instruction dont on jouit à Genève autant et peut-être plus qu'ailleurs.

De tous ces matériaux d'origine et de valeur différentes, l'imagination hypnoïde de Mlle Smith a fabriqué son roman oriental ; et, comme dans les activités du rêve, elle y a mis un grand éclat de

dramatisation, une unité esthétique et une chaleur émotive remarquables, mais sans aucun souci des réalités historiques. Sous ce rapport, j'ai émis dans *Des Indes*, sur le cycle hindou, un jugement évidemment trop favorable : « Rester dans les limites de la vraisemblance, ne pas commettre trop d'anachronismes, satisfaire aux exigences multiples de la logique et de l'esthétique... le génie subconscient de M[lle] Smith s'est acquitté de tout cela d'une façon remarquable et y a déployé un sens vraiment fort délicat des possibilités historiques et de la couleur locale. » Ce jugement, vrai pour les détails pris isolément, ne l'est plus pour l'ensemble et l'agencement total du roman, comme on vient de le voir par la contradiction fondamentale entre la langue d'une part, l'époque, le lieu, et les personnages d'autre part. Et ceci n'est que l'incongruence la plus profonde ; il y en a d'autres, que découvriraient certainement les connaisseurs. Par exemple, les cérémonies décrites par Hélène dans ses visions hindoues, ses prosternements et son attitude en mainte scène somnambulique, sa mort enfin sur le bucher de son époux, relèvent manifestement du boudhisme ou du brahmanisme, tandis que le fait que Sivrouka soit venu chercher femme en Arabie impliquerait, conformément je crois aux probabilités historiques, que l'islamisme régnait alors au Kanara. On mettrait sans doute au jour, en fouillant davantage, d'autres erreurs encore dans cette reconstitution hypnoïde d'un passé reculé. Toutefois le jugement général que j'avais porté restera vrai, je pense, si l'on y introduit une légère restriction : à la réserve des points qui ne sont guère connus que des spécialistes (comme le fait que la langue kanara du moyen-âge n'était pas du sanscrit), l'imagination subliminale de M[lle] Smith a vraiment fait œuvre de reconstruction très remarquable en élaborant son roman oriental.

### III. Sur l'origine des éléments constitutifs du cycle oriental.

J'ai énuméré tout à l'heure les trois groupes de matériaux dont le confluent a donné naissance au roman hindou. Je les reprends pour y joindre les indications que j'ai pu recueillir sur leurs origines probables dans l'existence actuelle d'Hélène.

1° *Connaissances sur la vie et le monde asiatiques.* — Bien qu'il n'y ait, dans le rêve oriental de M[lle] Smith, rien qui dépasse ce qu'une imagination portée de ce côté-là a pu s'assimiler de l'instruction générale qui se donne chez nous, voici quelques indices

plus précis sur les sources spéciales auxquelles Hélène a vraisemblablement puisé.

Il a déjà été relevé dans *Des Indes* (p. 292) que M. Smith ayant séjourné en Algérie, devait en avoir communiqué à sa fille pas mal de détails sur la vie arabe. — En ce qui concerne spécialement les scènes et attitudes des somnambulismes hindous, M. Marchot tient d'Hélène elle-même qu'elle a assisté à une représentation du « Tour du Monde », où l'on sait que le héros Philéas Fogg délivre une veuve du Malabar qu'on allait brûler. Cette même coutume de la *suttie* se trouve décrite et accompagnée d'une image, avec d'autres vues de l'Inde (palais et jardins d'un rajah, bouddhiste prosterné devant une idole, etc.) et beaucoup d'articles sur ce sujet, dans les premières années du journal illustré *La Famille* ; or M. Lemaître a des raisons positives de croire que les volumes en question ou des numéros isolés de ce journal ont été prêtés à Hélène, lorsqu'elle avait de 9 à 12 ans, par une dame P. qui s'intéressait alors à la famille Smith et dont celle-ci reçut aussi, en don, quelques cahiers de musique et d'autres publications qu'elle possède encore ; il y a même, dans ce paquet de vieilleries, une romance intitulée *Mitidja*, qui pourrait fort bien avoir fourni à l'imagination d'Hélène le nom du petit singe de Simandini. — Ajoutons qu'Hélène, d'après ses propres récits, s'est amusée, jusqu'à l'âge de 10 ans, avec une petite camarade (la seule avec qui elle aimât à se trouver, vu son caractère sauvage) dont le père était missionnaire et lui avait remis une fois trois brochures religieuses qu'elle lut avidemment. — Enfin, il est fort possible, quoique nous n'ayons pu le tirer au clair avec certitude après plus d'un quart de siècle écoulé, qu'Hélène ait assisté soit dans la famille de ce même missionnaire dont la fille était son amie, soit à l'école du dimanche qu'elle fréquentait, aux productions fournies dans ces années-là par deux dames genevoises missionnaires aux Indes, lesquelles, à leurs retours successifs de là-bas, parlaient beaucoup de ce pays et donnèrent des séances, aux écoles du dimanche et dans des réunions féminines, en costume hindou, avec chants religieux en hindoustani ; elles y montrèrent aussi des idoles et des livres en caractères nagaris [1].

En voilà assurément plus qu'il n'en faut (sans recourir à d'autres sources également possibles, mais plus incertaines) pour expliquer d'une manière plausible toutes les données hindoues des somnambulismes d'Hélène. Quant à la faculté d'absorber ces matériaux épars, de les combiner et de les reproduire d'une manière dramatique et vivante dans la pantomime ou la mimique somnambulique, elle n'a rien pour surprendre ceux qui savent, par les exemples tirés de l'hypnotisme et des phénomènes automatiques, de quoi est capable la fantaisie créatrice subconsciente. Même à l'état normal, on a vu des reconstructions aussi prodigieuses. Témoin l'histoire de « Caraboo », cette mystérieuse étrangère qui fit, dit-on, son apparition le 3 avril 1817 dans une localité du comté de Glocester,

---

[1] Je dois ces renseignements, sur des séances missionnaires hindoues données à Genève à diverses époques depuis un peu plus d'un quart de siècle, à l'obligeance de MM. Fr. Chaponnière et Aug. Glardon.

vêtue à l'orientale, parlant et écrivant une langue inconnue et se comportant en tout comme une princesse authentique, originaire de quelque pays d'Extrême-Orient, d'où un fatal enchaînement de circonstances l'avait amenée malgré elle en Europe[1]. Après qu'elle eût longtemps piqué la curiosité publique et mis en défaut la perspicacité même d'un savant docteur, un hasard la fit reconnaître pour une malheureuse créature, presque illettrée et d'humble condition, du nom de Mary Baker, née Wilcox; elle n'avait en réalité jamais quitté le sol de l'Angleterre et ne connaissait l'Orient que par l'intermédiaire d'un aventurier qui en venait, et avec lequel elle avait été mariée un certain temps avant d'en avoir été abandonnée et réduite à la plus profonde misère. Si, à force d'art instinctif et de volonté tendue, cette pauvre femme a réussi, au moyen des quelques notions asiatiques dont elle s'était peu à peu pénétrée, à se créer un rôle de princesse orientale qu'elle soutint avec une admirable perfection, sans jamais se démentir, durant des semaines et devant des centaines de témoins, on ne s'étonnera plus de la métamorphose momentanée de M^lle^ Hélène Smith en Simandini au cours de ses accès somnambuliques, car on sait combien l'imagination hypnoïde l'emporte d'ordinaire sur l'état de veille normal, en souplesse, en plasticité, en promptitude et en puissance esthétique pour réaliser, avec toutes les ressources mémorielles emmagasinées chez l'individu, le type dont l'idée la poursuit et l'inspire.

2. *Données historiques et géographiques.* — Toutes celles de la partie hindoue du roman oriental (Sivrouka Nayaka prince du Kanara, la ville de Tchandraguiri bâtie en 1401, et divers détails tels que la beauté des femmes de ce pays, etc.) correspondent exactement, comme je l'ai montré dans *Des Indes* (p. 277), à quelques lignes d'un ouvrage de Marlès paru en 1828. J'ai mis en regard, à cette occasion (p. 284-285), les méthodes de raisonnement opposées qui ont cours, en semblable occurrence, dans le monde spirito-occultiste et le monde scientifique : ici, l'identité de contenu entre les messages d'un médium et des textes imprimés à la portée de tout le monde, fait admettre, jusqu'à preuve du contraire, que le médium a eu connaissance de ces textes par les voies ordinaires de la vue ou de l'ouïe, bien qu'il en ait perdu le souvenir conscient ; là, on tient pour évident, d'une façon avouée ou tacite, que c'est

[1] *A singular imposture ; a narrative of actual fact.* The Strand Magazine, 1895 (sauf erreur, car je ne suis plus en mesure de contrôler l'année), p. 451-456.

l'hypothèse d'une transmission supranormale qui doit être acceptée jusqu'à preuve du contraire. Il faut croire que ma peinture de ces deux logiques inverses et incompatibles n'était pas exagérée, puisque aucun de mes critiques spirites n'y a rien trouvé à reprendre, en sorte que nous sommes au moins d'accord... sur l'impossibilité de nous mettre d'accord. C'est déjà quelque chose, car ça supprime bien des discussions d'avance condamnées à ne jamais aboutir. Que mes honorables adversaires continuent donc en paix à penser que Mlle Smith a tiré ses documents des sphères suprasensibles plutôt que de Marlès lui-même ; qu'ils continuent aussi, si bon leur semble, à taxer Marlès d'« ouvrage presque introuvable »[1], je persiste de mon côté — jusqu'à preuve du contraire — à regarder cet estimable auteur comme l'origine très naturelle des noms propres et autres points de fait qui lui sont communs avec le roman d'Hélène.

Mes lecteurs spirites de *Des Indes* ne paraissent pas avoir compris le grain d'ironie, ou l'artifice diplomatique alors nécessaire, qui m'a fait traiter d'extravagance (*Des Indes*, p. 283-286) la supposition que Mlle Smith aurait pu lire ou entendre lire le passage en question de Marlès. Il suffisait pourtant d'un peu de bon sens pour se dire qu'un ouvrage de ce genre publié à Paris en 1828 ne devait pas être, au bout d'une cinquantaine d'années, d'une rareté telle qu'une enfant ou une jeune fille comme Hélène ne pût en aucun cas le rencontrer occasionnellement sur sa route. A Genève, spécialement, le seul fait que nos deux bibliothèques principales possèdent cet ouvrage constitue à la fois une double facilité à sa lecture, et un indice assez certain qu'il a dû en exister encore d'autres exemplaires chez des particuliers. Par exemple, après la publication de *Des Indes*, la personnalité distinguée qui écrit quelque fois chez nous sous le pseudonyme de Roger Dombréa eut l'obligeance de m'informer que son père avait possédé une *Histoire des Indes* (dont elle avait oublié l'auteur, mais dont le signalement répondait parfaitement à l'ouvrage de Marlès) que sa famille avait revendue en 1881. Les lignes suivantes que j'extrais d'une obligeante communication de M. Ribot, directeur de la *Revue philosophique*, prouvent également que l'ouvrage de Marlès a dû jouir en son temps d'une certaine popularité, puisqu'on en fit un résumé à l'usage de la jeunesse : « En ce qui concerne l'Histoire de l'Inde de Marlès, étant adolescent, j'ai reçu ce livre (édition abrégée en un volume) comme prix. Je l'avais totalement oublié et j'ai été étonné, il y a deux ou trois ans, en feuilletant le catalogue de la bibliothèque de la Sorbonne, de voir l'ouvrage mentionné en 4 (ou 6) volumes. Depuis, je l'ai retrouvé en *un* volume, en bouquinant le long des quais de Paris. Cette histoire n'est donc pas aussi peu connue et aussi peu répandue que [l'on veut bien le dire]. J'ignore si le passage que vous citez existe dans la petite édition, ne la possédant plus. » On conviendra que même si ce passage ne se trouve que dans la grande édition, il n'y aurait rien d'absolument extraordinaire à ce qu'il fût tombé une fois ou l'autre sous les yeux d'Hélène.

N'oublions pas non plus que pour les vieux bouquins, genre Marlès,

---

[1] *Autour des Indes à la Planète Mars*, p. 128.

outre les exemplaires complets ou dépareillés traînant soit dans les bibliothèques, soit aux étalages en plein vent, ou dans les fatras des greniers, il existe encore d'autres possibilités de rencontre, qui jouent un rôle plus grand peut-être qu'on ne le croit dans l'étiologie des automatismes cryptomnésiques. La destinée vulgaire de la plupart des vieux livres, sans valeur intrinsèque, est d'aller au pilon ou de servir à allumer le feu ; mais ils courent aussi la chance d'une autre fin — celle qu'Alceste jugeait appropriée au sonnet d'Oronte — qui du moins leur vaut, comme consolation préalable, l'occasion d'être lus une dernière fois, par fragments et pages détachées il est vrai, mais avec plus d'attention souvent qu'ils n'en rencontrèrent aux beaux jours de leur intégrité. Cette origine possible de beaucoup de nos connaissances latentes, pour basse et prosaïque qu'elle soit — surtout comparée aux hypothèses grandioses de la philosophie occulte : télépathie, révélations d'en haut, etc., — ne doit jamais être perdue de vue dans l'étude des messages médianimiques, quand on sait les connexions anatomo-physiologiques qui relient maintes de nos fonctions. et qui ne rendent point invraisemblable l'apparition d'états hypnoïdes en des circonstances d'ailleurs aussi peu congruentes que possible aux ébats ordinaires de l'imagination poétique.

— Le problème critique de savoir à quelles sources antérieures Marlès a puisé lui-même l'histoire de Sivrouka, est étranger à l'étude psychologique des somnambulismes de Mlle Smith ; aussi me bornerai-je à dire qu'il est loin d'être résolu et offrirait un joli petit objet de recherche aux amateurs d'énigmes littéraires et historiques, à moins toutefois que cet écrivain n'ait été le jouet de son imagination ou de quelque erreur de plume.

J'ai supposé dans *Des Indes* que Marlès avait probablement trouvé ses renseignements dans l'histoire de l'Indoustan de Férishta, traduite par Dow ; mais il n'en est point ainsi, cet ouvrage ne contenant, parmi des milliers de noms, aucune mention de Sivrouka ni de Tchandraguiri [1]. La conclusion qui me paraît la plus acceptable provisoirement (et sous réserve de découvertes ultérieures), c'est que l'excellent Marlès, écrivant de chic et sans recourir à ses sources (ce qui explique qu'il ne les cite guère), a confondu et mêlé dans sa mémoire l'année 1401, où Bukkha II monta sur le trône de Vijayanagara, avec le souvenir de Sivuppa-Nayaka, qui régna de 1648 à 1690 et construisit en effet le fort de Chandraguiri vers la frontière nord du Malabar. — Comme je suis bon prince, je suggérerai moi-même à mes amis occultistes une forme de leur hypothèse à laquelle ils ne paraissent pas avoir songé : c'est que ce serait l'âme désincarnée de Marlès lui-même, encore obsédée par ses distractions d'antan, qui viendrait nous les réchauffer à nouveau par le cerveau intrancé d'Hélène. Voilà une preuve d'identité dont ne se sont pas avisés tout seuls les admirateurs spirites de Mlle Smith, et qui me vaudra sans doute un bon point de leur part ! —

Il va sans dire que des réminiscences d'autres récits ou romans

---

[1] Je tiens à exprimer mes vifs remerciements à Miss K. V. R. Berry à Washington, et à M. le Lieut.-Colonel Taylor à Cheltenham (Angleterre), qui se sont spontanément livrés, indépendamment l'un de l'autre, à de minutieuses recherches sur ce point, la première à la bibliothèque du « State-Department » de Washington, le second à la bibliothèque du British Museum.

pseudo-orientaux ont pu coopérer chez Hélène, avec le texte de Marlès, à l'élaboration de son cycle oriental. Plusieurs personnes m'ont affirmé avoir lu dans leur jeunesse une histoire analogue à celle de la princesse hindoue ; mais comme on ne peut faire grand fond sur de vagues souvenirs, quand on sait les tours que nous joue la mémoire, je me contenterai de citer un renseignement qui se recommande par une plus grande précision.

« Je puis vous affirmer — m'écrivait M^lle^ H. Malan après la lecture de *Des Indes* — que tout ce roman hindou est bien le souvenir d'une lecture, cela par la très concluante raison que je me rappelle, à n'en pas douter, l'avoir lue dans mon enfance, sans cependant à mon grand regret pouvoir vous dire dans quel ouvrage. Un ou deux petits détails diffèrent, dans mes souvenirs, de ceux de M^lle^ Smith. » Ces divergences sont que M^lle^ Malan ne se souvient pas que la princesse s'appelât Simandini ni fût d'origine arabe, et que son singe s'appelait Mirza, et son prince hindou Sivroudka ou Sivroutka (au lieu de Mitidja et Sivrouka). Elle m'indiquait à tout hasard un ouvrage traduit de l'allemand [lequel, vérification faite, ne renferme pas cette histoire] mais en ajoutant : « la chance que ce soit vraiment là la bonne piste est bien mince quand je pense à tous les autres ouvrages du même genre que j'ai dévorés entre 8 et 15 ans ! »

Lorsque je réfléchis qu'il n'a tenu qu'à un fil que le passage de Marlès m'échappât (si j'avais tourné deux pages à la fois en feuilletant son premier volume !), je ne suis pas surpris de n'avoir point encore découvert — d'autant plus que j'en suis resté là de ces fastidieuses recherches — le livre de récits ou contes orientaux qui a probablement fourni à l'imagination subconsciente d'Hélène le thème de la princesse arabo-hindoue, de son singe et de son esclave. Arguer de mon ignorance pour conclure à une origine supranormale de tout cela, c'est, je l'ai déjà dit, la logique des spirites (ou du moins de beaucoup d'entre eux), mais ce n'est pas la mienne.

3. *Notions de sanscrit.* — L'apparition inattendue de cette langue lointaine est bien ce qu'il y a de plus mystérieux à première vue dans les trances orientales de M^lle^ Smith ; et c'est sans doute cela qui a poussé le représentant anonyme de la Société spirite de Genève à se déclarer « assuré qu'il y a réellement intervention d'esprit dans quelques-unes des manifestations qui se rattachent au cycle hindou »[1]. Comme il n'a malheureusement pas jugé bon de préciser davantage ni de justifier en aucune façon son assertion, je ne sais par où la prendre pour la discuter. La seule chose en somme qui ressorte clairement de l'obscur chapitre consacré dans *Autour* à

[1] *Autour des Indes à la Planète Mars*, p. 131.

l'hindou d'Héléne, c'est une fois de plus la radicale différence de méthode d'investigation et de raisonnement qui sépare les spirites des psychologues. Qu'on me permette de reproduire ici (avec d'insignifiantes modifications de forme, et en laissant de côté ce qui a trait à Marlès déjà discuté) les réflexions que ce sujet m'inspirait il y a quelques mois[1], et auxquelles mes critiques spirites n'ont pas répliqué :

Le fait brut des somnambulismes hindous de Mlle Smith, c'est qu'elle y parle une façon de sanscrit plus ou moins défiguré. La curiosité du fait consiste en ce que Mlle Smith, à l'état de veille, ne se souvient pas d'avoir jamais appris le sanscrit, et qu'à première vue la chose paraît en effet bien improbable, étant donnés la condition et le genre de vie du médium. Un bon spirite n'en demande pas davantage, et se dépêche, sans autre forme de procès, de considérer l'affaire comme classée au profit des Esprits. Le psychologue, au contraire, n'en reste pas là. L'étrangeté d'un médium genevois parlant hindou lui est une raison péremptoire d'aller fureter un peu partout pour voir s'il n'y aurait pas des causes naturelles à ce phénomène. Au rebours du spirite satisfait à bon marché et plus pressé de clore les enquêtes que de les ouvrir, le psychologue n'éprouve aucune hâte du verdict définitif, et pense que ce sera toujours assez tôt de recourir aux prétendues explications réincarnationistes, supranormales, etc., quand on ne pourra décidément plus faire autrement. On conçoit que l'accord n'est pas aisé entre deux tournures d'esprit aussi opposées, dont l'une réclame, comme Gœthe, toujours plus de lumière, tandis que l'autre s'en tient à la politique de l'éteignoir et de la chose jugée ; et on comprend que le psychologue, avec sa manie indiscrète d'aller aux renseignements et de n'être jamais content, doit agacer au suprême degré les amateurs de l'occulte. Ils me l'ont assez fait sentir.

« En vain — écrit par exemple l'illustre spirite français M. Delanne dans sa *Revue scientifique et morale du Spiritisme* (t. V, p. 455) — en vain on lui affirme [à M. Flournoy] que Mlle Smith, simple employée de commerce, n'a jamais appris la grammaire sanscrite ou entendu parler cet idiome, plutôt rare en Suisse, le moi de M. Flournoy] ne veut pas démordre de son entêtement, et, contre toute évidence, il s'obstine à ne voir là qu'un souvenir oublié par la conscience ordinaire de Mlle Smith. »

Ce n'est pas tout à fait exact : je me suis obstiné, non pas à *ne voir que* des souvenirs oubliés, dans le rêve hindou, mais à *chercher si* ce rêve ne serait pas simplement cela. Cette nuance un peu délicate a sans doute échappé à M. Delanne, qui ne paraît pas non plus comprendre que le point intéressant n'est pas le degré de fréquence du sanscrit chez nous, mais bien de savoir si oui ou non Mlle Smith a jamais été dans le cas d'acquérir par des voies normales quelques notions de cet idiome, plutôt rare en Suisse. Si M. Delanne et les Spirites étaient vraiment amis de la lumière et de la vérité comme ils le prétendent, au lieu de me reprocher mon entêtement à vouloir tirer les choses au clair, ils m'auraient plutôt offert leur concours en cette occurrence. Et peut-être auraient-ils pu m'apprendre s'il est vrai (comme j'ai certaines raisons de le croire) qu'un des membres de l'honorable Société d'Etudes Psychiques de Genève, M. Y., chez lequel

[1] *A propos d'un livre spirite.* Semaine littéraire de Genève, 8 juin 1901, p. 268.

Mlle Smith a donné des séances pendant toute l'année qui a précédé l'éclo-closion du rêve hindou, avait quelque peu étudié cet idiome, plutôt rare en Suisse, et en possédait une grammaire [1] dans l'appartement même où avaient lieu les séances. Cela ne prouverait assurément pas encore que Mlle Smith ait jamais eu cette grammaire sous les yeux, ni que son sanscrit lui vienne de ce milieu-là plutôt que d'un autre. Mais cela prouverait cependant qu'il n'est point si absurde et contraire à toute évidence que le prétend M. Delanne, de se demander si Mlle Smith n'a pas eu, dans son existence actuelle, certains points de contact avec cet idiome — plutôt rare en Suisse.

Qu'ajouter à cela puisqu'il n'a surgi aucun démenti au sujet de la dite grammaire, que je détiens comme pièce de conviction et qui porte en toutes lettres le nom de M. Y. avec diverses notes manuscrites de son écriture ! Qu'on me comprenne bien. Je n'ai pas la prétention, encore une fois, d'affirmer que M. Y. ait jamais montré la dite grammaire à Mlle Smith lors des séances hebdomadaires qu'elle a données chez lui, pendant une année, avant que je la connusse ; ni qu'il lui ait enseigné aucun mot de sanscrit. N'y ayant pas assisté, je n'en puis rien dire. Je me borne à constater ce simple fait : Quand je faisais mes recherches pour *Des Indes* et discutais l'origine possible de l'hindou d'Hélène, M. Y., avec qui j'en ai souvent parlé, m'a toujours laissé ignorer qu'il avait autrefois étudié le sanscrit et en possédait encore une grammaire, en sorte que je me suis trompé lorsque j'ai omis de le nommer (page 314) parmi ceux qui auraient pu transmettre quelques notions de cette langue à Hélène. Me voilà donc bien excusé, on en conviendra, j'espère, et n'en déplaise à M. Delanne, de ne pas m'associer d'emblée à ceux qui vont affirmant en l'air que Mlle Smith n'a pas pu absorber, par les voies ordinaires et dans son existence actuelle, les bribes de cet idiome — plutôt rare en Suisse, je n'en disconviens pas [2] — qui ressortent au cours de ses somnambulismes.

Il serait intéressant de savoir si la susdite grammaire (de Harlez), à supposer qu'elle ait été feuilletée sous les yeux de Mlle Smith aux séances (comp. *Des Indes*, p. 314-315), suffirait, dans l'espèce, à rendre complétement compte de son sanscrit. Tout bien considéré, je ne le pense pas. On y retrouve, il est vrai, une douzaine (c'est-à-dire près du tiers) des mots qui figurent dans ses textes hindous,

---

[1] La *Grammaire pratique de la Langue sanscrite*, par C. de Harlez, 1 vol. in-8. Paris, Louvain, Bonn 1878.

[2] Les occasions de contact avec le sanscrit ne sont d'ailleurs pas tellement rares chez nous. J'ai été fort surpris, par les renseignements que la publication de *Des Indes* m'a amenés de divers côtés, du grand nombre de gens connaissant peu ou prou le sanscrit qui ont habité Genève au cours de ces trente dernières années.

entr'autres *sumanas* non seulement comme signifiant bienveillant (p. 40), mais aussi (p. 32) avec le sens de fleur qu'il avait dans la phrase où Hélène l'a prononcé (*Des Indes,* p. 300, en bas). Cependant elle a dû puiser à d'autres sources encore, et absorber par voie auditive certaines choses que cette grammaire ne contient point, en particulier son chant hindou ; car ce dernier — paroles et musique — semble bien constituer un tout plus ou moins authentique. A la rigueur, on pourrait supposer qu'aux séances missionnaires dont j'ai parlé page 207, où des cantiques furent chantés en hindoustani, Hélène a retenu une mélodie à laquelle son imagination adapta ensuite un texte amoureux tiré d'ailleurs. Mais il me paraît plus vraisemblable qu'elle a absorbé le chant hindou en bloc dans quelque circonstance encore insoupçonnée que le hasard nous révélera peut-être un jour, comme il nous a révélé déjà diverses petites choses telles que l'origine du texte arabe (*Des Indes*, p. 289 et suiv.), le passage de Marlès, l'existence d'une grammaire sanscrite chez M. Y., etc.

On se rappelle le fait curieux, signalé par M. de Saussure (*Des Indes,* p. 316), que l'hindou d'Hélène, dont nous avons une quarantaine de mots, est dépourvu d'*f* comme le sanscrit véritable. M. Henry a montré [1] que toutes proportions gardées, cette lettre n'est guère plus abondante en martien puisqu'on ne l'y rencontre que 7 fois dans 300 mots, et il a émis l'idée qu'en réalité cette absence ou cette rareté de l'*f* proviendrait de ce qu'étant l'initiale du mot *français*, elle a été pour ainsi dire mise au ban des sons utilisables, par la subconscience d'Hélène préoccupée avant tout de ne pas laisser percer le français dans son hindou ou son martien. En soi, cette explication n'aurait rien que de fort plausible psychologiquement, car les initiales revêtent volontiers un rôle proéminent, et représentatif à l'égard de tout le mot et de l'idée exprimée ; c'est ainsi, par exemple, que chez certains sujets doués d'audition colorée, le photisme de la première lettre éclipse ceux des suivantes, et devient la couleur du mot entier. Il serait fort naturel que chez Hélène l'inhibition somnambulique concernant la langue française se fût concentrée sur l'initiale de ce mot, de façon à la proscrire plus ou moins complètement des langues étrangères parlées ou fabriquées dans cet état. En fait, toutefois, il ne semble pas que cette cause ait été très puissante, car les autres langues extra-terrestres devraient alors présenter la même particularité, tandis que l'*f* s'y rencontre en quantité faible, il est vrai, mais cependant fort appréciable dans un vocabulaire presque aussi restreint que celui de l'hindou (4 *f* en ultramartien et 3 en uranien). L'absence totale de cette lettre du sanscrit d'Hélène s'explique au fond plus aisément, en supposant que ce qu'elle nous a donné de cette langue provient surtout de souvenirs réels, altérés et déformés, plutôt que d'une fabrication de néologismes sanscritoïdes.

Quant au chant hindou en particulier (*Des Indes*, p. 301-302), il me paraît être un cliché unique en son genre dans la mémoire latente d'Hélène ;

---

[1] *Le langage martien*, p. 21 et suivantes.

car aux diverses séances où Simandini s'est livrée à des essais plus ou moins réussis de productions musicales, il nous a bien semblé qu'il s'agissait toujours de la même mélodie et des mêmes paroles. Or, au point de vue de la mélodie, m'écrivait M. Glardon à propos de la figure 36 (*Des Indes*, p. 302), « ce chant *est* un chant hindou ; la note finale, filée pendant quinze à vingt secondes est caractéristique du chant hindou. Où M^lle^ Smith l'a-t-elle entendu ? » Les paroles de leur côté semblent trahir assez clairement quelque chanson d'amour orientale. — « Pourquoi, me suggérait un jour M. Marchot, qui penche aussi pour l'authenticité hindoue de ce curieux morceau, pourquoi tout cela n'aurait-il pas été pris à une troupe de bohémiens ? Il est généralement admis que les diverses variétés de la langue tzigane sont excessivement proches des dialectes néo-hindous et proviennent de l'Inde, d'où ces tribus nomades seraient parties quelques siècles après le commencement de l'ère chrétienne ; et il se peut bien qu'elles aient emporté avec elles la tradition de certains chants caractéristiques, à paroles encore plus ou moins voisines du sanscrit. » — Je ne vois, pour ma part, rien d'invraisemblable dans cette ingénieuse supposition ; et le fait que le père d'Hélène était né et avait passé son enfance en Hongrie, une des terres classiques des tziganes, n'est certes pas pour contredire une telle hypothèse.

Introduire les bohémiens et la langue tzigane comme chaînons entre l'hindou de M^lle^ Smith et le pays des Brahmes, semblera évidemment aux Spirites réincarnationistes plus compliqué que de passer tout droit par l'autre monde pour relier le cerveau actuel d'Hélène à celui de la princesse sivroukienne, ou (puisque cette dernière ne pouvait pas connaître le sanscrit) de quelqu'autre antériorité aryenne de notre aimable médium. Mais dans l'ordre touffu des réalités empiriques, la ligne droite de la métaphysique n'est pas toujours la plus sûre, et au surplus c'est une affaire de goût, ou de logique scientifique, que je laisse à l'appréciation du lecteur. En fait, une grande obscurité plane encore sur la genèse réelle et concrète des parcelles de sanscrit dont le rêve oriental nous a révélé la présence chez M^lle^ Smith. Aussi les occultistes, à cheval sur le principe de Hamlet mais oubliant celui de Laplace, ont-ils beau jeu pour répéter que l'origine supranormale de ces merveilles n'a pas été réfutée. Il va sans dire qu'en ce qui me concerne, la découverte de la grammaire de Harlez chez M. Y., venant s'ajouter aux indices déjà fournis dans *Des Indes* par l'analyse des textes hindous d'Hélène, me confirme dans une interprétation différente du *tout est possible*. Oui, tout est possible, mais ce qui me paraît l'être encore plus qu'autre chose, c'est que M^lle^ Smith ait eu dans les milieux variés où elle a donné des séances, si ce n'est même dans les relations de sa propre famille, mainte occasion de voir des grammaires et des livres sanscrits, de recevoir des explications à leur sujet, et d'entendre le chant hindou dont elle nous a régalés.

Pour clore ce chapitre par où je l'ai commencé, il me faudrait maintenant revenir au syllogisme formulé page 194, afin d'en montrer l'inanité ; mais je suppose que les lecteurs qui m'ont suivi jusqu'ici l'ont déjà suffisamment sentie pour que je puisse me dispenser d'y insister.

---

## CHAPITRE V

### Le Cycle royal et l'épisode de Barthez.

Je n'ai assisté à aucune scène nouvelle de ce cycle, où M^lle^ Smith retrouve momentanément les souvenirs, le maintien, le parler, bref toute la personnalité de Marie-Antoinette, dont elle est censée être la réincarnation. Ce somnambulisme a cependant continué à se déployer, et souvent avec éclat, dans les séances américaines, spécialement pendant le séjour d'Hélène à Paris. On conçoit que ce retour, après un siècle, de l'infortunée souveraine dans la capitale qu'elle avait si tragiquement quittée, ne pouvait faire moins que de réveiller en elle de poignantes émotions ! De fait, il est psychologiquement très naturel que l'idée de se trouver à Paris ait maintenu le rêve royal en état d'excitation latente, à fleur de conscience pour ainsi dire, et constamment prêt à jaillir, ce qu'il aurait sans doute fait à tout bout de champ, sans la répression exercée sur lui par le sentiment des réalités présentes. Peut-être faut-il voir dans cette lutte sourde et cette tension intérieure entre un passé imaginaire et l'actualité inéluctable, à côté du changement de régime et de genre de vie, une des causes du mal de tête inaccoutumé qui poursuivit Hélène pendant son séjour dans la grande ville. Mais, en dehors d'une impression générale de non-étonnement ou de vague familiarité, il ne semble pas que la persuasion subconsciente d'avoir déjà habité Paris dans une existence antérieure ait provoqué chez M^lle^ Smith, au cours de ses promenades en ville, des atteintes de la sensation si caractéristique dite de *fausse reconnaissance* ou de *déjà vu* (paramnésie) ; du moins elle ne nous en a pas cité d'exemple, et à en juger par ses récits, c'est plutôt sous la forme d'accès émotifs, soudains et imprécis, que son rêve subliminal venait fréquemment troubler sa personnalité consciente.

Dans les lettres adressées à sa mère, restée à Genève, Hélène lui disait que rien ne la surprenait à Paris, qu'il lui semblait y avoir toujours vécu. — « Mes impressions, m'écrivait-elle aussi, ou pour mieux dire mes sensations sont si diverses, si curieuses parfois en présence de certaines rues, certains

monuments, qu'il faudrait des pages et des pages pour vous les analyser... Une fois je suis allée à pied faire une petite promenade accompagnée de la femme de chambre de Mme J. ; j'avais très mal à la tête, je sentais le besoin de marcher un peu — depuis que je suis ici j'ai de grands maux de tête, ce que je ne connaissais pas avant. — J'ai traversé une grande place, et tout le temps que je l'ai traversée je me suis sentie pleine de frissons dans les bras, les mains et la tête ; une angoisse terrible m'étreignait le cœur et j'avais hâte de rentrer. Une fois rentrée à la maison, je fis part à Mme J. de ces impressions et c'est seulement à ce moment que je me suis rendu compte que j'avais traversé la place Louis XV. Depuis, j'y suis retournée en voiture ; alors l'impression pénible, je l'ai de nouveau ressentie, mais moins violente que le premier jour où j'étais à pied. Je n'en finirai pas si je voulais m'allonger sur ce sujet. »

A peine ai-je besoin de faire remarquer qu'avant d'attribuer une signification supranormale ou mystérieuse quelconque à ce sentiment d'angoisse, — qui pourrait même n'être qu'un malaise purement fortuit, ou encore une velléité d'agoraphobie due à la grandeur vraiment impressionnante de la place de la Concorde — il faudrait d'abord prouver (ce qui est impossible) que Mlle Smith n'avait aucune connaissance claire ou latente ni du nom actuel de la place où on la menait, ni de l'identité de celle-ci avec l'ancienne place Louis XV où fut guillotinée la pauvre Autrichienne. La même objection serait applicable à toutes les autres impressions qu'Hélène a pu ressentir dans Paris, les simples noms entrevus sur les plaques indicatrices des rues suffisant déjà à réveiller, par association, les connaissances historiques acquises de la façon la plus normale par Hélène dans son existence actuelle, et à engendrer du même coup les émotions correspondantes, en une subconscience très suggestible et dominée par l'idée fixe qu'elle est Marie-Antoinette.

Sur les séances proprement dites qu'Hélène eut chez sa bienfaitrice, et où le somnambulisme royal put se donner libre carrière, nous n'avons que fort peu de détails. En voici cependant un échantillon tiré de la lettre à laquelle j'ai déjà emprunté la citation précédente.

« Nous avons fait deux séances avant son départ [de Miss F., une amie de Mme J., rappelée en Amérique] ; la première l'a concernée entièrement, la seconde a été une de Marie-Antoinette qui avait été annoncée quatre jours avant par Léopold ; aussi Mme J. m'avait fait mettre une longue robe blanche [de satin] très ouverte pour ce soir-là. J'étais très émotionnée, mon cœur battait très fort, lorsque, traversant la galerie toute tendue de peluche rouge, je pénétrai dans les salons brillamment illuminés pour la circonstance. Heureusement Léopold est venu de suite ; il m'a prise par la main, m'a conduite devant un petit sofa Louis XV, que je passionne je ne sais pourquoi, et j'ai subitement perdu conscience de tout, le sommeil est venu comme un coup de foudre. La séance a duré deux heures, et il paraît

qu'on ne pouvait voir quelque chose de plus beau ; ces dames n'en pouvaient croire leurs yeux et leurs oreilles. Miss F. me disait : Je voudrais être riche, je voudrais voir souvent une chose pareille, je mettrais alors dans votre main chaque fois 500 dollars ! — Pauvre Miss F. ! Elle ne se doute point que pour moi les séances n'auraient plus la même valeur ; je le lui ai fait comprendre en lui disant combien j'étais heureuse qu'elle fût pauvre en ce moment-là ! Elle a pleuré tout le reste de la soirée, pleuré d'émotion, de joie, je ne sais vraiment de quoi ! M^me^ J. a caché la robe de satin blanc et m'a dit : Plus tard nous la ressortirons, pour le moment je la serre. — »

Si émouvante qu'ait été cette soirée royale à en juger par l'effet produit sur les spectatrices, elle restera encore bien en arrière de la scène que Léopold m'a annoncée dans sa dernière séance avant le départ de M^lle^ Smith pour Paris (2 nov. 1900 ; v. plus haut p. 133), et qui se produira quand on la mènera pour la première fois à Versailles. Léopold est évidemment assez au courant de la subconscience d'Hélène pour prévoir que dans un tel environnement la trance royale ne manquera pas de surgir, et avec une magnificence telle qu'il m'avait engagé de la façon la plus pressante à faire le voyage de Paris pour contempler ce spectacle unique. Il fallait absolument, à l'entendre, que j'assistasse à cet apogée des somnambulismes royaux d'Hélène et fusse témoin de « son entrée à Trianon en M^lle^ Smith et sa sortie en Marie-Antoinette ». Et il me raconta avoir déjà dicté ses instructions à M^me^ J., dans une séance précédente, en vue de cet événement prochain, lui indiquant la toilette XVIII^me^ siècle qu'il conviendra de faire revêtir à Hélène, et lui recommandant de la mener à Versailles de bonne heure le matin, avant qu'il y ait trop de monde. M^me^ J. devait en outre me prévenir quelques jours à l'avance, afin que j'eusse le temps d'arriver de Genève, car « tu pourras lui être utile » m'avait-il dit, — sans doute pour protéger Hélène contre les curieux pendant son somnambulisme ou pour la réveiller avant que les choses n'aillent trop loin. — Malheureusement Léopold s'était trompé en comptant que M^me^ J. conduirait Hélène à Versailles. La chose n'a pas encore eu lieu, mais ce n'est peut-être que partie remise, et si je ne dois plus assister à ce singulier épisode, j'ose du moins prédire aux visiteurs et au gardien qui en seront les spectateurs occasionnels, que ce jour-là ils ne s'ennuieront pas !

Presque tous mes critiques spirites se sont montrés très sceptiques à l'endroit de la réincarnation de la reine Marie-Antoinette en M^lle^ Hélène Smith, et ont crû devoir abandonner le cycle royal à mon explication psychologique par une pure autosuggestion méga-

lomaniaque. Je ne sais s'ils se sont rendu compte de la portée d'une telle concession, et de son contrecoup inévitable sur l'interprétation de toutes les autres productions d'Hélène. Car il est clair que si l'imagination hypnoïde est capable de reconstituer, avec les insuffisantes notions historiques de M^lle^ Smith, un rôle de cette envergure et de le réaliser avec cette étonnante perfection, on ne voit pas pourquoi on lui refuserait la même faculté dans le rôle de la princesse hindoue ou dans les prétendues incarnations de personnes défuntes, connues des assistants, et sur qui Hélène a fort bien pu emmagasiner des renseignements, soit *de visu*, soit par ouï-dire. Quoi qu'il en soit, cet accord unanime sur l'inauthenticité de la royale réincarnation me dispenserait de m'y arrêter davantage, n'était un épisode inattendu qui s'y est greffé momentanément et dont l'intérêt psychologique me semble mériter quelque attention. Je veux parler des communications, reçues au printemps 1900, de feu le D^r^ Barthez, médecin-consultant de Louis XVI et le plus illustre représentant de l'école vitaliste de Montpellier. Voici d'abord un résumé des scènes où il s'est manifesté.

*25 février 1900.* — A 7 $^1/_2$ h. du soir, Hélène, seule avec sa mère, se recueille et invoque Léopold pour tâcher d'avoir son avis sur divers sujets qui l'angoissent (affaire de M. Z., etc.). Elle en obtient une belle et réconfortante communication (v. plus haut, p. 131), après laquelle M^me^ Smith, qui a été malade ces derniers temps, ayant encore demandé un remède à Léopold, ce dernier répond : « Il va venir celui qui te dira ce qu'il y a à faire. » Aussitôt il disparaît et cède la place à un autre personnage qu'Hélène distingue très bien : de taille plutôt grande, il porte un costume du XVIII^e^ siècle, et a les cheveux noués par un ruban noir, parce qu'ils seraient insuffisants pour former une tresse. « Il s'annonça, dit Hélène, sous le nom du docteur Barthès ; il prétend m'avoir beaucoup connue, et nous causa dix minutes environ. Il regrette les jours où il guettait mon passage sur le boulevard du Temple, et ne cessait de répéter : Où sont-ils ces jours, où sont-ils ? Il est enfin parti, et maman a si bien senti son influence lorsqu'il a passé près d'elle ; elle l'a sentie, à ce qu'elle disait, dans ses jambes. C'est très curieux ; réjouissons-nous, il m'a dit qu'il reviendrait. » Au cours de cette apparition, Barthez écrivit par la main de M^lle^ Smith, pour sa mère, une ordonnance consistant en lait et guimauve et, pour elle, le message signé reproduit dans la figure 19 : « Où sont-ils ces jours, où sont-ils où trottinant sur le boulevart du Temple, je n'avois qu'un seul but et désir, celui de voir passer votre carrosse et d'y surprendre votre ombre. Où sont-ils ces jours, où sont-ils ces instans de bonheur où mon âme pour quelques heures étoit si tant ravie — Je suis le docteur Barthès. » — A la séance du 13 mai, Léopold déclara n'avoir pas connu l'écriture de Barthez, et affirma (par une dictée de l'index gauche) que ce message avait été écrit *par la main de Barthez demi-incarné.*

*4 mars.* — Pendant une visite que lui fait M. Lemaître, Hélène entre en hémisomnambulisme et chante au piano sa romance hindoue, puis passe à une vision qu'elle décrit ainsi : (En riant) « Je vois un homme sans mains,

ce sont comme des poings fermés, comme des mougnons (*sic*). Voilà le Docteur (Barthez). Oh ! ils ont l'air bien ensemble. Ça a l'air d'être deux compères. Celui qui a les mains comme des mougnons est jeune ; il a un habit de velours bleu foncé, il s'est mis des boutons gros comme des pièces de 5 francs, avec des Vénus, des femmes nues, c'est même indécent, des Vénus dans toutes sortes de postures. Il a quelque chose qui ne me plaît pas. Ils se parlent, mais je ne puis comprendre. » — Léopold, à qui M. Lemaître demande qui est ce jeune homme, répond par l'index gauche : *Cessez de questionner.* Puis Hélène, dans un premier éveil, parle d'un homme à figure déplaisante, qui n'avait pas de doigts ; on aurait dit que devant les deux personnages il y avait comme une vapeur qui les repoussait. Après une rechute dans un rêve différent, elle se réveille définitivement et dit que le jeune homme était mis comme un prince, extraordinairement poudré, mais que c'est bien drôle, un prince sans mains !

*13 mai.* Séance chez M. Lemaître. — Avant la séance, Hélène raconte qu'il y a quelque temps elle a revu Barthez ayant devant lui un mot lumineux qu'elle ne veut pas dire ; on finit par savoir que ce mot était « empoisonneur ». — On se met à la table et bientôt Léopold s'annonce par un coup. Hélène éprouve une influence derrière elle, il lui semble qu'on la tire en arrière par le dos ; elle se sent inquiète et tremblante comme s'il lui arrivait un malheur. Suit un tremblement dans les mains, sans allochirie. « J'ai un poids dans le dos » répéte-t-elle, et la table épelle : *Prenez garde !* Alors commence entre les deux mains une lutte et une vive agitation qui vont croissant. Hélène voyant sa main droite crispée, s'écrie avec férocité : « Ma main est une patte, une griffe... n'approchez pas, parce que je pourrais vous griffer ! » Au milieu de cet état fiévreux, le médius gauche (Léopold) répond, comme un ressort, qu'il y a lutte entre deux influences, que c'est Barthez qui occupe la main droite et a produit le poids dans le dos. A la question si Barthez a fait du mal à Marie-Antoinette, ou s'il lui a donné un mauvais remède, le médius (Léopold) répond en dictant par l'index gauche : *Je ne le dirai pas aujourd'hui ;* puis il déclare que l'écriture du 25 février était de la main de Barthez demi-incarné. A ce moment l'index droit remue, et ensuite tous les autres doigts de la main ; cette main griffe vigoureusement la table avec les ongles en s'avançant d'une manière menaçante contre les assistants et Hélène dit : « C'est affreux d'avoir cela dans la main ! » — Suit une étrange mimique : Léopold avance graduellement la main gauche pour calmer la droite, dont les ongles continuent à grincer sur la table comme une scie non graissée. Toup à coup la chaise d'Hélène se dérobe et est poussée en arrière à un mètre environ, tandis qu'elle s'affaisse en criant : « On m'a ôté ma chaise ! (Du bras gauche elle la reprend et la ramène sous elle ; la main droite est toujours sur la table.) Oh ! ma jambe droite ! je sens qu'on me tord la jambe, toute la jambe droite du genou à la hanche ! » Elle gémit, et Léopold dit que c'est Barthez qui lui a fait cela.— Maintenant Barthez est presque parti et Hélène se sent mieux : « Il me semble que je respire ! Mais quand je l'ai vu chez moi, ce n'était pas dans ces conditions. » Puis de nouveau cela recommence : Hélène sent que Barthez lui tire toutes les petites fibres de la main, sa chaise se dérobe et elle tombe. Tandis que la main gauche reprend la chaise, la droite (Barthez) fait le poing et menace les assistants tour à tour. Cette scène de l'enlèvement de la chaise [accès d'automatisme musculaire inconscient], pendant laquelle Hélène reste à moitié pliée et comme accroupie sur le vide, se répète une troisième fois, accompagnée de gémissements. Heureusement Léopold par de vifs mouvements du bras gauche finit par chasser Barthez,

puis s'incarne suffisamment pour prononcer de sa grosse voix caractéristique les mots « *Frère! Frère!* » accompagnés de quelques hoquets. Mais cette incarnation ne dure qu'un instant ; Hélène se réveille à demi, change de siège et se place dans un petit fauteuil, se plaint de la jambe droite, puis regardant la chaise qu'elle occupait : « Je ne la veux pas, cette chaise, il y a un homme dessus ! (C'est Barthez. Elle lui crache trois fois à la figure.) C'est un empoisonneur, oui un empoisonneur ! (Elle lui crache contre de nouveau deux fois.) C'est toi qui l'as empoisonné, ce pauvre Orléans, c'est toi, sale, vil homme ! Va te cacher ! » Léopold met fin à cette scène en pressant les nerfs orbitaires, et Hélène passe à la scène d'écriture ultramartienne décrite p. 163. A son réveil, une heure plus tard, elle se souvient d'avoir vu entre autres Barthez, et dit : « Ce dernier, je ne l'aime pas beaucoup. Il a beaucoup de frisures comme au siècle dernier ; on ne se rend pas compte de son âge. Il n'a pas quelque chose de franc dans l'œil. Mais ne me parlez pas de lui ! » Et elle recommence un petit grincement avec la main droite sur la table, mais cela ne dure pas.

*1er juillet.* — Au commencement de la séance [chez M. Lemaître, où il n'y en a pas eu depuis le 13 mai], Hélène ne veut pas de sa chaise accoutumée — et ne se souvient pas qu'elle a l'habitude de l'avoir — ni d'un fauteuil : « On a craché sur ce fauteuil, dit-elle ; un oiseau a passé par là. Je ne tiens pas à toucher cette table non plus. » C'est évidemment un écho des impressions désagréables de la réunion précédente ; et en effet, au cours de la présente séance, qui n'a d'ailleurs rien à faire avec Barthez, on apprend par Léopold que telle est bien la cause de cet incident du début : le fauteuil a rappelé Barthez à Hélène.

Les points d'histoire auxquels sont censées faire allusion les visions précédentes dépassent tellement ce qu'un profane comme moi est à même de contrôler dans les dictionnaires et autres ouvrages usuels, que je dois laisser aux érudits en matière de XVIIIme siècle le soin de juger de leur exactitude. De deux choses l'une. Ou bien toutes ces prétendues révélations sur les rapports de Barthez avec Marie-Antoinette et le duc d'Orléans seront reconnues véridiques, et alors les amateurs de supranormal pourront, avec une certaine apparence de raison, invoquer l'étonnante lucidité ou la clairvoyance rétrospective de Mlle Smith, à moins toutefois qu'on ne finisse par découvrir les documents d'où ces connaissances lui seraient venues par voie très naturelle ! Ou bien l'obscurité du passé empêchera d'en vérifier l'authenticité, et alors on n'aura aucune excuse valable pour préférer provisoirement les explications occultes à l'hypothèse purement psychologique de simples caprices de l'imagination onirique brodant sur quelques données réelles. J'en reste pour ma part, jusqu'à preuve du contraire, à cette dernière supposition, en faveur de laquelle militent d'ailleurs divers traits où éclate le caractère d'incohérence et de confusion qui est l'estampille ordinaire des créations de l'état de rêve.

Le plus frappant de ces traits est le changement inexpliqué et

irrationnel des dispositions émotives réciproques d'Hélène et de Barthez : dans les dernières scènes elle l'insulte, le traite d'empoisonneur et crache contre lui, pendant que de son côté il lui arrache sa chaise à plusieurs reprises et cherche à s'incarner en elle afin de griffer son entourage, au point que Léopold est obligé d'intervenir pour la débarrasser, non sans peine, de ce vilain personnage. Cette hostilité sauvage forme un curieux contraste (qu'Hélène a elle-même relevé) avec le ton de la première apparition, où Barthez, amené par Léopold, donnait une prescription médicale utile à M^me^ Smith et se révélait comme un adorateur passionné de Marie-Antoinette. Une telle volte-face affective — difficile à comprendre dans l'hypothèse spirite d'une présence réelle de Barthez et de la reine de France, dont on ne voit pas trop pourquoi ils se brouilleraient tout à coup au printemps 1900 — me paraît au contraire s'expliquer assez bien par une confusion de personnages comme nous excellons à en commettre en rêve, où il nous arrive de transporter à un individu ce qui appartient en réalité à un autre ayant avec le premier un rapport quelconque, souvent purement nominal. Barthez, tous les dictionnaires nous l'enseignent, fut premier médecin du duc d'Orléans, et il n'en faut certes pas davantage à l'association des idées, telle qu'elle se pratique en songe, pour faire dévier sur lui un ensemble de traits qui appartiennent en propre au duc d'Orléans (Philippe-Egalité) [1], tels que l'inimitié entre ce duc et la reine, l'accusation d'empoisonnement, les crachats reçus, etc. Cette simple confusion serait à elle seule un indice typique — s'il en était encore besoin — que tout le cycle royal n'est au fond qu'un rêve, rêve prolongé, souvent interrompu par d'autres, mais sans cesse repris, et fatalement exposé au même genre de vicissitudes, de transpositions, de quiproquos, que nos rêves nocturnes d'une heure ou d'une minute.

Je reprends avec quelques détails cette analyse des visions concernant Barthez. — Pour commencer par sa première apparition (25 février) et son message signé, je n'ai pu trouver aucun indice historique, dans les ouvrages que j'avais sous la main, que le savant docteur se soit jamais épris de Marie-Antoinette ; mais sa position de médecin-consultant du roi (qui paraît du reste avoir été un titre honorifique plutôt qu'une fonction effective) peut à la rigueur évoquer, dans une imagination alerte, l'idée qu'il a également dû avoir affaire de près avec la reine. Quoi qu'il en soit, rien n'est moins authentique et moins probant que la prétendue communication

---

[1] Le terme générique de « duc d'Orléans » recouvre lui-même une autre confusion : le seul duc d'Orléans qu'on ait jamais vu figurer dans le cycle royal d'Hélène est Philippe-Egalité, or ce n'est pas de lui, mais de son père (mort en 1785) que Barthez fut premier médecin. Dans la plupart des dictionnaires, cette distinction n'apparaît pas.

de Barthez à Hélène, où je crois au contraire apercevoir un simple déguisement de Léopold, dû à quelque autosuggestion ou association d'idées fortuite. Il n'y aurait rien d'invraisemblable en effet à ce qu'Hélène eût entendu parler une fois ou l'autre du *Traité des Maladies goutteuses* de Barthez (dont le nom d'ailleurs n'est point inconnu dans notre pays, grâce à son homonyme qui collabora à l'ouvrage célèbre du médecin genevois Rilliet sur les *Maladies de l'enfance*), et qu'au moment où elle demanda un remède pour sa mère, qui justement souffrait de rhumatisme et d'enflure des jambes, le souvenir de ce traité ou de son auteur ait jailli dans sa subconscience : circonstance tout à fait suffisante pour que cette subconscience, qui venait de lui fournir un message consolateur par la voix accoutumée de Léopold, revêtît cette fois et par exception, pour exercer ses fonctions d'autorité médicale, la forme de Barthez au lieu de prendre comme d'habitude celle de Cagliostro.

Le fait est qu'en dépit d'une originalité apparente et superficielle, c'est bel et bien encore Léopold, et par conséquent en dernière analyse M^lle^ Smith elle-même, qui trahit sa présence dans le prétendu message du professeur de Montpellier. Il n'y a pas à s'y méprendre. — D'abord la teneur de ce document reflète à l'égard de la souveraine exactement la même nuance d'adoration, exaltée et platonique à la fois, qui est le cachet de Léopold dans tous ses rôles déjà connus (Cagliostro, Kanga, Astané, Ramié) : le soi-disant Barthez n'est évidemment qu'une nouvelle doublure de l'esprit-guide d'Hélène. — Ensuite, au point de vue graphologique, si le message écrit par la main de M^lle^ Smith ressemblait aux lettres qui nous restent de Barthez, cela ne serait certes pas une preuve suffisante d'identité spirite ; car encore faudrait-il être sûr qu'elle n'a jamais aperçu aucun autographe de lui. Mais dans l'état des choses, tout ce que ce billet doux rappelle, c'est l'écriture ordinaire d'Hélène, pas même très altérée par la trance somnambulique où elle s'imagine être un grand médecin d'il y a un siècle et en adopte l'orthographe probable (comparez les fig. 18 à 20). — Enfin, comme si la subconscience de M^lle^ Smith avait tenu à nous laisser entrevoir que tous ses prétendus communicateurs désincarnés ne sont que les divers rôles, les modifications allotropiques passagères de l'individualité même du médium, avant de forger la signature apocryphe de Barthez, la main d'Hélène a mis en quelque sorte son sceau personnel à la fin du message dans le petit mot *si* de l'expression « m'a *si* tant ravie », locution que M^lle^ Smith emploie souvent dans la conversation et dont j'ai retrouvé de nombreux spécimens au cours de sa correspondance [1]. — On ne saurait demander des preuves plus évidentes que le prétendu Barthez n'est qu'un nouveau nom d'emprunt dont l'imagination hypnoïde d'Hélène s'est momentanément affublée pour jouer son rôle de conseiller médical en même temps que de protecteur idolâtre de la reine réincarnée. (Je n'insiste pas sur le petit fait accessoire que la main d'Hélène a écrit Barthès au lieu de Barthez, parce que les spirites me répondraient que le savant docteur a pu oublier l'orthographe exacte de son nom, depuis tantôt un siècle qu'il est désincarné.)

Dans la seconde vision, huit jours plus tard (4 mars), Barthez et le duc d'Orléans Philippe-Egalité (car c'est bien de ce dernier qu'il s'agit, on le reconnaît à son costume déjà décrit par Hélène en d'autres séances) appa-

---

[1] En voici quelques exemples tirés des lettres de M^lle^ Smith : « Vous m'avez *si* tellement anéantie, *si* tellement confondue, que je n'ai pu dîner. » — « Ils réalisent *si* tellement le rêve... » — Etc.

avoue franchement que je ne
comptais pas me dessaisir de ce
document avant d'avoir su si
réellement il avait existé de
par le monde au siècle dernier
un docteur de ce nom.

Fig. 18.— Ecriture ordinaire de M[lle] Smith. Fragment d'une lettre du 6 mars 1900. [Collection de M. Lemaître.] — Voir aussi fig. 1 et 2, p. 122-123.

raissent conjointement et semblent fort bien s'entendre, « comme deux compères ». La réunion de ces personnages dans un même rêve a pu, selon moi, préparer leur confusion ultérieure et le transfert au premier d'incidents appartenant à la biographie du second. J'ignore d'ailleurs à quoi se rapporte cette affaire de moignons ou de mains coupées ; y voir un souvenir amplifié, et appliqué par erreur au duc, du fait que Barthez subit dans son enfance l'amputation du pouce gauche[1], me semblerait un peu forcé, et je ne sais s'il y a dans l'histoire des princes d'Orléans quelque aventure propre à expliquer cette lugubre mutilation. Aussi j'incline plutôt, pour le moment, à n'y voir qu'une réminiscence plus ou moins symbolique de séances déjà lointaines où M[lle] Smith (dans le courant de 1895) vit à diverses reprises son défenseur Léopold vaincre Philippe-Egalité, l'ennemi bien connu de Marie-Antoinette, le réduire à l'inaction et le lier dans un sac comme un adversaire terrassé.

Quoi qu'il en soit, la scène suivante (13 mai) prête franchement à Barthez l'inimitié profonde contre la reine que les historiens attribuent à Philippe d'Orléans, et elle nous met en présence de détails qui se rattachent à ce dernier, tandis qu'ils ne paraissent absolument pas convenir au docteur de Montpellier. Je ne sache pas en effet que Barthez ait jamais été accusé d'avoir empoisonné qui que ce soit, surtout pas Philippe-Egalité dont il ne fut point le médecin et qui mourut sur l'échafaud. Par contre, on raconte (et le fait se trouve relaté dans Larousse) qu'étant venu à la Cour en janvier 1792, le duc d'Orléans y fut fort mal reçu par les partisans de la reine : « A peine l'eut-on aperçu que les mots les plus outrageants furent prononcés. Prenez garde aux plats ! criait-on de toutes parts et comme si l'on eût redouté qu'il y jetât du poison. On le poussait, on lui marchait sur les pieds et on l'obligea de se retirer. En descendant l'escalier, il reçut plu-

[1] Voir LORDAT, *Exposition de la doctrine médicale de Barthez et mémoires sur la vie de ce médecin.* Paris, 1818, p. 5.— D'aprés Lordat (p. 451), Barthez était « d'une taille au-dessous de la médiocre », tandis qu'Hélène, dans sa première vision, le trouva « d'une taille plutôt grande ».

ù sont-ils ces jours où sont-ils où trottinant sur le
oulevart du Temple je n'avois qu'un seul but et désir
lui de voir passer votre carosse et d'y surprendre
otre ombre. Où sont-ils ces jours, où sont-ils ces
stants de bonheur de mon âme pour quelques
eures étoit si tant ravie
Je suis le docteur Barthès.

Fig. 19.— Prétendu message de Barthez, produit par M^lle^ Smith dans un accès d'écriture automatique, le 25 février 1900 ; voir p. 219. [Collection de M. Lemaître.]

smodiques, j'ai une toux d'irritation, et j'ai craché le sa
reprises. Si cette considération vous porte à m'accorder la
rai un sentiment bien vif de votre indulgence ; mais je ne
Montpellier aussitôt que je croirai le pouvoir sans aucun

Votre très humble et
très obéissant serviteur
Barthez D.r en Med.

Fig. 20. — Ecriture authentique de Barthez. — [Fragment et signature d'une lettre datée de Narbonne, 10 avril 1766, obligeamment fournie à M. Lemaître par M. Kühnholtz-Lordat à Montpellier.]

sieurs crachats sur la tête et sur ses habits. Il sortit justement indigné et plus irrité que jamais... » Ce récit, rapproché de la scène mouvementée du 13 mai, semble prouver jusqu'à l'évidence que l'inoffensif docteur Barthez, tout à coup représenté comme agressif vis-à-vis d'Hélène et de son entourage, traité par elle d'empoisonneur, recevant ses crachats et finalement expulsé par Léopold, a été dans cette séance la victime d'une erreur de personne : l'imagination hypnoïde lui a attribué le rôle d'ennemi déclaré de Marie-Antoinette, en lieu et place de Philippe-Egalité.

Une telle méprise a d'ailleurs dû être facilitée par le fait que ce rôle d'ennemi se trouvait vacant dans la subconscience d'Hélène depuis le jour

où — par suite d'une autre confusion onirique ou de quelque caprice demeuré inexpliqué — la Reine somnambulique avait reconnu Philippe-Egalité réincarné dans la personne aussi sympathique que réelle de l'un des assistants, M. Aug. de Morsier (voir *Des Indes*, p. 330). On comprend en effet qu'une fois cette réincarnation adoptée, il était difficile de continuer à prêter au duc d'Orléans, maintenant métamorphosé en un aussi aimable partenaire, un passé tout chargé d'horreurs et de haines. C'est pourquoi dans les soirées royales de Mlle Smith, M. de Morsier n'eut jamais de Philippe-Egalité que le nom, avec quelques attributs princiers et flatteurs, mais tout ce que ce rôle comportait primitivement d'hostile à Marie-Antoinette fut complètement laissé dans l'ombre. D'autre part, il ne semble pas que la mémoire d'Hélène ait jamais possédé sur Barthez de renseignements dépassant ses titres de médecin du Roi et du duc d'Orléans, et peut-être ne le connaissait-elle que pour l'avoir vu mentionné dans quelque traité de médecine populaire (de même que Raspail et ses remèdes camphrés, v. *Des Indes*, p. 141) ; rien n'empêchait donc que ce vague personnage, une fois évoqué par hasard et momentanément substitué à Léopold dans une consultation médicale, se chargeât ensuite des fonctions abandonnées de Philippe-Egalité. Un nom sans biographie précise d'un côté, un rôle historique sans porteur d'autre part, la subconscience d'Hélène a fini par plaquer ces deux choses l'une sur l'autre et en a fait le personnage somnambulique du 13 mai. — On reconnait ici la mise en œuvre, en petit et sur un point de détail, de ce même procédé de l'imagination hypnoïde qui, dans le cycle oriental, a fusionné la langue sanscrite et l'histoire de Marlès dans la personnalité de la princesse hindoue.

En somme, les nouvelles manifestations du somnambulisme royal n'apportent pas de changement à l'interprétation que j'ai donnée de ce cycle dans *Des Indes*, et l'épisode de Barthez, par les confusions de personnages et les déplacements de rôles qu'il nous révèle, ne fait que mettre dans un relief encore plus saillant le caractère onirique de tout ce roman.

---

## CHAPITRE VI

### A propos du Supranormal.

Le long chapitre de *Des Indes* sur ce sujet était un mélange assez disparate de trois sortes de choses : des considérations générales sur les principes qui, à mes yeux, doivent diriger les recherches en ce domaine délicat ; l'exposé de mon sentiment personnel à l'égard de problèmes discutés, tels que le mouvement d'objets sans contact, la télépathie, le spiritisme ; enfin l'analyse des phénomènes d'apparence supranormale que j'avais rencontrés chez Mlle Smith. Je reprends ces mêmes sujets, en y ajoutant un quatrième paragraphe sur les faits inédits de cet ordre dans la médiumité d'Hélène.

### 1. *Principes d'investigation du supranormal.*

Sur ce premier point, je n'ai pas rencontré d'opposition avouée, vu la banalité de mes remarques. Ni le matérialisme pseudo-scientifique n'oserait attaquer ce que j'ai appelé le principe de Hamlet : *tout est possible,* tant il est évident que nous sommes encore trop ignorants pour prescrire à priori des bornes quelconques à la nature ; ni les partisans de l'ésotérisme occulto-spirite ne contesteraient ouvertement le principe de Laplace, que *le poids des preuves doit être proportionné à l'étrangeté des faits,* bien que ce principe soit la condamnation même de leurs façons favorites de raisonner et qu'ils le transgressent à journée faite. De même les deux corollaires que j'ai indiqués comme découlant du principe de Laplace — obligation pour chaque auteur de confesser ses inclinations subjectives, et nécessité de s'abstenir de tout jugement arrêté et définitif, dans ces matières obscures et controversées — n'ont soulevé aucune discussion ; mais de ce que tout le monde sans doute en reconnaît théoriquement la justesse, il ne s'ensuit pas qu'on les mette en pratique. Rien de plus éloigné du probabilisme prudent et réservé qui serait la seule attitude convenable d'un sage vis-à-vis du supranormal, que les dogmatismes tranchants et irréductibles, tant positifs que négatifs, dont ce domaine nous offre encore continuellement le triste et parfois ridicule spectacle. Et quant à livrer sincèrement ses pensers de derrière la tête et ses secrètes tendances instinctives, ce qui permettrait au public d'apprécier l'influence possible de ces facteurs personnels sur la façon dont un auteur discute et interprète les faits prétendus supranormaux, il en est peu qui aient la bonhomie de le tenter. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas à revenir sur ces considérations générales puisqu'elles n'ont suscité aucune objection, et qu'entrer plus avant dans ce qu'on pourrait appeler la « logique du supranormal » serait hors de saison à propos d'un cas particulier comme celui de M^lle^ Smith.

### 2. *Tendances personnelles à l'égard du supranormal.*

Il n'en a pas été de même de ce second point, à savoir mes inclinations subjectives au sujet des questions brûlantes auxquelles touchait la médiumité de M^lle^ Smith. Ma franchise sans doute un peu brutale, et pas très parlementaire, paraît-il, dans le choix des expressions, m'a attiré les foudres, heureusement inoffensives, de ceux qui ne pensaient pas comme moi. Oubliant que l'exposé de

mon sentiment ne constituait qu'un détail d'arrière-plan dans le volume de *Des Indes*, et se légitimait du reste comme étant précisément la mise en pratique de l'un des corollaires du principe de Laplace, plusieurs de mes critiques en ont fait à tort le point capital et sont partis en guerre contre mes opinions personnelles. Au lieu d'en prendre acte simplement en ajoutant qu'ils ne les partageaient pas, ils ont perdu à les pourfendre ou à les stigmatiser un temps précieux, qui eût été mieux employé à discuter la seule chose importante dans l'espèce, à savoir le cas de M^lle^ Smith et l'interprétation de ses phénomènes.

Du côté spirite, les uns (comme M. Erny) ont vu une preuve de complète inconscience, les autres au contraire (comme M. Delanne) un phénomène de double conscience, dans le fait inouï que je ne fusse pas encore tombé en pamoison devant les doctrines et les pratiques des adeptes d'Allan Kardec ; tous d'ailleurs sont d'accord pour attribuer une telle aberration de ma part à un déplorable parti-pris dogmatique, soit conscient, soit subconscient.— Mes honorables adversaires ne se sont pas aperçus que le point en question était, non de décider si l'opinion purement personnelle que j'avais exprimée au sujet du spiritisme était bonne ou mauvaise en soi, mais de savoir si cette opinion m'avait égaré dans l'appréciation des prétendus messages spirites de M^lle^ Smith. Je regrette qu'ils aient ainsi répondu tare pour barre à *Des Indes*, et se soient donné la peine d'anathématiser mes hérésies alors qu'il s'agissait simplement de réfuter mes analyses.

Du côté scientifique, des collègues dont j'admire le savoir m'ont vivement reproché d'admettre la télékinésie et la télépathie, qui ne sont point encore académiquement démontrées, et de prêter ainsi les mains à la superstition. Ils n'ont pas pris garde aux restrictions dont j'avais entouré mon jugement, et qui le subordonnaient à la réalité toujours discutable de certains faits passés, ou au plus ample informé des découvertes à venir ; surtout ils n'ont pas compris la portée et le rôle de mes opinions dans l'étude du cas de M^lle^ Smith. C'est sans doute que j'ai manqué de clarté ; j'aurais dû mieux formuler mon jugement et mon but — et je le fais aujourd'hui dans les termes suivants : Je ne soutiens point ici la télékinésie et la télépathie, car ce n'est pas le lieu de disserter des preuves valables ou non de ces phénomènes, bien que j'aie mentionné brièvement celles qui m'ont le plus impressionné ; qu'il me suffise de dire que, admettant personnellement — pour le moment — la réa-

lité ou la très grande probabilité de ces faits et n'ayant par conséquent aucun parti-pris subjectif contre eux, je n'en ai cependant pas trouvé d'indices solides et probants dans la médiumité de Mlle Smith ; et d'autre part, n'éprouvant instinctivement qu'indifférence ou répulsion pour les messages des désincarnés dont on nous rebat les oreilles dans la littérature *ad hoc*, j'ai cru de mon devoir d'exposer franchement mon peu de sympathie innée à l'endroit des doctrines spirites, afin que les lecteurs en pussent faire la part dans mon appréciation, négative également, des phénomènes de cet ordre chez Mlle Smith.

On se rappelle qu'en abordant les prétendus messages de désincarnés obtenus par Mlle Smith, je me suis permis d'exposer mon sentiment personnel sur la doctrine spirite et le problème de la vie future. Cette digression, qui occupe environ huit pages (sur 430, soit le 2 %) de *Des Indes*, a touché, paraît-il, un point sensible, car elle a déclanché chez mes adversaires un gigantesque mécanisme de discussions théologiques tout remonté et prêt à partir. Aussi dans leurs critiques de mon livre les proportions sont-elles à peu près renversées : par exemple dans la réponse de la Société d'Etudes Psychiques de Genève, le cas de Mlle Smith se trouve réduit à la portion congrue, tandis que les dissertations philosophiques, morales, religieuses, prennent une ampleur qui envahit les trois quarts du volume. Je ne suis pas fâché d'avoir ouvert les écluses de cette dialectique bouillonnante, où il y a des pages fort belles et édifiantes. Au surplus, j'ai la satisfaction de constater que j'ai atteint un heureux résultat. Je m'étais efforcé (p. 389 et suiv.) de montrer entre autre qu'il y a des échappatoires à l'étroit dilemme — matérialisme ou spiritisme — dans lequel les successeurs d'Allan Kardec s'efforcent d'enfermer l'humanité ; or mes remarques ont contraint quelques-uns de mes critiques d'élargir déjà un peu leur classification en y introduisant à mon intention une troisième catégorie, à savoir... le calvinisme[1]. C'est toujours cela de gagné ; peut-être avec le temps découvriront-ils d'autres faces encore à la pensée humaine. Je m'imagine du reste que notre grand réformateur serait peu flatté de l'usage que l'on fait de son nom en cette occurrence, et qu'il trouverait qu'on en prend bien à son aise vis-à-vis de lui en accordant aussi légèrement la qualification de

---

[1] Revue des Etudes Psychiques. Août-Octobre, 1901, p. 286. — M. de Vesme prétend qu'au Congrès de Psychologie de Paris j'ai déclaré mon attachement à la religion calviniste et que ma parole était pleine de mépris pour les théories spirites ! Le savant directeur de la Revue des Etudes Psychiques est victime d'un fameux tour de son imagination quand il me prête un aussi ridicule manque de tact. Je n'y ai pas dit un mot de religion, calviniste ou autre, ce qui, dans un congrès scientifique, eût été un déplacement vraiment par trop inepte des questions ; et quant au Spiritisme je me suis borné, en rendant d'ailleurs pleinement hommage à l'honorabilité des spirites de Genève et à la sincérité de leurs médiums, à dire qu'ils ne m'avaient pas encore fourni de faits probants en faveur de cette hypothèse. Voyez du reste ma Communication au dit Congrès dans le volume de ses Comptes Rendus (p. 102-112) ; si j'avais prononcé quoi que ce soit qui ressemblât à ce que M. de Vesme m'attribue, on le retrouverait dans cette rédaction, sinon textuelle, du moins parfaitement fidèle et complète de ce que j'ai dit.— C'est dommage que M. de Vesme, qui n'a évidemment pas assisté lui-même au dit Congrès, n'ait pas indiqué la source d'où lui sont venues des informations aussi fantaisistes.

« calviniste ». N'importe ; c'est un honneur dont on peut être fier que de se voir rangé parmi les disciples de l'illustre fondateur de l'Académie de Genève ; et plût au ciel que je méritasse en effet une appellation qui, après les changements que trois siècles et demi ont apportés dans nos manières de voir et de sentir, reste aujourd'hui synonyme d'énergie de la volonté, d'inflexibilité morale, de vigueur de la pensée, et d'autonomie de la conscience individuelle.

Il est encore un point sur lequel je me plais à penser que *Des Indes* aura peut-être exercé une bienfaisante influence dans les milieux spirites. Plusieurs de mes critiques ont reproduit, en tout ou partie, mon paragraphe relatif aux plates-bandes réservées dans lesquelles chaque homme cultive des plantes métaphysiques de son goût, en dehors des laboratoires de la science officielle (*Des Indes*, p. 347). Ils l'ont reproduit, c'est vrai, pour me le lancer à la tête, comme si j'en étais encore à confondre mon petit jardin particulier avec les places publiques de la science, alors que j'ai moi-même insisté sur la séparation de ces deux domaines. Mais enfin, ils l'ont reproduit et lui ont ainsi donné de la publicité ; c'est l'essentiel, car l'on peut espérer que de la sorte l'idée d'une distinction à faire pour chacun, entre ses tendances et convictions personnelles d'une part, et ce qui est scientifiquement démontré de l'autre, finira par s'introduire peu à peu même dans la littérature spirite. Quand les écrivains de ce bord diront franchement : « nous sommes spirites parce que cette philosophie nous plait, quand bien même il n'y en a pas encore de démonstration scientifique vraiment digne de ce nom, » — exactement comme d'autres sont matérialistes, ou idéalistes, ou quoi que ce soit, simplement parce que ces doctrines leur disent quelque chose, et sans que leur point de vue soit davantage le résultat de preuves objectives, contraignantes et impersonnelles — alors un grand pas sera fait vers le support mutuel et l'harmonie de toutes les opinions possibles. Car ce qu'il y a à mon avis de souverainement agaçant, ce n'est pas que d'autres gens pensent et sentent autrement que vous (cette inévitable diversité de convictions étant bien plutôt un des charmes et une richesse de l'univers), mais c'est qu'ils s'entêtent à ne pas reconnaître ce que leur opinion a de subjectif, et prétendent toujours vous l'imposer comme seule raisonnable, légitime, saine pour l'humanité, et scientifiquement autorisée.

Ceci m'amène au compte rendu que M. Hyslop, professeur de logique et de morale à Columbia University (New-York), a consacré à *Des Indes* [1], et où, après des éloges sans doute peu justifiés, il m'adresse diverses critiques qui ne me paraissent pas l'être davantage. Pour commencer par la fin, dans la dernière page de son article M. Hyslop me blâme d'avoir, en exprimant mon sentiment sur le spiritisme, touché au côté religieux de la question et osé faire ce qu'il appelle « une confession de foi », chose qu'il estime être « une contradiction et une mômerie (*an exhibition of pious cant*) indigne d'un homme qui prétend respecter la science ». Le vrai sens de ce reproche, c'est simplement... que M. Hyslop est d'un autre sentiment que moi sur cette question, ainsi que cela ressort du contexte : il y présente le spiritisme comme le seul espoir qui reste à la conscience religieuse de jamais se réconcilier avec la science, opinion certainement intéressante, mais qui, pour être le contraire de la mienne, n'en est pas moins tout aussi personnelle, subjective, et discutable. — Il y a des gens qui s'imaginent

[1] J.-H. HYSLOP, *From India to the Planet Mars*. North American Review, november 1900, p. 734-747.

que pour respecter la science, on doit cesser d'être homme et n'avoir plus de tendances, de sentiments, d'avis, de convictions, autres que ce qui est scientifiquement établi ; un vrai « savant », à leurs yeux, est un être qui s'est vidé, comme une holothurie, de ses humaines entrailles pour ne plus absorber que le suc pur et impersonnel des vérités démontrées ; et certains paraissent convaincus qu'ils ont accompli ce tour de force, ce qui excuse en quelque mesure le candide aplomb avec lequel ils vous poussent leur petite philosophie comme étant la seule admissible, et trouveraient tout naturel d'imposer à l'humanité qui le matérialisme, qui le monisme, qui le spiritisme, etc., sous le prétendu couvert de la science objective. L'honorable professeur de logique et de morale de New-York a l'esprit trop élevé et trop large pour donner dans ce travers, qu'il exècre certainement autant que moi ; mais je crains que sa prétention de proscrire des ouvrages scientifiques toute note personnelle, tout sentiment intime sur les points où la science reste muette, ne fasse fausse route comme trop contraire aux conditions de la nature humaine. Je trouverais quant à moi plus conforme à la morale et à la logique de demander que chacun se montrât toujours tel qu'il est, formulât ce qu'il pense, et fît même sa « confession de foi », à la condition, cela va sans dire, de bien distinguer entre ce qui est personnel et intime et ce qui est de démonstration scientifique valable. Or cette distinction, je m'y suis appliqué tout le long du chapitre incriminé de *Des Indes*, mais je comprends que M. Hyslop ne s'en soit pas aperçu avec sa façon distraite de m'avoir lu.

Il me prête en effet bien des choses dont il n'y a pas trace dans ce volume, et d'autres qui sont juste le rebours de ce que j'ai avancé. Par exemple, dans l'affaire des oranges mystérieusement projetées dans l'appartement des dames Smith, il m'accuse d'avoir, à la légère et sans preuves suffisantes, attribué le fait à la télékinésie, alors que j'ai précisément montré que celle-ci ne saurait être valablement établie dans ce cas ; et de n'avoir pas songé à expliquer l'incident par un accès d'automatisme inconscient, alors que j'ai justement insisté sur cette supposition comme étant la plus naturelle (*Des Indes*, p. 362). Il est vrai que quelques lignes plus loin M. Hyslop, démentant sa propre critique, reconnaît que j'ai présenté cette explication, mais il trouve que je ne l'ai pas soutenue avec autant d'enthousiasme que j'en ai mis à attaquer le spiritisme ! Il aurait sans doute préféré que je déclarasse dogmatiquement et à priori l'impossibilité de tout mouvement d'objet sans contact ; car le fin mot des critiques de M. Hyslop, c'est qu'il rejette la télékinésie et la télépathie, que j'admets pour le moment[1], tandis qu'il a adopté le spiritisme, que j'ai laissé en quarantaine. On voit que sur ce terrain nos positions sont diamétralement opposées. *Inde ira.* Ne comprenant pas une telle divergence de points de vue, M. Hyslop a cherché à se l'expliquer en me prêtant des présuppositions aussi étrangères au texte de *Des Indes* qu'au fond de ma pensée. Selon lui toutes mes erreurs viennent de ce que j'aurais admis que les Esprits sont surnaturels *(supernatural)* et la télékinésie ou la télépathie naturelles *(natural)* ! Je ne sais pas au monde où M. Hyslop a vu cela dans *Des Indes*. L'antithèse *naturel-surnaturel* n'a aucun sens pour moi, et je l'ai précisément bannie en adoptant le terme *supranormal* que j'ai eu soin de préciser comme désignant

[1] Je laisse de côté la question de la lucidité ou clairvoyance, sur laquelle *en tant que distincte de la télépathie* je n'ai aucune opinion et n'avais d'ailleurs pas à me prononcer à propos des messages de M^lle^ Smith (*Des Indes*, p. 372). Ici encore M. Hyslop m'a mal compris lorsqu'il suppose que j'ai affirmé cette forme-là du supranormal.

« les faits qui ne rentrent pas dans les cadres actuels de nos sciences, et dont l'explication nécessiterait des principes non encore admis (*Des Indes*, p. 342) ». Il est clair que le spiritisme, la télépathie, la télékinésie, et toute autre hypothèse supranormale, sont pour moi exactement sur le même pied à cet égard [1].

En ce qui concerne particulièrement le spiritisme, je regrette que M. Hyslop n'ait pas eu le temps de lire les pages 393 à 395 de *Des Indes* ; il y aurait vu : 1° que je sépare nettement le Spiritisme-Religion, auquel seul s'adressaient les considérations qui ont tant scandalisé l'honorable professeur américain, du Spiritisme-Science, hypothèse qui m'intéresse autant que qui que ce soit, et sur l'importance scientifique de laquelle j'ai suffisamment appuyé ; et 2° que, bien loin de traiter les « Esprits » comme *surnaturels* ou d'une digestion logico-scientifique plus difficile que les autres formes du supranormal, j'ai insisté sur le fait que cette hypothèse n'a rien d'impossible ou d'inepte, qu'elle ne contredit pas même nécessairement le parallélisme psychophysique, que rien ne s'y oppose radicalement du point de vue des sciences naturelles, et qu'en somme, si je ne l'admets pas, c'est simplement qu'en fait, je n'en ai pas rencontré jusqu'ici de démonstrations expérimentales valables, ou seulement vraisemblables au même degré que celles qui appuient la télépathie et la télékinésie. Mais je ne demande pas mieux que de voir M. Hyslop lui-même, qui d'ailleurs paraît être en excellent chemin pour cela, nous fournir enfin, et le plus tôt possible, par ses expériences avec Mme Piper, la preuve que ce sont bien des individualités psychiques désincarnées qui se manifestent dans les trances du célèbre médium bostonien, plutôt que quelque sous-personnalité onirique *(dream-self)* jouant des rôles alimentés par la télépathie des vivants. [2]

### *3. Apparences supranormales chez Mlle Smith.*

De tous les faits de ce genre cités et analysés dans *Des Indes*, je ne reprendrai ici que les deux seuls qui aient été l'objet de discussions depuis la publication de ce volume, à savoir les signatures de Chessenaz et les messages concernant Mme Mirbel.

*1. Cas du syndic et du curé.* — Bien qu'aucun fait nouveau n'ait

[1] Si je devais faire une différence entre ces diverses formes du supranormal au point de vue du « naturel » ou de la facilité à les admettre (comme eût dit Laplace), je mettrais, contrairement à ce que me prête M. Hyslop, le spiritisme bien au-dessus de la télékinésie : je veux dire que les mouvements d'objets sans contact, tels qu'on les observe en présence d'Eusapia Paladino alors qu'elle est parfaitement contrôlée et ne triche pas, sont un phénomène beaucoup plus stupéfiant et difficile à comprendre que l'intervention supposée des désincarnés chez Mme Piper. Comparez *Des Indes*, p. 354-355 et 394-395. C'est une pure question de fait, de démonstration expérimentale, qui, de ces deux ordres de phénomènes supranormaux, me fait personnellement admettre l'un et pas l'autre, en attendant que l'avenir m'amène peut-être à les accepter tous deux, ou à les mettre tous deux en suspicion, ou à un chassé-croisé d'opinion.

[2] Pendant que ces pages étaient à l'impression, j'ai reçu à quelques jours d'intervalle : 1° le volumineux rapport de M. Hyslop sur ses expériences avec Mme Piper, qu'il interprète en faveur de l'intervention des désincarnés (Proceed. S. P. R., vol. XVI, 649 pages, octobre 1901) ; 2° le *New-York Herald* du 20 octobre 1901, renfermant un interview où Mme Piper elle-même déclare qu'elle n'est pas un téléphone avec l'autre monde et qu'à ses yeux tous ses phénomènes médiumiques s'expliquent sans aucune intervention des désincarnés ! — Les amateurs de discussions supranormales ont encore du pain sur la planche pour un moment.

surgi relativement aux fameuses signatures, automatiquement reproduites par Hélène intrancée, d'un syndic et d'un curé savoyards depuis longtemps décédés, je dois revenir sur cet incident parce que divers écrivains l'ont indûment exploité au profit du spiritisme. La faute en est assurément à la façon dont je l'avais présenté : en m'abstenant de formuler catégoriquement mes conclusions à son sujet, et en laissant au lecteur le soin de se décider « comme il lui plaira » entre l'hypothèse spirite et l'hypothèse cryptomnésique pour expliquer l'authenticité apparente de ces signatures, je favorisais en effet les interprétations même les plus contraires à l'évidence. J'en fais mon peccavi : j'avais trop compté sur la perspicacité de tous mes lecteurs, et plusieurs se sont laissé prendre aux artifices de rhétorique, pourtant si transparents, auxquels j'avais eu recours afin de ne pas heurter trop rudement la conviction sincère de l'honorable médium, qui n'avait aucun souvenir conscient d'avoir jamais aperçu les dites signatures.

Les auteurs spirites se sont hâtés d'interpréter mes précautions de forme comme un aveu d'incapacité d'expliquer psychologiquement ces signatures de défunts. C'est ainsi que M. Delanne se félicite de ce cas « si intéressant » que tout mon parti-pris « ne peut décidément pas mettre sur le compte de la mémoire subconsciente. » Et la Société d'Études Psychiques de Genève — devant qui j'ai pourtant eu l'honneur de développer verbalement tout au long ma manière de voir à ce sujet — a trouvé plus commode de faire la sourde oreille : sans même mentionner mon explication, bonne ou mauvaise, de ces signatures, elle imprime que « M. Flournoy ne les explique pas ; il passe dessus comme chat sur braise. » (*Autour*, p. 141). Même dans la Revue Philosophique un observateur aussi pénétrant que M. de Rochas s'est trompé sur le fond de ma pensée, ce qui m'a obligé à la rectification suivante adressée au directeur de cette Revue et insérée dans le numéro de juillet 1900.

Genève, 5 juin 1900.

Cher Monsieur,

Dans l'aimable article qu'il vient de consacrer à mon livre *Des Indes à la Planète Mars*, M. Albert de Rochas affirme — à propos des prétendues signatures d'un curé et d'un syndic défunts, fournies en trance par le médium, — qu'en tous cas l'hypothèse spirite est la seule qui, en l'état actuel de nos connaissances, puisse rendre compte de ces faits.

Comme on pourrait croire que ce passage exprime mon opinion aussi bien que celle de M. de Rochas, j'ai le regret de devoir dire qu'il n'en est rien, et que je suis sur ce point d'un avis diamétralement opposé à celui de mon honorable et savant critique. Pour moi la cryptomnésie toute pure, la supposition de clichés visuels enfouis dans la mémoire latente et reparaissant en somnambulisme, sans aucune intervention des « désincarnés », suffit parfaitement dans le cas donné à expliquer ces curieuses ressemblances d'écriture. Si je n'ai pas formellement exclu l'hypothèse spirite, et si j'ai laissé au lecteur le soin de se décider à son gré entre elle et l'hypothèse cryptomnésique, c'était par égard pour la liberté et le sentiment d'autrui,

mais non que j'eusse moi-même la moindre hésitation. Il me semblait d'ailleurs que mon opinion personnelle ressortait assez clairement entre les lignes pour que l'on ne pût s'y tromper. Peut-être me suis-je fait illusion et aurais-je dû formuler ma conclusion d'une manière plus explicite.

En vous remerciant, etc. TH. FLOURNOY.

Ma conviction que les signatures en question sont dûes à de simples souvenirs oubliés (cryptomnésie), et non à une intervention réelle des désincarnés, se fonde sur un ensemble de traits qu'un peu de réflexion suffisait à démêler dans le paragraphe de *Des Indes* (p. 406-411) concernant cet incident. Relevons les principaux de ces traits dont le rapprochement équivaut pour moi à une démonstration.

1. Il ressort d'une part de la lettre de M. Saunier, maire de Chessenaz, qu'il ne manque pas de documents et actes divers portant la signature du curé Burnier ou du syndic Chaumontet, quand ce n'est pas de tous les deux à la fois comme celui que j'ai eu sous les yeux et dont j'ai reproduit un fragment dans la figure 21. Il ressort d'autre part des renseignements fournis par M^lle^ Smith et sa mère que ces dames ont eu de tout temps des relations de parenté et d'amitié dans cette partie de la Savoie, et qu'Hélène, qui n'est autrement presque jamais sortie du canton de Genève (jusqu'à son récent voyage à Paris), a fait il y a quelques années un séjour à Frangy tout près de Chessenaz. Est-ce donc bien extravagant de supposer qu'on a pu lui montrer à cette occasion (ou dans d'autres) quelqu'acte de naissance, mariage, décès, ou tout autre document de famille intéressant, ou encore des lettres, provenant des fonctionnaires en question, et que le souvenir de leurs signatures s'est gravé profondément dans sa subconscience à la faveur de l'émotion momentanée concomitante (curiosité, sentiments sociaux divers, états affectifs spéciaux, etc.) ? Et sous le rapport de la vraisemblance, peut-on bonnement mettre une conjecture aussi simple en balance avec la supposition saugrenue d'un curé et d'un syndic savoyards inconnus, revenant sans rime ni raison, un demi-siècle après leur mort, donner leurs signatures dans le cabinet de travail d'un psychologue genevois par la main d'une demoiselle qui, pas plus que lui, n'eut onques maille à partir avec eux ?

2. Il est vrai que M^lle^ Smith proteste énergiquement contre une interprétation qui ôterait tout caractère supranormal à l'une de ses plus jolies productions somnambuliques. Elle se base sur son absolu défaut de mémoire relatif à ces prétendus documents qu'elle aurait vus. Mais cette absence de souvenir *conscient* — qui est à la fois un des traits les plus constants chez tous les médiums, et le sempiternel argument des spirites naïfs — outre son manque complet de valeur probante, se heurte dans le cas particulier aux données psychologiques recueillies de la bouche même d'Hélène, sans d'ailleurs qu'il y ait le moindre reproche à lui faire de ses contradictions. En plein état de veille elle ne se rappelle aucunement le village de Chessenaz ni d'y avoir jamais été ; mais dans la période d'hémi-somnambulisme où jaillit la première vision de ce village, elle avait l'*impression de connaître* cette localité et cherchait à se remémorer où elle l'avait vue, preuve assez claire que nous sommes en présence d'une chaîne continue de souvenirs qui, pour sortir par un bout de la personnalité consciente d'Hélène, n'en appartiennent pas moins à sa mémoire totale.

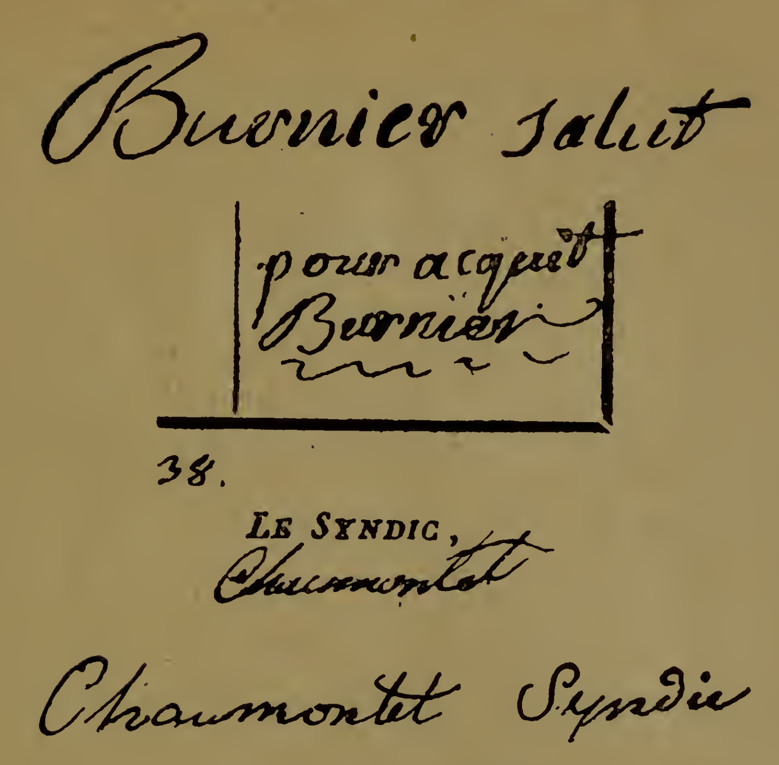



Fig. 21. — (*Des Indes*, fig. 44, p. 409.) — Comparaison des signatures authentiques du syndic Chaumontet et du curé Burnier avec leurs prétendues signatures de désincarnés données par M<sup>lle</sup> Smith en somnambulisme.— Au milieu de la figure, reproduction d'un fragment d'un mandat de paiement de 1838. Au-dessus et au-dessous, les signatures fournies par la main d'Hélène.— Grandeur originale.]

3. Le fait qu'il s'agit bien de réminiscences enfouies chez M<sup>lle</sup> Smith est confirmé par l'assurance avec laquelle Léopold (qu'on pense ici ce qu'on voudra de ce dernier) affirme que la signature du curé me sera donnée « à la prochaine séance », dont la date n'était pas même fixée ! Léopold sait donc pertinemment que cette signature se trouve déjà en la possession d'Hélène, c'est-à-dire fait partie de son stock de connaissances latentes, et qu'elle ne sera pas du tout l'œuvre d'un désincarné indépendant ; car, dans ce cas, quelle garantie aurait-il, selon la doctrine spirite elle-même, que ce désincarné se trouvera juste à point et à disposition au moment précis et encore incertain de cette prochaine séance ?

4. Relevons encore le fait que si l'on considère les signatures données par M<sup>lle</sup> Smith, on retrouve dans leur module, supérieur de moitié à celui des spécimens authentiques, le même caractère d'exagération déjà noté dans la reproduction du cliché arabe et qui frappe aussi dans les textes martiens (voir *Des Indes*, p. 291). Il semble que ce soit une tendance psychologique spéciale d'Hélène, et comme un de ses coefficients personnels, de reproduire à une plus grande échelle les images mentales que sa main copie. Ce détail parle encore nettement pour un cliché visuel de signatures originales, entrevues dans une occasion quelconque, ressuscitant en somnambulisme et servant de modèle intérieur au tracé que sa plume exécute lentement.

5. A ces arguments principaux et ressortant du texte même de *Des Indes*, je joindrai deux autres considérations secondaires. — C'est d'abord que, la famille de ma femme portant aussi ce même nom de Burnier (qui est très répandu sur les bords du Léman), on comprend facilement que cette asso-

ciation verbale ait fini par réveiller à la longue, dans la subconscience d'Hélène, le souvenir du curé de Chessenaz et de son acolyte le syndic. — C'est ensuite que l'attestation du dit curé par la main d'Hélène (*Des Indes*, fig. 43, p. 408), que l'on pourrait m'objecter comme une preuve supplémentaire d'identité, n'offre pas plus de garantie que les écritures similaires de Cagliostro, de Marie-Antoinette et de Barthez : l'imagination hypnoïde qui a fabriqué ces dernières ne devait pas être embarrassée, possédant le souvenir d'une signature réelle du curé, pour forger d'après ce prototype quatre lignes d'une calligraphie et d'une orthographe convenant assez bien à un ecclésiastique savoyard d'il y a soixante ans.

Ce dernier point m'amène à une digression sur les ressemblances d'écritures, et à la critique que les spirites m'ont adressée à ce sujet. Ils ont vu une « petite contradiction » dans le fait que d'une part j'invoque le défaut de ressemblance des écrits somnambuliques de Cagliostro ou de la Reine de France pour en contester l'authenticité, et que d'autre part je ne me laisse pas convaincre par la ressemblance des signatures de Chessenaz avec des spécimens originaux [1]. L'objection est spécieuse, et la contradiction que l'on me reproche purement apparente. Si quelqu'un prétend être monté au sommet de la Tour Eiffel et que l'on établisse qu'il n'est pas même arrivé jusqu'à la première plateforme, il est superflu de lui contester l'ascension des étages supérieurs. Dans le cas des écritures de Léopold ou de Marie-Antoinette, le caractère de ressemblance (qui serait la première condition à remplir, d'après la théorie spirite, pour justifier les prétentions à leur authenticité) faisant entièrement défaut, il n'était pas besoin de pousser la discussion plus loin. Ce n'est que dans le cas du syndic et du curé, où la ressemblance existe, qu'il y avait lieu de se demander si elle est une preuve suffisante d'authenticité. Les spirites estimant que oui, je me suis permis de leur poser la question : Pourquoi et comment les défunts, revenant au bout d'un demi-siècle signer par la main d'une autre personne en chair et en os, auraient-ils la même écriture que de leur vivant? A cela M. le Dr Gyel répond : « Il y a longtemps que le Spiritisme a résolu cette question en enseignant que les désincarnés, par le seul fait de se manifester sur le plan physique, se retrouvent momentanément ce qu'ils étaient avant la mort. » Voilà qui est pour le moins singulier, puisque d'après M. Hodgson les désincarnés, tels qu'ils se manifestent par Mme Piper, ne sont plus ce qu'ils étaient ici-bas et qu'ils ont au contraire continué à évoluer et à se développer depuis qu'ils se trouvent dans l'autre monde [2]. On me permettra d'attendre que les spirites d'Europe et ceux d'Amérique se soient mis d'accord sur ce grave sujet pour reprendre la question de la ressemblance des écritures médianimiques avec les authentiques.

Les arguments précédents me paraissent rendre indubitable l'origine cryptomnésique des mystérieuses signatures. On m'objectera peut-être qu'à ma démonstration il manque les points essentiels, à savoir le corps du délit et la déposition des témoins. Ah! certes, si j'avais été à Frangy faire une perquisition chez les cousins de Mlle Smith, que j'eusse fini par y dénicher dans quelque tiroir ou

---

[1] Revue scientifique et morale du Spiritisme (février 1900), p. 487, note.

[2] R. HODGSON. *A further record of observations of certain phenomena of trance.* Proceed. S. P. R. vol. XIII, p. 369, 371, 383, etc.

portefeuille un acte de baptême et un contrat de vente, je suppose, respectivement signés du curé et du syndic, et que l'on m'eût alors raconté que ces pièces avaient été montrées à Hélène dans telle circonstance déterminée, ma démonstration gagnerait évidemment beaucoup en relief ; mais encore est-il bien sûr que les spirites s'y rendraient ? Et si, d'autre part, je n'avais rien trouvé chez les cousins de Frangy — peut-être mis en garde par leurs parents de Genève contre mon caractère indiscret et mes procédés inquisitoriaux — n'aurait-on pas tiré de cet échec un nouvel argument, sans valeur en soi (car un indice négatif ne prouve rien ici), mais propre à jeter de la poudre aux yeux des badauds en faveur des interventions de désincarnés ? C'est pourquoi je me suis abstenu de toute démarche à Frangy.

Il va sans dire que mes réflexions sur l'origine des signatures de Chessenaz sont destinées au lecteur dont le jugement est encore libre, non à ceux qui sont décidés à préférer à priori l'hypothèse spirite. Je ne songe point non plus à porter un verdict général sur la possibilité d'obtenir des signatures authentiques de désincarnés ; le jour où le fait sera dûment établi, je l'accepterai et le trouverai même fort intéressant. Seulement je suis suffisamment payé pour me défier provisoirement de toutes les histoires de ce genre par les quelques expériences que j'en ai, et en particulier par l'incroyable légèreté avec laquelle nombre de spirites ont admis l'authenticité des signatures Chaumontet et Burnier sur le simple vû de la fig. 21, et à la lecture des pages mêmes d'où ressortait pour moi l'évidence contraire.

2. *Messages concernant M^me^ Mirbel.* — Ce sont surtout les représentants de la Société d'Etudes Psychiques de Genève qui ont fait grand état de ces messages et plaidé pour leur origine spirite, estimant illégitime de les attribuer à des sources normales, pour l'unique raison que celles-ci n'étaient pas encore découvertes. On reconnaît là le principe tacite que j'ai déjà, à diverses reprises, dénoncé comme viciant la méthode de raisonner dont les spirites sont coutumiers, principe qui consiste à toujours profiter de l'obscurité des faits et du défaut de renseignements pour s'en tenir à priori, jusqu'à preuve du contraire, aux hypothèses occultes.

Cette instinctive tendance — disais-je dans ma réponse à l'honorable Société — cette instinctive tendance à déclarer d'avance les explications normales impossibles, pour ne pas se donner la peine de les chercher ou de peur qu'on ne les découvre, se retrouve à chaque pas dans la façon dont

les Spirites apprécient les faits. C'est ainsi que l'auteur d'*Autour* persiste à tenir pour convaincants et authentiques les messages concernant Mme Mirbel et censés provenir soit de son fils défunt réincarné sur Mars, soit d'un ouvrier carrieur qui s'intéressait à elle dans son enfance. Une telle thèse implique que Mlle Smith « ne connaissait pas Mme Mirbel et ignorait sûrement » les détails véridiques contenus dans ces révélations somnambuliques. Les Spirites n'ont aucun doute à cet égard ; mais qu'en savent-ils ? Ont-ils fait la moindre enquête pour s'assurer que vraiment Mlle Smith n'a jamais eu vent de tout cela et que sa mémoire latente n'a pas pu, à la faveur de certaines relations de voisinage, emmagasiner ces renseignements par les voies les plus normales ?

De toutes les communications spirites que Mme Mirbel a reçues par l'entremise d'Hélène (voir *Des Indes*, p. 401), je n'en reprendrai qu'une seule — en vertu de l'adage *ab uno disce omnes* — la plus stupéfiante au premier aspect, à savoir celle de « Jean le carrieur ». Il s'agit d'un ouvrier qui travaillait il y a une quarantaine d'années dans des carrières situées à Neydens (petit village au pied du Salève) et appartenant depuis fort longtemps au grand-père, et ensuite au père de Mme Mirbel, laquelle, alors petite fille, avait une affection toute particulière pour ce brave employé, qui la lui rendait bien. Dans une séance à laquelle Mme Mirbel n'assistait pas, Mlle Smith eut la vision d'une carrière et d'un homme inconnu qui, par le moyen de la table, révéla son identité et dicta un message affectueux à l'adresse de Mme Mirbel. Celle-ci, informée de la chose, reconnut le nom du dit carrieur et l'exactitude des descriptions d'Hélène. En apparence il n'y avait aucune vraisemblance que le médium eût jamais pu avoir connaissance des noms et du signalement de cet homme (grisonnant, sans chapeau, odeur de soufre, etc.). Ce n'est que cette année que M. Lemaître recueillit occasionnellement, dans une conversation avec la mère d'Hélène, l'information suivante :

« Madame Smith, dans son enfance, allait assez régulièrement à Neydens les mercredis et samedis soirs et en revenait les vendredis et les lundis matin ; elle y passait en outre « toutes ses vacances » jusqu'à et y compris sa douzième année, demeurant chez son cousin B., grand propriétaire fixé dans ce hameau. Il y a maintenant au moins 13 ans qu'elle n'est pas retournée à Neydens. »

On comprend qu'en présence de ces faits et des relations anciennes de la famille Smith avec la petite localité dont il s'agit, il soit bien difficile d'exclure la possibilité et la probabilité qu'Hélène ait appris jadis par les récits de sa mère — et peut-être directement dans quelque excursion à Neydens — tous les détails (concernant les Mirbel, leurs carrières et leurs ouvriers) que le somnambulisme

fit jaillir de sa mémoire latente lorsqu'elle rencontra plus tard Mme Mirbel aux séances chez M. Lemaître. Et il n'est que trop clair que cela enlève toute valeur évidentielle aux soi-disant messages spirites en question. Aussi M. Lemaître, qui a le premier publié le « cas du carrieur »[1] et inclinait alors vers une explication supranormale de cet incident, m'a-t-il déclaré, en me communiquant le renseignement ci-dessus, qu'il ne conclurait certainement plus de même aujourd'hui.

### 4. *Phénomènes supranormaux inédits.*

Je n'ai rencontré moi-même chez Mlle Smith aucun nouveau fait pouvant, avec quelque apparence de raison, prétendre à une origine supranormale quelconque. Aussi ce paragraphe n'a-t-il pour but que de marquer une place vide, en attendant que d'autres observateurs viennent éventuellement la remplir. Voici toutefois quelques remarques provisoires.

Les phénomènes médianimiques rapportés dans *Des Indes* sont loin d'épuiser tout ce qu'Hélène a produit en ce domaine durant ses sept ou huit années de pratique du spiritisme ; il est donc à tout le moins possible qu'en dehors des faits que j'ai analysés, il en reste d'autres renfermant des preuves plus évidentes d'influences supranormales, auquel cas ceux qui en ont été témoins devraient bien les faire connaître. Il semble même que cette tâche aurait dû spécialement tenter la Société d'Etudes Psychiques de Genève, fort bien placée pour une telle entreprise, puisque quelques-uns de ses principaux membres étudient la médiumité de Mlle Smith depuis plus longtemps que nous et ont recueilli sur elle d'abondantes observations. Je vais plus loin, et je prétends que la publication de ces observations s'imposait, ne fût-ce que pour des motifs de convenance, puisqu'elles ont déjà été publiquement invoquées *contre* mon explication psychologique par un de mes principaux critiques, M. le Dr Gyel, qui dit en effet dans son article de la *Revue scientifique et morale du Spiritisme* (février 1900, p. 491) :

« J'ai eu connaissance, grâce à l'obligeance de M. Cuendet, vice-président de la Société d'Etudes Psychiques de Genève, d'un grand nombre de documents relatifs à la médiumnité de Mlle Smith. Il s'agit de visions... qui seraient l'image astrale d'événements accomplis dans les temps et les lieux les plus divers, et tous ignorés du médium et des assistants... La plupart de ces visions ont pu être contrôlées, après de nombreuses et patientes

[1] Annales des Sciences Psychiques, du Dr Dariex, tome VII (1897), p. 74.

investigations, et ont été reconnues entièrement exactes. Je vois, dans la grande quantité de ces visions, une nouvelle et très grave objection à la théorie de M. Flournoy... »

Je m'attendais en conséquence, lorsque la Société d'Etudes Psychiques annonça une réponse à mon volume, à voir enfin paraître ces documents inédits et convaincants, qu'elle n'avait qu'à puiser dans les portefeuilles de son vice-président. Aussi ma déception a-t-elle été grande, en parcourant *Autour*, de n'y pas rencontrer la moindre parcelle de cette riche mine de faits censés supranormaux. On conviendra qu'au point de vue des procédés il est assez étrange qu'on communique à M. le Dr Gyel, chargé d'apprécier *Des Indes* dans une importante revue spirite, une quantité de visions véridiques d'événements « tous ignorés du médium et des assistants », et que, quand vient le moment de publier enfin ces preuves décisives de clairvoyance médianimique, on n'en souffle plus mot. Quoi qu'il en soit de cette énigme — qui rappelle un peu le coup des pièces secrètes, montrées aux juges en catimini, mais jamais produites au grand jour — il faut se rendre à l'évidence que, hormis un ou deux détails insignifiants[1], le volume d'*Autour* n'a pas ajouté un phénomène nouveau à ceux déjà publiés, et c'est en vain (jusqu'ici) qu'en terminant *Des Indes* j'avais fait une sorte d'invite à « d'autres observateurs » plus heureux que moi dans la recherche du supranormal.

Ce n'est pas à dire toutefois que je nie la possibilité de phénomènes occasionnels de cet ordre chez Mlle Smith. Certains indices me portent même à penser qu'une fois admise, par hypothèse, l'existence dans notre monde de faits inexplicables par les moyens officiellement reconnus des sciences constituées, le tempérament psychologique d'Hélène devrait être un assez bon terrain pour leur production. Mais la difficulté presque insurmontable serait de les démêler au milieu d'un fouillis d'autres végétations, anormales tant qu'on voudra, mais point supranormales. — Je citerai entre autres l'opinion de M. le prof. Marchot qui eut l'an dernier plusieurs

[1] Le seul digne de mention est la vision du tombeau de Raspail au cimetière du Père-Lachaise, qu'Hélène eut le 28 octobre 1894, mêlée aux messages de ce personnage à l'adresse de Mme Mirbel (voir *Des Indes*, p. 141, et *Autour*, p. 115-116). La description qu'Helène fit de ce monument et de son contenu se trouva assez exacte, informations prises, mais ne dépasse aucunement la nature ordinaire des articles et des gravures qu'on rencontre dans des revues telles que l'*Illustration*, etc. Je n'ai pas fait de recherches sur le cas de Raspail dans cette littérature populaire à images, n'ayant pas assisté à la dite séance, et estimant d'ailleurs que c'est à ceux qui tiennent pour l'origine supranormale de cette vision de nous montrer qu'elle n'est point le simple souvenir de quelque page d'un journal illustré.

séances avec Mlle Smith, et en a emporté l'impression nette que, dès la première fois, Léopold lui a dit certaines choses personnelles qu'Hélène ne pouvait évidemment pas connaître par les voies ordinaires ; ces révélations impliquaient, selon M. Marchot, non pas précisément l'intervention d'esprits désincarnés, mais du moins une faculté extraordinaire de divination chez Mlle Smith, ou de communication télépathique, par laquelle des souvenirs latents avaient forcément dû passer de lui à elle. Malheureusement ces bribes de connaissances supranormales se sont trouvées si vite et si abondamment mêlées d'inexactitudes évidentes de la part de Léopold, que M. Marchot a dû en rester là, d'autant plus que, cette année-ci, Mlle Smith n'a pas consenti à lui donner de nouvelles séances, où il aurait peut-être pu contrôler et raviver ses impressions d'il y a un an.

Comme exemple typique des erreurs que commet Léopold, je citerai le fait suivant tout récent. Dans les derniers jours de septembre 1901, Mlle Smith reçut la visite d'une dame à l'accent étranger qui désirait obtenir une séance. Hélène refusa, et aperçut à côté de la visiteuse « l'ombre » de M. Marchot. Elle en conclut, et le raconta peu après à ce dernier, que cette inconnue devait être une certaine dame dont il lui avait parlé quelques jours auparavant comme d'une personne qui n'habitait pas Genève d'ordinaire mais qui, s'y trouvant momentanément, désirait avoir une séance (qu'Hélène ne lui avait d'ailleurs pas accordée). On saisit l'enchaînement des inférences subconscientes très naturelles : la visite d'une inconnue, avec un accent spécial, rappelle la dame, répondant à ce vague signalement, dont avait parlé M. Marchot, et fait apparaître l'image de celui-ci en connexion avec l'étrangère. Or, s'il y avait eu la moindre trace de facultés supranormales en jeu chez Hélène dans ce cas-là, elle (ou Léopold) aurait dû sentir, ne fût-ce que confusément, que la dite visiteuse n'avait rien à faire avec M. Marchot (lequel ignorait jusqu'à son nom et son existence, et réciproquement), mais oui bien avec moi, qui avais envoyé incognito à Mlle Smith une mienne cousine de l'étranger en passage à Genève ; toutes choses dont Hélène ne pouvait naturellement guère avoir le soupçon par des processus normaux, mes relations avec elle ayant totalement cessé depuis trois quarts d'année.

Dans les séances de la période américaniste, Hélène aurait fait preuve de facultés supranormales éclatantes, au dire non seulement d'elle-même et de sa mère, mais aussi de quelques personnes indépendantes, qui y furent admises occasionnellement, et dont je tiens le jugement pour digne d'être pris en considération. Par exemple, dans une maison hors de Genève où Hélène allait pour la première fois de sa vie, elle aurait deviné l'existence d'une certaine photographie dans un tiroir déterminé, et décrit exactement à une dame étrangère, qu'elle n'avait encore jamais vue, certaines personnes avec lesquelles cette dame avait eu particulièrement affaire en

Angleterre l'hiver précédent. On comprend que sur ces faits, et bien d'autres, je me récuse comme incompétent, puisque, n'y ayant pas assisté, j'ignore si certains indices n'ont pas été fournis, au médium intrancé, par les spectateurs eux-mêmes, à leur insu, de manière à le mettre d'une façon progressive sur la piste de ces apparentes révélations. C'est en somme à ceux qui ont été les témoins oculaires de ces hauts-faits de les publier, ne fût-ce qu'à titre de documents soumis à la critique. Je le répète : bien que les phénomènes, stupéfiants au premier abord, que j'ai rapportés dans *Des Indes*, aient crevé comme des bulles de savon dès que j'ai essayé de les serrer de plus près, je n'en tire cependant aucune conclusion générale contre les prétendues facultés supranormales de Mlle Smith, sachant qu'en ce domaine mille échecs ne prévalent pas contre une victoire, et que les cas négatifs ne prouvent rien contre un cas positif, rien... si ce n'est cependant qu'il ne faut pas se laisser prendre aux premières apparences, même les plus brillantes, et qu'on ne saurait être trop minutieux et exigeant dans une appréciation toujours fort délicate de ces sortes de manifestations. Cette leçon de prudence et de sage méfiance, si elle pouvait profiter aux futurs observateurs de Mlle Smith, et de tous les médiums de l'univers, serait à elle seule une excuse suffisante pour les longueurs de *Des Indes* doublées de celles du présent travail.

---

## CHAPITRE VII

### Conclusions. Questions diverses.

Je viens de relire mes conclusions d'il y a deux ans (*Des Indes*, chap. XI), et ne trouve rien à y changer. Mes observations ultérieures n'apportent en effet aucune modification au jugement d'ensemble que j'avais alors formulé sur la médiumité de Mlle Smith, pas plus qu'elles ne contribuent, hélas, à faire avancer d'un pas les diverses questions que j'avais laissées en suspens. Celles-ci, loin d'être éliminées, se sont plutôt accrues, et la seule innovation qu'il pourrait être opportun d'introduire dans le dernier chapitre de *Des Indes* consisterait à l'augmenter d'autres problèmes dont je vais indiquer deux ou trois.

Un premier point serait de déterminer les conditions psychophysiologiques qui opèrent chez Hélène le triage des données extérieures, et favorisent le passage de certaines d'entr'elles, à l'exclusion des autres, dans le trésor subliminal où s'alimentent ses somnambulismes.

Il est clair, par exemple, que Mlle Smith a dû voir au cours de son existence beaucoup de signatures de personnes décédées depuis plus ou moins longtemps ; pourquoi donc Léopold, si préoccupé de nous en offrir des reproductions exactes comme preuves décisives du spiritisme (*Des Indes*, p. 407), n'a-t-il pu retrouver que celles du curé et du syndic de Chessenaz ? On peut sans doute admettre qu'Hélène en possède d'autres encore dans sa mémoire latente, et que l'occasion seule (c'est-à-dire quelqu'incident propre à les réveiller par association) leur a manqué pour jaillir. Cependant il me paraît douteux que les réserves dont dispose Léopold soient très étendues. On sait déjà qu'elles ne sont pas coextensives, tant s'en faut, à l'expérience intégrale d'Hélène, puisque son guide ignore une foule de détails de sa vie journalière, ce qu'il explique en disant qu'il n'est pas toujours présent auprès d'elle. En outre ses créations automatiques offriraient plus de variété encore que ce n'est le cas, si tout ce qui la frappe, à ne considérer même que l'ordre des choses qui l'intéressent, pénétrait jusqu'aux régions subliminales et s'y emmagasinait à la disposition de sa fantaisie hypnoïde. Je n'en veux pour preuve que la rareté et la pauvreté de ses productions graphiques du cycle hindou : à part l'unique cliché arabe (*Des Indes*, p. 289) et quelques caractères sanscrits isolés, elle n'a rien fourni en fait d'écritures orientales, et certes il a dû lui en passer plus que cela sous les yeux, quand ce ne serait que les inscriptions des boîtes de thé et des paquets de chicorée ! De même les points de fait révélés aux séances, relativement aux défunts parents des assistants, ne représêntent au total qu'une très minime partie de tout ce qu'Hélène a certainement entendu raconter sur des familles avec lesquelles sa mère était en relation. Si l'on observe d'ailleurs que le contenu de ses messages médianimiques était toujours ignoré (traduisez : *oublié*) d'Hélène à l'état normal, il devient assez évident qu'une condition spéciale a dû déterminer l'introduction de leurs ingrédients, au delà des prises de la mémoire ordinaire, dans les couches profondes où s'élaborent les produits automatiques.

Il est facile de concevoir en gros cette condition sous la forme d'un état particulier de la personnalité, d'une certaine disposition momentanée soit hypnoïde (distraction, rêverie, somnolence, etc.), soit affective (toute espèce d'émotion, et par excellence celles se rapportant à la sphère intime et profonde d'où Léopold tire ses premières origines). Mais il faut renoncer à préciser davantage, puisque — abstraction faite des suggestions plus récentes absorbées par Hélène au cours de ses séances spirites — nous n'avons pas été témoins des incidents les plus anciens qui lui ont fourni les principaux matériaux de ses somnambulismes.

Un second problème, celui de la bonne foi de Mlle Smith, a été posé publiquement par la Société d'Etudes Psychiques de Genève à la fin de son essai de réfutation de *Des Indes*. On voudra bien m'épargner l'ennui de me replonger dans cette discussion en me laissant reproduire presque textuellement les alinéas y relatifs de ma réponse à la susdite Société.

Pour couronner leur examen critique de *Des Indes*, les Spirites soulèvent, sans s'y arrêter, une grave question :

« Nous avons — disent-ils — laissé dans l'ombre, volontairement, un point de la plus haute importance : la parfaite sincérité du médium... M. Flournoy n'a aucun doute quant à la bonne foi de Mlle Smith ; si celle-ci pourtant avait surpris sa confiance, si elle s'était jouée de lui en dépit de la finesse de son flair, de la sagacité de son esprit ?... La chose est infiniment peu probable, elle n'est pas impossible. » (*Autour*, etc., p. 145).

On ne pouvait imaginer une plus ingénieuse façon d'insinuer dans l'esprit du lecteur, sans se compromettre, que j'ai peut-être bien été mis dedans par une drôlesse. Flèche du Parthe ou coup de pied de l'âne, ce trait final est en tout cas un amusant exemple de la façon dont les Spirites entendent la discussion des faits. — En soi, l'hypothèse que j'aurais été la dupe d'une habile comédie n'a rien d'absurde ni d'illégitime. Bien au contraire, c'est la supposition la plus simple, la première qui se présente à la pensée, la seule naturelle et acceptable pour une foule de gens qui n'ont aucune notion des phénomènes somnambuliques, la seule aussi que je me sois efforcé de ne jamais perdre de vue dans mes recherches sur Mlle Smith et sur tous les autres médiums que j'ai rencontrés. Il n'en est pas moins cocasse d'entendre formuler cette hypothèse, sans aucune preuve à l'appui, par une société dite « d'Etudes Psychiques », qui pendant des années a accepté bouche bée, comme authentiquement spirites, toutes les mirifiques productions que quelques-uns de ses membres venaient lui raconter de Mlle Smith, et qui ne s'est avisée de suspecter la sincérité de ce médium et la perspicacité de son observateur que du jour où ce dernier a démontré que les Esprits n'étaient vraisemblablement pour rien dans tous ces beaux phénomènes !

J'ai d'ailleurs si peu de prétentions à l'infaillibilité, qu'en me portant garant de la parfaite bonne foi et sincérité de Mlle Smith, j'ai eu soin d'indiquer, tout le long de mon ouvrage, les raisons que j'avais d'avoir confiance en elle, et les preuves *objectives* (autant que faire se peut) de la réalité de ses somnambulismes. Phénomènes physiologiques de tout genre, altérations de la motilité et de la sensibilité, anesthésies, allochirie, syncinésie, contractures, modifications dans les graphiques du tremblement musculaire, etc., etc. (sans parler des troubles psychiques, amnésies et autres), j'ai réuni et rapporté d'une façon condensée, mais suffisamment explicite pour qui prend la peine de lire *Des Indes*, l'ensemble des critères qui m'ont fait rejeter la supposition que Mlle Smith serait une simulatrice, et affirmer la parfaite *genuineness* de sa trance. En un domaine aussi obscur, les jugements d'un psychologue, fût-il le plus habile du monde, ne sont jamais sans appel ; mais du moment qu'on émettait des soupçons sur l'honorabilité du médium et le flair de son observateur, il semble que le souci de la science (pour ne pas parler de l'urbanité) commandait de ne pas le faire à la légère. Il fallait, en d'autres termes, commencer par reprendre et discuter les indices physiologiques et autres que *Des Indes* renferme en faveur de Mlle Smith, ou tout au moins produire d'autres indices, précis et détaillés, militant en sens inverse. C'eût été de bonne guerre, et une discussion scientifique de ce genre, quel qu'en fût le résultat, ne pouvait qu'être profitable à la découverte de la vérité. Au lieu de cela, les Spirites, sans discussion, sans le moindre considérant à l'appui, purement en l'air et de la façon la plus gratuite, viennent lancer une insinuation à laquelle son caractère dubitatif et les réserves mêmes dont on l'enveloppe prudemment empêchent de répondre comme il le faudrait.

A force d'être habile, cette manœuvre est doublement maladroite. D'abord parce que les gens malicieux pourraient l'interpréter comme un

mouvement d'humeur de ce que Mlle Smith n'a pas répondu aux espérances que les Spirites fondaient peut-être sur elle. Et ensuite parce que la méthode d'insinuation se retourne en trop faciles représailles contre ceux-là mêmes qui l'ont inaugurée. Ce fameux jeune homme, par exemple, dont vous nous racontez sans sourciller (*Autour*, p. 29) que Dickens désincarné s'est servi pour terminer un de ses romans resté inachevé[1], êtes-vous donc bien sûrs que ce n'était pas un aimable fumiste, bien doué comme tous les fumistes, qui s'est pénétré, à ses moments perdus, des œuvres de Dickens au point de le pasticher ensuite d'une façon tolérable ? Et si c'est de propos délibéré et à tête reposée — pour me faire plaisir, comme vous le donnez à entendre ailleurs (p. 43) — que Mlle Smith a fabriqué son martien (dont l'intime liaison avec des états hypnoïdes caractérisés ressort pourtant suffisamment des faits cités dans *Des Indes*), ne suggérez-vous pas vous-mêmes au lecteur qu'il en pourrait bien être ainsi de toutes ces belles communications spirites dont vos médiums attitrés régalent les cénacles, avides d'au-delà, suspendus à leurs lèvres ou à leur pied de table ?

En fait de bonne foi et de sincérité, il y avait mieux à tenter que de faire suspecter sans aucune raison celle de Mlle Smith et, par ricochet, de tous les médiums passés, présents et futurs. L'auteur d'*Autour* a manqué là une belle occasion d'aborder un des plus piquants problèmes de la psychologie contemporaine, à savoir la sincérité et la bonne foi, non point des médiums dans leur état normal, mais de ce que les Spirites appellent des Esprits désincarnés et que les psychologues tiennent pour des personnalités secondes ou des créations oniriques. Quelle que soit l'opinion que l'on cultive sur la nature réelle de ces êtres mystérieux, une chose est certaine, c'est qu'à côté d'une plus ou moins grande abondance de détails véridiques, leurs communications — par l'intermédiaire de tous les médiums, de Mme Piper comme de Mlle Smith — fourmillent d'erreurs, d'inepties, de confusions, et souvent des mensonges les plus impudents. La question de savoir d'où vient ce dévergondage de fausseté, et si ces Esprits nous trompent sciemment (et alors dans quel but), ou s'ils sont leurs propres dupes, ou s'ils ne font que jouer innocemment, ou si enfin toutes ces alternatives et bien d'autres sont également vraies suivant les cas, — voilà ce qu'il eût été utile et intéressant d'étudier. Et ces points-là ont l'avantage de pouvoir se débattre sans que l'honorabilité des médiums y soit le moins du monde intéressée, pas plus que nous ne nous tenons pour responsables des rêves absurdes, erronés ou même criminels qu'il nous arrive d'avoir pendant la nuit.

J'ai peu de chose à ajouter. On ne s'occupe pas de psychologie supranormale, anormale, ou même normale, sans avoir constamment devant l'esprit l'hypothèse non seulement d'erreurs involontaires, mais aussi d'une tromperie consciente de la part des sujets que l'on observe, et quand on est arrivé soi-même à une conviction sur la valeur de leur témoignage, il est naturellement impossible de la faire entièrement passer dans l'esprit d'autrui par l'intermédiaire d'un livre. Aussi ne saurais-je en vouloir aux lecteurs de *Des Indes*

[1] Le Dr Surbled — dans son volume *Spirites et Médiums*, Paris 1901, p. 155 — cite des faits d'où il résulterait que même la famille de Dickens n'a jamais rien su de cette histoire, qui souffre certainement des plus fâcheuses obscurités.

qui, ne connaissant Mlle Smith que par ouï-dire, et n'ayant pas eu de séances avec elle, conservent des doutes sur la réalité de sa trance ; je les approuve au contraire de n'admettre mes récits que sous bénéfice d'inventaire, et de garder l'arrière-pensée que j'ai peut-être vu du somnambulisme là où il n'y avait qu'une comédie bien jouée. Mais ce que je ne puis comprendre, c'est que des gens qui connaissent Hélène depuis plus longtemps que moi et lui avaient toujours marqué une confiance aveugle, aient attendu, pour émettre des soupçons sur la sincérité de ses automatismes, que l'interprétation supranormale et spirite de ceux-ci soit devenue à peu près insoutenable. Le dépit, très naturel d'ailleurs, de s'apercevoir qu'ils avaient pris pour de l'or pur ce qui n'était que du clinquant, ne saurait les excuser de s'être laissés aller à cette accusation tardive et à l'appui de laquelle ils n'avancent aucun fait. En tout cas c'est à eux qu'incombe actuellement le devoir de justifier leurs insinuations, s'ils le peuvent, non à moi de les réfuter. L'observation prolongée de Mlle Smith m'a convaincu de l'authenticité de ses phénomènes hypnoïdes, somnambulismes, visions à demi-éveillée, accès automatiques de tout genre ; mais je répète que je n'ai jamais prétendu en imposer à ceux auxquels la lecture attentive de *Des Indes* n'aurait pas communiqué un peu de mon impression personnelle ; et j'ajoute que n'ayant heureusement pas, comme le pape, une réputation d'infaillibilité à soutenir, je n'hésiterais point à reconnaître que je me suis trompé, et à me divertir tout le premier de ma mésaventure, le jour où il viendrait à être établi que Mlle Smith s'est gaîment moquée de nous.

Abstraction faite de l'authenticité de la trance, le problème de la sincérité et de la bonne foi des médiums se ramifie ou se transforme en plusieurs autres questions qui ont un intérêt assez divers. — Il y aurait d'abord celle de leur véracité *à l'état de veille,* mais ce sujet peut être laissé de côté ; car il n'importe pas extrêmement, en somme, de tirer au clair si les médiums, dans les récits qu'ils nous font et les renseignements qu'ils veulent bien nous octroyer, sont portés, plus ou moins que le reste des gens, à l'exagération et aux broderies sur certains points, aux réticences et à la dissimulation sur d'autres. Il ne serait indispensable de savoir au juste dans quelle mesure ils sont véridiques et méritent créance, que si l'on faisait dépendre de leurs seules allégations les jugements concernant leurs phénomènes normaux ou supranormaux, ce qui n'a jamais été le cas dans mes observations sur Mlle Smith.

Ensuite viendrait la question, psychologiquement plus intéressante, de l'influence des préoccupations volontaires ou involontaires de l'état de veille sur les somnambulismes ultérieurs. La trance a beau être réelle et non feinte, on peut se demander si malgré cela elle ne renferme rien d'artificiel, de calculé, de voulu, en ce sens qu'elle aurait été préparée et façonnée d'avance, au point de vue de son contenu, par les désirs du médium dans son état normal, par son effort vers un certain but, la concentration de sa pensée sur un sujet déterminé, et l'orientation de ses rêveries demi-conscientes dans une direction plutôt qu'une autre. Ce problème a déjà été touché dans *Des Indes* (page 70-74) sous la rubrique de la *préparation des séances*, et j'ai montré que la prévision de l'endroit et de l'assistance où aura lieu une prochaine réunion, dirige en une large mesure chez Hélène l'élaboration subliminale des scènes somnambuliques qui s'y déploieront. Mais la question reste ouverte de savoir jusqu'où peut aller dans ce travail d'incubation sous-jacente l'intervention des efforts volontaires, et je ne suis pas suffisamment documenté pour me prononcer à cet égard en ce qui concerne M^lle^ Smith. Il est certain que suivant les circonstances et les personnes auxquelles elle s'attend, sa subconscience préparera tantôt des langues extra-terrestres, tantôt des scènes hindoues, ou une manifestation du cycle royal, ou l'incarnation de tel défunt, etc. Mais cette adaptation latente se fait-elle d'elle-même, entièrement sous le niveau de la conscience ordinaire, comme je m'adapte d'instinct et sans m'en apercevoir à la visite que je vais rendre à un ami ; ou bien suppose-t-elle un travail de réflexion, des efforts de méditation intérieure, bref une tension volontaire comme celle qui accompagne chez moi la maturation d'une leçon à donner ou d'une lettre difficile à écrire ? Je l'ignore, d'autant plus qu'il y a probablement toute l'échelle des nuances et des transitions possibles dans ce processus d'action et réaction mutuelles des préoccupations conscientes d'une part et de la concoction subliminale de l'autre.

Reste enfin une dernière question, la plus captivante de toutes, que j'indiquais dans ma réponse aux spirites : celle de la sincérité et bonne foi, non plus du médium éveillé, mais de ses personnalités oniriques au moment où elles nous débitent leurs balivernes et leurs mensonges. Quand Léopold, par exemple, affirme être le fameux Cagliostro d'il y a un siècle, ou que Ramié nous propose comme langue planétaire ses fantaisies linguistiques, ou qu'Hélène intrancée parle et se comporte en Marie-Antoinette, ou qu'Esenale se

déclare fils de Mme Mirbel, etc., que se passe-t-il dans la mystérieuse conscience qui anime à ce moment-là l'organisme de Mlle Smith? Cette conscience possède-t-elle la conviction absolue de ce qu'elle affirme, et alors comment une illusion aussi complète a-t-elle pu prendre naissance et résister aux associations par contraste, et au scepticisme visible de maints spectateurs ? Ou bien cette conscience se rend-elle clairement compte qu'elle ment, et alors quel motif peut bien la pousser à continuer cette comédie inepte quand les assistants l'ont déjà manifestement percée à jour ? — J'ai émis l'idée que la vérité est probablement entre ces deux extrêmes et que la solution du problème se trouverait sinon toujours, du moins la plupart du temps, dans le fait psychologique *sui generis* qui constitue le jeu. En effet, si d'une part le jeu est, comme K. Groos l'a si bien montré, l'essence et la raison d'être de l'enfance et de la jeunesse, si d'autre part les états seconds sont probablement le plus souvent un phénomène de régression, la résurrection éphémère d'une période antérieure de la psychogénèse, il est assez vraisemblable que les erreurs, les faussetés et les puériles inventions des personnalités oniriques doivent être en grande partie assimilées aux amusements du jeune âge. Les communications spirites donnent si souvent l'impression de purs enfantillages, parce qu'en réalité elles sont psychologiquement des jeux d'enfants. J'ai déjà relevé ce point, précisément à propos des créations hypnoïdes de Mlle Smith, à la fin de ma communication au Congrès de Psychologie de Paris :

... Que l'on ne m'objecte pas le peu d'intérêt, pour ne pas dire la colossale ineptie, de ces produits de la fantaisie subconsciente. Rien de plus enfantin, j'en conviens, que la vie somnambulique de Mlle Smith et ses révélations de langues extra-terrestres. Mais ce caractère même de puérilité et de niaiserie, qui est le trait dominant des manifestations médianimiques, mérite d'être étudié pour l'intelligence de leur véritable origine. Il donne à penser que ces phénomènes jaillissent, pour ainsi dire, de couches infantiles et primitives de l'individu, et sont une sorte de réapparition momentanée, de survivance ou d'excroissance anormale, de phases du développement psychique depuis longtemps dépassées. — Un autre indice qui vient à l'appui de cette interprétation, c'est le naïf aplomb avec lequel les personnalités secondes cherchent à imposer leurs calembredaines comme des vérités authentiques, à faire passer, par exemple, leurs fantaisies linguistiques pour la langue d'une autre planète. Cette singulière manie de mensonge ferait parfois penser à une inspiration réellement diabolique, à la présence de quelque démon de perversité, et cette impression a trouvé sa formule très simpliste dans la fameuse doctrine spirite des esprits farceurs. Pour moi, je préfère y voir de nouveau un caractère infantile. Cette perte apparente de tout sens de la vérité objective me semble un ressouvenir de la candeur entière avec laquelle l'enfance s'abandonne à ses fictions et à ses jeux. Quand le gamin, sabre de bois en main, tient son rôle de général, ou

que la fillette vous raconte les sottises de sa poupée, cela a-t-il un sens de demander si leur imperturbable sérieux est feint ou sincère ? En fait, ils ne se trompent ni ne veulent tromper ; simplement, ils jouent. De même serait-ce sans doute commettre une étrange méprise que de vouloir tirer au clair si Léopold est vraiment convaincu de tout ce qu'il affirme, ou s'il se moque de nous. La question de la bonne foi de ces êtres somnambuliques ne se pose pas quand on voit en eux des phénomènes de régression, des incartades plus ou moins puériles de l'imagination abandonnée à elle-même et où n'intervient plus le contrôle de la personnalité consciente et raisonnable de l'état de veille[1].

Ces considérations demanderaient à être reprises dans une étude comparée d'un grand nombre de cas. Il est probable que la plupart des médiums sont pendant leurs trances dans un état analogue à celui de ces sujets hypnotisés qui écrivent des faux, ou assassinent des gens avec un poignard en carton, en se rendant compte au fond que tout cela n'est pas pour de bon ; analogue également à beaucoup de nos rêves où nous avons l'obscure conscience que nous rêvons, et où nous éprouvons un certain charme à poursuivre le fil d'un songe, même désagréable, parce que nous avons le sentiment d'en être l'auteur en même temps que la victime ; analogue enfin à tant d'états crépusculaires et de demi-veille où les gens les plus normaux subissent un dédoublement incomplet entre le « moi fictif », qui occupe le premier plan de la scène, et le « moi réel », refoulé dans la pénombre, mais prenant un sourd plaisir à la comédie qu'il se joue à lui-même. Je ne prétends pas que cette vue soit applicable à tous les phénomènes de médiumité ; de même qu'il y a une pleine conviction de réalité dans la plupart de nos rêves et dans les idées fixes de l'aliéné, il se peut qu'une croyance entière accompagne certains messages automatiques. Ces possibilités multiples, avec tous leurs degrés et leur diagnostic différentiel, seraient certes un bel objet d'étude.

Pour en revenir à M^lle^ Smith, j'ai l'impression que sa médiumité rentre généralement dans le premier cas. Conformément à la nature infantile et archaïque de Léopold, la trance est chez elle une rechute dans un état antérieur et inférieur de son évolution psychique, et ses créations somnambuliques représentent une réapparition et de nouvelles poussées de l'instinct primordial du jeu. Les spirites de Genève ont dit plus vrai qu'ils ne croient, mais dans un autre sens que le leur, lorsqu'ils ont prétendu que M^lle^ Smith fabriquait son martien pour me faire plaisir. Cette assertion me paraît exacte

---

[1] IV^me^ Congrès international de Psychologie (Paris 1900). — Compte rendu des séances et texte des Mémoires. Paris 1901, p. 111-112.

moyennant une double correction. D'abord elle n'est pas vraie d'Hélène éveillée, mais d'Hélène intrancée, et retombée en enfance (c'est le cas de le dire) comme le montre assez l'analyse de ses inventions linguistiques ; ensuite ce n'est pas pour me faire plaisir personnellement (ses idiomes extra-terrestres continuent en effet à se multiplier alors que je n'y suis plus pour rien), mais pour faire plaisir à qui que ce soit, et en premier lieu à elle-même. Astané et Ramié éprouvent certainement, à fabriquer leurs langues inédites, une jouissance analogue à celle des écoliers qui, eux aussi, inventent des alphabets et divers procédés de cryptographie ; et je ne pense pas que les premiers aient plus que ces derniers l'intention de tromper autrui, ni la sottise de se tromper eux-mêmes, quand ils nous révèlent leurs œuvres d'art enfantines. M. Charles Martin a eu l'obligeance de me communiquer un hymne national de la planète Mars [1], composé dans un moment de loisir par un jeune garçon de neuf ans. Il l'avait fait « pour s'amuser », et il ne paraît pas qu'il ait jamais jugé nécessaire d'avertir ceux à qui il montrait sa petite composition qu'il ne fallait pas la prendre comme venant réellement de cette planète. Je me représente que c'est assez exactement l'état de conscience des « esprits » de Mlle Smith qui nous révèlent le martien, etc. : ils s'amusent, parce qu'ils sont jeunes, et n'ont pas même l'idée qu'il puisse y avoir des gens raisonnables assez naïfs pour les prendre au sérieux. Aussi ne se font-ils aucun scrupule de poursuivre et de soutenir leur fiction sans penser à mal. Les mêmes réflexions s'appliqueraient au cycle royal et au cycle hindou dans lesquels se complaît Hélène intrancée ; mais, ici, le charme qu'elle éprouve, et qui explique le développement et la persistance de ces romans hypnoïdes, dépasse sans doute de beaucoup en complexité le plaisir inférieur de simples jeux enfantins, et s'élève jusqu'à la jouissance accompagnant l' « illusion esthétique » proprement dite.

Bref, par opposition aux théories soit *spirite*, soit *occultiste*, soit *diabolique* des phénomènes de médiumité, le cas de Mlle Smith me paraît constituer un bel argument en faveur de ce qu'on pourrait appeler la théorie *jocale* — je risque ce néologisme (de *jocus*, jeu, plaisanterie) à moins qu'on ne préfère celui de *ludique* (de *ludus*, jeu, spectacle). Les exploits somnambuliques d'Hélène ne me semblent attribuables ni à la présence authentique de désincarnés (ou

---

[1] Cette composition, paroles et musique, intitulée *Chintoa nitacuiloa Mirsoa* (= chant national martien), est antérieure de plusieurs mois à *Des Indes*, et Mlle Smith et son martien n'y étaient pour rien.

d'habitants d'autres planètes) ; ni à une irruption de larves, coques, élémentals, et autres ténébreuses ou théosophiques bestioles ; ni enfin à quelque machination démoniaque venant punir, par de décevantes apparences, les curiosités malsaines des humains. J'y vois les simples divertissements, instinctifs et bien innocents en soi, d'une personnalité peu stable que la trance replonge momentanément dans une condition d'imagination puérile. Comme l'enfant joue au cocher, au soldat, au chasseur, et tient même plusieurs rôles à la fois, selon que les gens ou les objets environnants l'y incitent, de même le médium intrancé joue tout naturellement au désincarné, parce que c'est la seule chose qu'on attendait de lui dans les milieux où ses « facultés psychiques » se sont développées et entraînées[1]. A qui la faute si les spectateurs prennent ces amusements au sérieux? Quand Saül alla consulter la prophétesse d'Endor (un beau type de médiumité visuelle et auditive), il n'eut que ce qu'il méritait lorsque en hémisomnambulisme elle lui simula le vieux Samuel revenant dire des vérités au malheureux roi ; et le seul coupable en cette aventure, ou l'imbécile si l'on préfère, ce fut Saül lui-même. (Je prends cet exemple lointain pour ne pas paraître faire des personnalités en citant des cas plus rapprochés.)

Il est une autre question d'un ordre tout différent — car elle relève de la psychologie comparée et frôle même la métaphysique — que je n'ai pas abordée faute de temps et aussi de connaissances historiques suffisamment étendues. Ce serait de marquer les phénomènes hypnoïdes d'Hélène, considérés au point de vue de leur *contenu* général, exactement à leur place parmi tous les cas d'automatismes connus ; mais cela n'impliquerait rien de moins qu'une classification préalable des médiums, en étendant ce terme vague jusqu'à ceux dont la conscience normale a été une fois ou l'autre traversée par un éclair : révélation, inspiration, idée subite quelconque, qui leur semblait venir d'ailleurs que d'eux-mêmes. L'humanité entière risquerait d'y passer, vu la difficulté d'établir une démarcation tranchée dans les gradations insensibles qui relient les

[1] Même dans les cas qui parlent, avec le plus d'évidence, pour un certain contingent de connaissances supranormales dans le contenu des communications médianimiques, la tendance *jocale* à faire le désincarné est manifeste. « Presque imperceptiblement, dit un excellent observateur de M[me] Thompson, le médium prend le rôle de l'esprit, complète les informations, arrange, ajoute, et enfin rend l'esprit présentable... il m'est impossible aussi de douter que M[me] Thompson — toute de bonne foi — imite les esprits pour une grande part. » F. VAN EEDEN, *Quelques observations sur les phénomènes dits spiritiques*. IV[e] Congrès international de Psychologie, Compte rendu, p. 129-130.

plus grands génies au *vulgum pecus* des âmes ordinaires. Une telle classification au reste ne pourrait pas se baser sur la forme psychologique des automatismes, mais sur les différences de *valeur* («Werthunterschiede ») de leur contenu ; or qui dit valeur dit forcément appréciation morale ou sociale, et par conséquent téléologie, philosophie de l'histoire, et en fin de compte métaphysique. Je n'aurais pas même effleuré ce sujet, qui détonne dans la psychologie considérée comme science positive (à supposer qu'elle puisse l'être !), si je n'avais tenu à mentionner le piquant rapprochement que fait M. Lang[1] entre M^me^ Piper, M^lle^ Smith et... Jeanne d'Arc. On devine que la comparaison ne tourne pas précisément à l'avantage des deux premières quant à la portée de leurs automatismes. Car même si M^me^ Piper finissait par devenir dans l'histoire de la science, comme beaucoup semblent y compter, l'instrument par lequel les désincarnés nous auraient donné la première démonstration expérimentale vraiment valable de leurs rapports avec nous, les inspirations de l'héroïne de Domrémy laisseront toujours au penseur l'impression qu'elles venaient de plus haut encore, ou de plus profond, que les messages d'une insignifiance notoire dont les défunts gratifient les visiteurs de l'illustre médium américain. Et quant à M^lle^ Smith, je crois avoir suffisamment montré qu'elle est un très beau type de cryptomnésie et d'imagination créatrice subliminale ; mais au point de vue du supranormal, apparent ou réel, elle ne saurait à aucun degré rivaliser, jusqu'ici du moins, avec M^me^ Piper. Si intéressants que puissent être ses messages médiumiques au point de vue de leur genèse psychologique, leur *valeur* intrinsèque n'est pas de nature à faire soupçonner un seul instant que la « volonté du Ciel » y soit pour quelque chose, comme ce fut le cas, selon l'idée de M. Lang, dans le génie de Jeanne d'Arc ; ni même qu'ils viennent, comme on le prétend de M^me^ Piper et M^me^ Thompson, des régions intermédiaires où s'agite la foule confuse de nos prédécesseurs désincarnés. C'est bien uniquement de l'individualité propre d'Hélène, de sa mémoire, et de ses facultés latentes, que semble provenir le contenu d'ailleurs si riche et si varié de sa vie somnambulique. Ceci du reste sans préjudice du problème métaphysique des rapports ultimes de l' « individu » avec l'Absolu, et sous réserve des *valeurs* que d'autres observateurs pourraient ultérieurement découvrir dans les révélations de M^lle^ Smith.

---

[1] ANDREW LANG. *Three Seeresses*. Anglo-saxon Review. 1900.

En terminant j'aurais aimé revenir d'une façon plus étendue sur la question, qui n'a plus trait au cas particulier de M<sup>lle</sup> Smith, de l'attitude générale qu'il convient d'adopter vis-à-vis des phénomènes supranormaux (ou prétendus tels). Mais je me bornerai à quelques remarques à cet égard. — D'illustres maîtres de la psychologie contemporaine ne cachent pas leur aversion pour ce domaine qui semble être par excellence celui de l'illusion et de la supercherie. A les entendre, il est des sujets dont la science sérieuse doit soigneusement s'abstenir de peur d'y compromettre sa dignité ; partout en particulier où le spiritisme, l'occultisme, la théosophie sont en jeu, les chances d'erreurs et les risques de perdition sont trop considérables pour qu'un savant qui se respecte ait le droit de s'y exposer. On dirait même qu'ils appréhendent de découvrir au fond de toutes ces vaporeuses chimères quelque chose de vrai, on ne sait pas trop quoi, mais enfin quelque chose qui mettrait en péril à leurs yeux l'édifice de nos sciences positives si laborieusement élevé au cours de ces trois derniers siècles. — Je ne partage pas ces préjugés et ces craintes, qui me paraissent d'ailleurs aller en s'atténuant, même dans les sphères officielles et académiques. D'autre part, je ne partage pas davantage l'optimisme simpliste de ceux qui pensent qu'il suffirait de rétablir sur une base scientifique nos rapports — un peu négligés — avec les désincarnés pour changer la face de ce monde, remettre notre civilisation à droit fil, et résoudre la question sociale; mais ces choses-là sont affaire d'appréciation personnelle et je n'insiste pas. Ce que je veux dire ici, c'est qu'à mon avis la science consiste avant tout, non dans ses *résultats* — toujours passibles de modifications par l'extension croissante de l'expérience humaine, — mais dans sa *méthode*, et qu'on ne voit dès lors aucune raison de tracer des limites arbitraires à son application, et de lui interdire l'accès de certains terrains vierges sous prétexte que ce sont de dangereux maquis. Il est même assez étrange, puisque la méthode est justement le moyen de frayer à travers la complication des faits un chemin impersonnel, où tout le monde puisse passer, il est assez étrange qu'on veuille l'exclure là où l'on en aurait le plus besoin.

Le malheur est que la méthode scientifique ne saurait se définir en deux mots, ni s'apprendre ou s'enseigner en un tour de main ; mais qu'elle suppose, aussi bien que la peinture, la politique, et tous les arts, une sorte de sens spécial que la pratique affine et développe, mais ne crée pas. Or, ce sens fait presque totalement défaut aux tempéraments imaginatifs qui forment le public — auteurs et

lecteurs — de la plupart des cent et quelques journaux (pour ne pas parler des livres) spirito-théosophico-occultistes de notre globe ; aussi l'on comprend que les esprits positifs, doués de ce sens scientifique, soient pris de nausée quand il leur arrive de mettre le nez dans cette littérature et le genre d'argumentation qu'elle affectionne. Fâcheux état de choses : ceux qui possèdent la méthode se désintéressent des recherches de psychologie occulte ou supranormale ; et ceux qui s'y intéressent font trop souvent preuve d'une déplorable ignorance de toute méthode. Cependant d'heureux signes[1] semblent annoncer l'approche d'une ère nouvelle où cette antinomie se résoudra, par un élargissement progressif et une intelligence mutuelle de plus en plus complète des points de vue qui semblaient, il y a peu de temps encore, presque inconciliables. Ce rapprochement, dont les membres de la *Society for Psychical Research* de Londres se sont faits les pionniers dans ces vingt dernières années, entre une curiosité qui n'admet pas de limites à priori et une méthode rigoureuse ou qui du moins s'efforce de le devenir sans cesse davantage, permet d'espérer que la lumière resplendira un jour sur quelques-uns au moins de ces problèmes qui ont de tout temps préoccupé l'humanité. Quant au dernier mot de la Réalité et de la Vie, les métaphysiciens peuvent être assurés que la science, de par son essence même, gardera toujours un mutisme prudent sur ce point et ne viendra jamais troubler leurs exercices sportiques dans ce domaine.

Encore un mot qui me concerne personnellement. Beaucoup de gens, dans les camps les plus divers, consentent bien à ce que l'on s'occupe scientifiquement du supranormal, mais à la condition expresse ou tacite que ce soit pour arriver à un certain résultat déterminé et arrêté d'avance, par exemple à la démonstration du spiritisme pour les uns, et pour les autres à sa réfutation. On m'a accusé de faire partie de ces derniers et d'avoir à part moi mon siège fait. C'est une complète erreur. Si je ne ressens qu'un attrait négatif pour le spiritisme en tant que doctrine religieuse et philosophique, il n'en est pas de même pour le spiritisme hypothèse scientifique, qui n'a de commun que le nom avec le précédent et à l'égard duquel je demeure non point indifférent, mais du moins parfaitement neutre, comme je l'ai indiqué dans une page de *Des Indes* que je demande la permission de reproduire :

---

[1] Par exemple la fondation, l'an dernier, de l'Institut Psychologique International.

Il me semble indispensable de séparer nettement le Spiritisme-Religion, qui est un ensemble de croyances et de pratiques chères à beaucoup de gens, du Spiritisme-Science, simple hypothèse destinée à expliquer certains phénomènes relevant de l'observation. Le premier ne me dit rien... Le second, en revanche, ne manque pas de m'intéresser comme il intéresse tous les curieux de la nature. Car ce n'est pas une question banale que de se demander si les individualités humaines ou animales continuent à intervenir d'une façon effective dans les phénomènes physiques, physiologiques ou psychologiques de cet univers, après la perte de leur organisme corporel et visible. S'il y a des faits qui l'établissent d'une manière péremptoire, que de problèmes en jaillissent, et quel champ inattendu d'investigation cela n'ouvre-t-il pas à nos sciences expérimentales ! Et si l'hypothèse est fausse, quoi de plus captivant que l'étude des singuliers phénomènes qui ont pu lui donner naissance, la recherche des causes véritables dont l'enchevêtrement parvient à simuler avec plus ou moins de perfection le retour des défunts dans notre monde observable ! On comprend donc que, même dépouillée de tous les accessoires émotionnels dont elle s'enveloppe si facilement dans le cœur et l'imagination des hommes, la question de l'immortalité empirique et des interventions spirites, apparentes ou réelles, conserve son importance scientifique et mérite d'être discutée avec la calme sérénité, l'indépendance, la rigueur d'analyse, qui sont le propre de la méthode expérimentale (*Des Indes*, p. 393.)

C'est cette méthode impartiale et objective que j'ai essayé d'introduire dans l'analyse du cas, si extraordinaire à première vue, de Mlle Hélène Smith. Mais je ne me dissimule aucunement les lacunes et les imperfections de mon étude. En toute entreprise l'exécution reste au-dessous de l'idéal rêvé, et j'ai pu faillir bien des fois aux principes d'investigation que je m'efforçais de pratiquer. Si j'avais fait fausse route, non seulement sur tel ou tel point de détail, mais aussi dans l'ensemble, je serais le premier à applaudir au succès de ceux qui, après avoir repris la tâche, l'auraient poursuivie jusqu'à son terme intégral, quel qu'il puisse être, par une application plus rigoureuse de méthodes plus précises. *Multi pertransibunt, et augebitur scientia.*

Th. Flournoy.

---

## *ADDITIONS ET CORRECTIONS*

Page 115. Ligne 3 d'en bas, à propos du cycle lunaire, ajouter : D'après une lettre ultérieure de M. Marchot, Mlle Smith en est maintenant (fin octobre 1901) à sa seconde langue lunaire, soit cinquième langue extra-terrestre.

Page 127. Ligne 10 d'en haut, lire *componere* au lieu de comparare.

Page 152. Après le texte 42, ajouter : Par suite d'une erreur de mon fait, M. Henry en publiant ce texte a imprimé *ti missé natra* et cru que ce dernier mot était féminin (*Le langage martien*, p. XVII, note 2) : en réalité Hélène a prononcé *ti mis natra* et ce mot est bien, suivant la règle martienne, du même genre que son équivalent français.

Page 161. Dans la légende de la fig. 8 ajouter : A gauche, eau bleue dans un baquet.

Page 198. Ligne 19 d'en bas, lire *dû* au lieu de du.

